

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Grand Amour

Stéphane Carlier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Roman

Stéphane Carlier

Grand Amour



cherche
midi

Stéphane Carlier

Grand Amour

Roman

cherche
midi

Direction éditoriale : Arnaud Hofmarcher

Couverture : Rémi Pépin 2011

Photos couverture : © Breendon De Suza/Getty Images et © Henry Horenstein/Corbis

© **le cherche midi, 2011**

23, rue du Cherche-Midi

75006 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général

et l'annonce de nos prochaines parutions sur notre site :

www.cherche-midi.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-7491-2034-8

du même auteur
au cherche **midi**

Actrice (2005).

Un objet de beauté est une joie pour l'éternité.

John KEATS, *Endymion*

Fabien nu devant elle, face à elle, la regarde sans rien dire, ce sont ses yeux qui disent. La bienveillance, le jeu, la gratitude. Toutes les versions de l'amour. Fabien est toutes les versions de l'amour. Le leur, celui d'une mère pour son bébé, de deux gosses qui jouent ensemble, celui d'un maître pour son chien, et elle reçoit tous ces amours, toutes ces versions de l'amour, et elle se sent immense. Elle comprend que ça circule, il faut dire, répéter, que ça circule, l'amour. La bienveillance, le jeu, la gratitude passent dans toutes les parties du corps, et puis d'un corps à un autre, et puis des corps au décor, à ce décor tout blanc autour d'eux. Elle comprend qu'ils ne mourront plus, que leur désir les a rendus éternels, conduits au paradis, où l'on se touche, se caresse, se pénètre. Sa main s'élève lentement et se pose sur le ventre de...

« ... François Hollande qui sera l'invité de la rédaction tout à l'heure, à 8 h 20. L'ancien premier secrétaire du PS répondra aux questions de Nicolas Demor... »

Elle donne un coup au radio-réveil, retourne sous les draps, où elle cherche Fabien. Il ne doit pas être loin, si seulement elle se concentre. Les draps, les draps tendus partout, il doit être derrière. C'est cette lumière aussi, cette foutue lumière du jour qu'il faudrait pouvoir éteindre. Reconstituer la scène. Reconstituer Fabien. Son corps adolescent, sa position d'enfant, l'expression de son regard. Tout est question de volonté. Il était assis comme ça, ses mains posées comme ça... Elle n'y arrive pas, l'a perdu déjà. À cause de la lumière. À cause des bruits de la rue. À cause de François Hollande. On ne peut pas perdre l'amour. Pas pour ces raisons-là. C'est trop injuste. Dégueulasse.

Deux jours après

Elle remonte le col de son manteau, s'éclaircit la voix et compose le numéro qu'elle connaît par cœur.

Il décroche si vite qu'il n'y a pas de sonnerie.

« Marc Angéli.

– Marc, c'est Agnès.

– Agnès !

– Je vous dérange ?

– Pas du tout, donnez-moi juste une seconde, je vais fermer la porte de mon bureau... »

Elle fait une petite danse, elle ne peut pas se retenir. Sur le trottoir de la banlieue chic, une petite danse des canards, portable à la main et bouche en cul-de-poule... Dans la voiture, Fifi la regarde en battant de la queue. Elle est heureuse, sa maîtresse, elle va parler à un homme qui lui fait beaucoup d'effet...

« Agnès, je suis à vous.

– Vous êtes sûr que je vous dérange pas ?

– Non, d'ailleurs j'ai fini, je vais pas tarder... Comment ça va ?

– Bien. Très bien puisque je vous entends. C'est tellement difficile de vous avoir...

– Je sais. Je m'excuse pour ce matin, j'avais un représentant en face de moi, vous avez dû me trouver un peu sec.

– Non, non... Enfin, j'avais compris.

– Vous êtes chez vous ?

– Non, en banlieue, à Saint-Cloud. Je vais à une réception chez mon éditrice... Marc, je suis heureuse de vous entendre, vous pouvez pas savoir !

– C'est gentil.

– Je devrais pas le dire mais j'ai eu envie de vous appeler tous les jours depuis qu'on s'est vus.

– C'est adorable.

– Vous pensez qu'on peut se voir la semaine prochaine ?

– La semaine prochaine ?

- Même rapidement, juste prendre un verre.
- Mmmm, la semaine prochaine, ça va être difficile. Je pars à Francfort mardi, je reviens jeudi soir...
- Et ce week-end ?
- Ce week-end ?
- Bah oui, après tout, on n'est pas obligé d'attendre la semaine prochaine !
- Euh, c'est vrai... Agnès ?
- Oui.
- Je ne sais pas trop comment vous dire ça, mais... vous vous souvenez, la semaine dernière, on s'est demandé ce qu'on ferait différemment si on pouvait revenir en arrière. Et je vous ai parlé d'honnêteté. Je vous ai dit que l'honnêteté est ce qui m'avait le plus manqué, dans mon mariage notamment... vous vous souvenez ?
- Oui.
- Je veux être honnête avec vous, Agnès. Surtout avec vous. Je pourrais vous dire que ça va trop vite, que j'ai besoin de temps, mais ce serait mentir. De la même façon, quand je vous disais que vous me plaisiez, c'était vrai. Vous me plaisez, vous êtes belle, pleine de vie...
- Qu'est-ce que vous essayez de me dire ?
- Je ne suis pas amoureux, Agnès.
- ...
- Je ne suis pas amoureux, je ne vois pas quoi dire d'autre.
- ...
- Je suis désolé. »

Plus de petite danse nerveuse, de bouche en cul-de-poule... Comment un homme avec qui elle a passé cinq heures dans sa vie peut lui faire aussi mal ?

Elle passe le porche de l'immeuble bourgeois, s'adosse au mur en marbre et s'accroupit lentement...

Mardi, mardi dernier, ils marchaient ensemble dans Paris et elle a vraiment pensé que sa vie basculait. La nuit semblait écrite par un scénariste amoureux. La ville étincelante, hollywoodienne comme jamais, Marc emmitouflé dans une écharpe multicolore, leurs deux mains serrées dans la poche de sa parka. Elle l'a vu se détendre au fil des heures, il a parlé de plus en plus, souri de plus en plus, et dans une rue longeant le Palais-Royal, s'est décidé à l'embrasser. Sa bouche était tiède, Agnès a tout pris de ce qu'elle lui donnait : sa saveur de café, la fraîcheur de ses dents, son amertume aussi. À cet instant prodigieux, elle a entendu des cloches, un carillon imaginaire se balancer allègrement, elle a vu les fleurs d'un cerisier blanc filtrer les rayons d'un soleil éblouissant, et des étamines tourner dans le souffle chaud du printemps... à Paris, à dix jours de Noël...

Le hall est plongé dans le noir. Elle pense se lever et se ravise, l'obscurité lui va.

Ça fait mal, pour de bon. La plupart des douleurs ont quelque chose d'agréable, mais pas celle-là. C'est une histoire d'orgueil, d'orgueil entaillé. S'être vue, entendue, amoureuse, éprise, avoir ignoré les signaux, les résistances. À son âge ! Elle aurait quinze ans, passe encore, mais à trente-cinq ! Elle n'a rien appris. Elle a rencontré Marc, elle s'est monté sa mayonnaise, dans son coin, comme une môme. Elle se disait qu'il s'appelait Angéli parce qu'il était son ange, elle leur voyait des balades dans le Marais le dimanche, des courses folles sur des parquets craquants, des fous rires, des bouquets... Elle n'a rien appris.

Elle pense aux autres, celles à qui Angéli ne fermera pas les bras, celles qui auront droit à plus qu'un baiser, et elle sent monter en elle une pulsion de haine. Ces filles-là existent, elles font quelque chose quelque part en ce moment, ignorantes du grand bonheur qui les attend prochainement, le corps d'Angéli en état de plaisir sur leur

corps... c'est insupportable.

Elle se lève, renifle. Ses yeux sont humides et sa peau sèche. Elle ne peut pas se rendre à cette soirée, pas dans cet état, c'est ridicule. Ou si elle monte chez Sylvie, c'est pour en redescendre illico par la fenêtre, se jeter de sa terrasse, au quatrième étage...

Elle marche vers la porte, qui s'ouvre à l'instant où elle va presser l'interrupteur.

Un couple apparaît, qu'elle connaît. Les Steiner. Ils doivent être invités eux aussi.

« Vous étiez dans le noir, Agnès ? »

Mathilde Steiner, grande bringue snob.

Agnès ne peut pas lui répondre « Oui, j'étais prostrée dans le noir et je comptais rentrer chez moi sans être passée chez Sylvie ». Elle va au plus simple, ignore la question.

« Bonsoir, dit-elle, dans un sourire artificiel.

– Bonsoir. »

Et, évidemment, elle leur emboîte le pas.

Ensemble, ils prennent l'ascenseur, en silence jusqu'au deuxième, où la bécasse lui demande :

« Tout va bien, Agnès ? »

– Ça va.

– Vous avez des yeux, ma pauvre... tout rouges ! »

Agnès pose son index sur sa tempe et la lui colle sous le nez :

« Oui, et puis j'ai un bouton, là, regardez ! »

Immédiatement, elle se reprend :

« Excusez-moi, je sais pas ce qui m'a pris. »

Les Steiner ne répondent rien, ni l'un ni l'autre. Elle regarde son mari, qui regarde les étages défiler de l'autre côté de la porte en verre.

Chez Sylvie, un serveur qui passe dans le couloir lui offre une coupe de champagne qu'elle boit pratiquement cul sec. Dans le salon, elle aperçoit la maîtresse de maison, occupée à faire son show à un aréopage grisonnant. Leurs regards se croisent, l'éditrice la salue en plissant les yeux, Agnès lui répond d'un signe de la main hésitant, bizarre. Puis elle avise la fenêtre, à l'autre bout de la pièce. Elle sait la terrasse de l'autre côté, décide que c'est là qu'elle doit être et, sans attendre, fend la foule clinquante de ce petit monde des livres... « Excusez-moi », « oups », « pardon »...

À l'extérieur, elle se retrouve seule. Au loin, les lumières de Paris dessinent une Voie lactée rousse, scintillante. Le Sacré Cœur éclairé dans la nuit ressemble au château de la Belle au bois dormant à Disneyland. Décembre est là mais on le sent à peine, il fait plus frais que froid. Surtout, l'air charrie une odeur bouleversante de feu de bois

– une sensation de promesses, de matin de septembre...

Elle pose son verre vide sur le parapet, ferme les yeux et laisse une larme filer le long de sa pommette.

« Ne bougez pas... votre flûte se remplit... comme par magie... et voilà ! »

Agnès se retourne en essuyant sa joue.

L'inconnue se fige. Elle a une demi-bouteille de champagne dans une main et une longue cigarette juste allumée dans l'autre.

« Oh, pardon ! Je ne savais pas que vous...

– Tout va bien, coupe Agnès, catégorique.

– Je sortais fumer, mais si vous voulez rester seule...

– Pas du tout, dit Agnès en amenant son verre à ses lèvres. Au contraire. »

L'autre a tout à fait le genre d'une amie de Sylvie. Soixante-cinq ans, soixante-dix, peut-être. Beaucoup de classe. Des cheveux à la fois blancs, blonds et gris, qu'elle porte longs, détachés, sans arrangement – une coiffure qui, au-delà de cinquante ans, fait normalement clocharde ou sorcière.

Le haut de son corps est enveloppé dans une étole en mohair, une grande écharpe ambre fermée sur sa poitrine par un bijou en or poli, une croix de Saint-Jacques – à moins que ce ne soit un trèfle.

« Je m'appelle Colette. »

Son visage raconte une drôle d'histoire, celle d'une beauté qui a atteint son pinacle sur le tard, il n'y a pas très longtemps. Le temps a joué en sa faveur, c'est évident, en jetant dans son regard une fatigue voluptueuse, et surtout une qualité rare qui ne vient qu'avec l'âge : une bienveillance qu'on devine sans limites.

« Colette Maréchal. »

Elle s'approche de la balustrade et, un instant, les deux femmes, côte à côte, regardent devant elles.

Puis c'est Agnès qui, en confiance et un peu grise, rompt le silence :

« Qu'est-ce qu'on fait quand ça ne va pas ?

– Des haïkus, répond l'autre, sans attendre.

– Des haïkus ?

– Oui. Enfin, moi, c'est ma technique. Vous n'imaginez pas comme on se sent mieux après avoir passé quelques heures à travailler son haïku. Si vous êtes triste, eh bien le haïku absorbera cette tristesse. Il vous en délivrera et la gardera pour lui, vous voyez ? Un peu comme du Sopalin.

– Mais c'est difficile, non ?

– Les haïkus traditionnels, oui. Mais en Occident, on se donne quand même plus de liberté... »

Elle lève la main portant sa cigarette et, semblant caresser les contours d'un corps invisible, récite :

« Corbeille de fruits... le point du jour sur chaque cerise. »

Agnès sourit.

« C'est de vous ? »

– Non ! Je ne pourrais jamais écrire un tel chef-d'œuvre. C'est un haïku qui a remporté le titre du meilleur haïku français l'an dernier. Je concourais mais le mien était raté, je me remettais d'une opération à l'épaule. »

Elle tire sur sa Fine 120.

« Je vous fais sourire, j'en suis ravie... Qu'est-ce qui vous amène ici ? »

Agnès soupire sans s'en rendre compte.

« Mon travail. Je travaille avec Sylvie. Enfin, pour elle. Je suis traductrice.

– C'est bien, ça, traductrice.

– Oui, enfin, je traduis exclusivement la collection Grand Amour.

– La collection ?

– Grand Amour. C'est une collection de romans sentimentaux anglo-saxons. Avec les couples qui s'enlacent sur la couverture. Les couples qui s'enlacent, les ciels embrasés, les fleurs partout...

– Elle publie ça, Sylvie ?

– Oui. Discrètement, mais oui.

– J'ignorais... J'imagine que ce n'est pas de la grande littérature...

– Pas vraiment, non.

– Mais ça doit être plutôt agréable, le côté romantique.

– Oui, enfin, sexuel.

– Ah bon ?

– Ça n'est que ça... Des femmes qui passent leur temps à se faire peloter par des hommes très musclés... Non, pire : qui passent leur temps à rêver qu'elles se font peloter par des hommes très musclés. Très musclés, très bronzés, qui transpirent et qui sentent le cuir.

– Je vois... Effectivement, à la longue, ça doit...

– Mettre à cran », tranche Agnès, avant d'ajouter, comme si elle se parlait à elle-même :

« Surtout quand vous êtes seule.

– Vous vous sentez seule ?

– Ce soir, oui.

– C'est pour ça, les larmes ?

– Euh... oui.

– Qu'est-ce qui s'est passé ?

– Oh, rien. Une connerie. Un connard. Un connard qui n'est pas amoureux et qui me l'a dit. Au téléphone, il y a un quart d'heure. « Je ne suis pas amoureux, Agnès. »

– Dit comme ça, évidemment, ça laisse peu de place au doute.

– Et pourtant, j'étais sûre que... »

Elle s'interrompt, secoue brièvement la tête et boit une gorgée de champagne.

Colette l'observe avec tendresse, tend la main vers son visage et remet en place une mèche égarée sur son front.

« Une belle fille comme vous...

– Merci.

– Faut dire ce qui est, vous êtes charmante... Plus que ça, vous êtes lumineuse. Vous irradiez. Même ce soir.

– Vous allez me faire rougir.

– C'est la vérité... Quels sont vos rêves ?

– Mes rêves ?

– Vos rêves, les plus fous. »

Agnès marque un temps, songeuse.

« C'est drôle que vous me demandiez ça... C'est drôle parce que, il y a deux jours, j'ai fait un rêve extraordinaire. Un de ces rêves marquants, vous savez ? Qui restent avec vous, qui vous accompagnent toute la journée, et même les jours suivants.

– Je vois très bien.

– Ça se passait dans la lumière, dans une lumière très blanche. Il y avait cet homme devant moi. Il n'y avait pas d'histoire, pas de trame. Il ne se passait rien et pourtant, c'était très complet, je ne sais pas comment l'expliquer. Je me sentais complète. Complétée... Dire que je suis en train de vous raconter ça !

– C'est très beau, en tout cas. Je comprends que ça vous fasse quelque chose s'il n'est pas amoureux de vous.

– Euh, non. En fait, ce n'était pas lui. Ce n'était pas le même.

– Ah bon ?

– Ça s'inspirait certainement de ce que j'éprouve pour lui, mais c'était quelqu'un d'autre.

– C'était qui ?

– Oh là là.

– Quoi ?

– J'ai honte.

– Bah ! Depuis trois minutes que nous nous connaissons, vous m'avez parlé d'hommes qui sentent le crin...

– Le cuir.

– Oui, peu importe. Et vous avez honte ?

– Je ne devrais pas boire à jeun.

– Ne changez pas de conversation. C'était qui, ce garçon ?

– Un joueur de rugby. Un joueur de rugby qui s'appelle Fabien Castan.

– Il n'y a pas de honte à rêver d'un joueur de rugby.

– Non, mais...

– J’ai connu un joueur de polo autrefois. Un Argentin. C’est bien simple, ça devait être en 1973... oui, c’est ça... Eh bien, écoutez, je me souviens de tout. C’est rare, quand même. Son corps, je le sens encore sous mes mains... la forme de ce corps... sa maigreur... Il faut dire que les Argentins, c’est spectaculaire. »

Elle ajoute :

« Il avait une gourmette. »

Et elle s’échappe, dans ses souvenirs.

Un éclat de rire suraigu parvient de l’appartement de Sylvie puis on ne perçoit que le souffle grave de Paris.

Agnès finit son verre. Quand elle le pose, le tintement du cristal sur la pierre semble ramener Colette à la réalité.

La vieille femme pivote, dos à la balustrade, et tourne la tête vers sa voisine.

« Qu’est-ce qui vous empêche d’être dans ses bras ?

– Les bras de qui ?

– Ce garçon, ce sportif.

– Je ne le connais pas. Enfin, pas personnellement. Il a posé pour un calendrier, un de ces calendriers de rugbymen.

– Mais il vous touche, n’est-ce pas ? Il vous plaît ?

– Oui, il me... Oui.

– Il habite où ?

– Il joue pour l’équipe d’Aurillac.

– Alors qu’est-ce qui vous empêche d’aller le retrouver à Aurillac ?

– Je vous l’ai dit, je ne le connais pas. Il doit avoir une femme, des enfants...

– Ah bon ?

– J’imagine.

– Vous n’en savez rien... Et puis, entre nous...

– C’est un fantasme, Fabien. Un rêve.

– J’ai bien compris. Mais justement, c’est important, les rêves. Les gens prennent la vie au sérieux, ses contingences, qui les écrasent, qui les enfoncent. Et ils se trompent. Ils se retrouvent tout cabossés à quarante ans... Ce sont nos rêves qu’il faut prendre au sérieux. Nos rêves les plus fous. Eux seuls doivent nous guider.

– Je suis d’accord, mais...

– On s’en rend compte trop tard, quand on a les seins comme des escalopes de dinde. Mais vous, vous êtes jeune, vous êtes belle et, surtout, vous n’avez certainement pas rêvé de ce garçon par hasard. Voulez-vous que je vous dise ? Je ne comprends même pas ce que vous faites là, à discuter avec une vieille bique, alors que vous devriez déjà être à... Jean-Luc ! »

Elle fait signe à un homme qui la cherche depuis l'appartement :

« Je suis là ! »

Elle écrase sa cigarette sur le rebord en pierre.

« Il va certainement falloir que je vous laisse », glisse-t-elle à sa voisine.

L'homme qui les rejoint, les mains dans le dos, a trente-cinq ans, au plus. Une tête bardée de défauts mais pas dénuée de charme. Des cicatrices d'acné, des yeux exorbités, mais de longues mèches noires et de l'intelligence dans le regard, de la finesse.

« Jean-Luc, je te présente Agnès, ma nouvelle amie.

– Bonsoir, nouvelle amie de Colette.

– Bonsoir... »

Les benjamins s'observent, vite mais intensément – Agnès essayant de comprendre qui est ce garçon pour Colette, et lui parfaitement conscient qu'elle se pose cette question.

« Bon, on y va, lâche-t-il, à la cantonade. Ça me gave.

– Qu'est-ce que je vous avais dit ! » lance Colette à Agnès, avant de lui empoigner les deux mains :

« Bon, eh bien, j'ai été très heureuse de faire votre connaissance.

– Moi aussi.

– Demandez mon numéro à Sylvie et appelez-moi un de ces jours. Je ne suis pas souvent à Paris, mais ça me fera plaisir de vous entendre.

– Je le ferai. »

La vieille femme la scrute comme si elle contemplait un tableau. Elle pose une main sur le haut de son bras, qu'elle enserre, et, dans un mouvement qui semble au ralenti, s'approche de son visage.

« Jetez-vous à l'eau, lui chuchote-t-elle à l'oreille. Elle est un peu froide au début, mais vous verrez, vous ne le regretterez pas. »

Elle voudrait les rappeler, leur demander de rester ou de partir avec eux, en tout cas de ne pas la laisser. Mais elle les regarde s'éloigner. Comme sonnée. Un peu saoule, aussi... Qu'est-ce qui vient de se passer ? Qu'est-ce qui vient de se dire ? Qui est cette femme qui a si peu parlé d'elle ? Cette femme qui lui a dit qu'elle était belle... Il faudrait noter, retenir, les phrases, les mots. Son truc sur l'eau froide, celui sur les rêves. C'était tout simple à chaque fois, mais tellement ça – tellement ça qu'elle avait besoin d'entendre ce soir.

Quand elle regagne sa voiture, elle est dégrisée, pleine d'énergie et plutôt déprimée. Le souvenir de sa conversation avec Angéli est en train de refaire surface, il effacera bientôt celui de sa rencontre avec Colette, et elle n'en a pas envie. Parler à cette femme, c'était un peu comme rêver de Fabien. Un moment volé à une réalité idéale, un monde parallèle, inversé, qu'elle aurait bien vu s'éterniser.

Fifi lui fait la fête deux secondes et se recouche en rond sur la banquette arrière.

Elle met le contact, par réflexe, mais ne démarre pas. Elle allume la veilleuse au-dessus de sa tête, abaisse le miroir devant elle, y cherche son bouton qui semble avoir disparu...

Elle éteint, se cale dans le siège et soupire.

Ses yeux se posent sur le GPS.

Elle se penche, l'allume, fait glisser le curseur sur « nouvelle destination ».

Là, par curiosité, elle entre A.U.R.I.L...

« Aurillac » apparaît.

Elle sourit, le sélectionne.

« 565 km. »

C'est tout ? Il faut combien de temps pour faire cinq cent soixante-cinq kilomètres ? Cinq heures ?

Elle dit : « Ça n'a pas de sens. »

Probablement pas. Et pourtant, il y a dix minutes, dans la bouche de Colette, ça semblait tellement sensé. Pas seulement sensé, normal... Il y a des gens comme ça, qui inspirent, qui révèlent, des gens à côté desquels on devient une meilleure version de soi-même... Bigger than life, disaient les Américains dans les années 80... Ce sont des gens comme ça qu'il faudrait qu'elle voie plus souvent. Au lieu de ne voir

personne. Au lieu de voir sa sœur. Ça lui réussirait, c'est évident...

Dans le rétroviseur, elle cherche Fifi.

« Qu'est-ce que t'en penses, toi ? »

Rien, évidemment. C'est un chien. Il n'a pas d'avis sur la question.

Le GPS, qu'elle a oublié, annonce :

« *Au prochain croisement, prenez à gauche.* »

Elle se mord la lèvre inférieure.

Elle a besoin d'air, baisse la vitre de son côté. Il fait froid très vite et elle ferme aussitôt.

Devant elle, le boulevard de la banlieue chic dans sa nuit offre une perspective de trou noir. Elle pense à l'appartement qui l'attend, au week-end qui l'attend, elle pense que, dans six jours, c'est Noël... Elle entend « Je ne suis pas amoureux, Agnès », les battements de son cœur s'accélèrent... Il faut vivre sa vie sur une note un peu haute, c'est à peu près ça, le message, non ?

Elle enclenche la première, accélère et, sans hésiter, tourne à gauche au premier croisement.

C'est arrivé il y a un peu plus d'un an. Fin novembre, précisément. Elle terminait la traduction d'*Aujourd'hui, demain, toujours* et, comme à chaque fois, elle était en retard. Depuis quelques jours, elle n'avait plus d'horaires, elle travaillait tout le temps, trop – au point d'écrire « il venit » au lieu de « il vint » sans se reprendre, par exemple.

Un matin, sur le coup de onze heures, elle s'est rendue dans une librairie du boulevard Voltaire, près de chez elle, pour s'imprégner des mots des autres. Piocher dans les romans français, les ouvrir au hasard, en découvrir un chapitre ou deux. Après vingt minutes de cette récréation, en général, elle rentrait chez elle et, sans trop s'expliquer pourquoi, comme renouvelée, elle parvenait facilement à se remettre au travail.

Ce jour-là, en sortant de la boutique, son regard fut happé, près de la caisse, par l'image d'un homme nu. Assis sur un banc, il fixait l'objectif en penchant la tête sur le côté. Il écartait deux cuisses volontaires, l'entrejambe dissimulé derrière un ballon de rugby qu'il empoignait fermement. Sa pose, à la fois lascive et tendue, dotait son corps d'une grâce toute féline, une grâce de panthère repue mais toujours en alerte. Ses yeux, surtout, étaient particulièrement expressifs. Ils disaient « Attrape-moi », ils disaient « Tu ne vas pas retourner à tes traductions à la con alors que tu as la possibilité de passer un moment avec moi ! ». Ils avaient raison.

Elle jeta un coup d'œil sur sa gauche : la boutique était déserte, la librairie invisible. Elle se saisit du premier calendrier de la pile, un exemplaire de démonstration qui avait vu des jours meilleurs, et l'ouvrit.

Ces calendriers, elle en entendait parler depuis des années et elle comprit rapidement pourquoi. Il y avait un œil derrière ces clichés, un œil d'esthète, d'artiste aimant... Janvier offrait une montagne de muscles sous la douche, dégoulinante de mousse... Février, un Noir,

tatoué, magnifique – Agnès se demanda si beaucoup de Noirs jouaient au rugby et réalisa qu'elle ne connaissait rien à ce sport... Mars exposait une paire de fesses surréaliste, si incroyablement musclée qu'elle en était carrée... Avril dévoilait un pénis dont le propriétaire faisait mine de sortir d'un bus – Agnès s'attarda un peu sur cette page à la mise en scène improbable... non, les rugbymen ne descendent pas des cars la bite à l'air... Mai présentait un beau brun, rien à dire... En juin, trois joueurs posaient ensemble à la manière des trois Grâ... Elle revint en arrière, elle voulait revoir le garçon de mai... oui, celui-là... Elle se fit plus attentive... Des nerfs en elle se contractèrent, un frisson lui parcourut la nuque, elle eut même un commentaire :

« Oh, la vache. »

Sa pose n'était pas la plus suggestive, il ne croisait pas les bras à la Monsieur Propre, ne cambrait pas les fesses comme une pin-up de bombardier. Assis par terre, il se tenait légèrement penché en arrière contre une espèce de plateau rond, doré, qui ressemblait à un bouclier. Seul effet de cette posture sans artifice : son bras, relevé, laissant découvrir une aisselle ouatée... Son corps non plus n'était pas le plus provocant. Sculptural, mais nouveau plus que musclé, il n'exprimait pas la puissance délirante des autres, n'avait ni leur gabarit de gladiateur, ni leur côté bébé Cadum.

Le miracle, c'était son visage... Nez court, droit, pommettes hautes, longs cils : le moule avait beaucoup inspiré la Grèce antique autant que les doigts de Cocteau qui disaient « La beauté, c'est l'harmonie ». Tout s'y répondait, s'y équilibrait dans une délicatesse, une tempérance égale : les bombés du front et du menton, les carrés des tempes et de la mâchoire, les pointes des sourcils et de la commissure des lèvres.

Sur cette base, redoutant probablement sa neutralité, la nature avait jeté quelques touches d'une sensualité plus agressive : lèvres courtes mais pulpeuses ; grains de beauté épars, dont un, étourdissant, situé au même endroit que la mouche de Marilyn Monroe ; paupières épaisses transformant en velours tout ce qui pouvait se trouver en dessous... Des paupières qui, par la magie de leur conformation, jetaient naturellement dans ce regard l'expression de l'instant qui, en amour, précipite l'orgasme – l'instant précis où l'esprit ordonne au corps de s'abandonner, de tout lâcher, où tout s'apprête à basculer.

Enfin, la peau mate, le sourcil fourni et le cheveu brun et dense mettaient les choses au clair : on était dans le Sud, dans le méridional, dans le chaud. En Corse, en Gascogne, peu importe. On laissait l'après-midi s'écouler, étendu dans une chambre où le vent faisait battre à la fenêtre un rideau de lin blanc...

Cette créature qui semblait faite de caramel, qui en avait la texture, la teinte, et provoquait chez celui qui la contemplait la même

tentation d'en approcher la bouche, cette créature avait un nom, une AOC en lettres d'or, flottant dans l'espace vide en haut à droite de l'image :

*Fabien Castan,
Stade aurillacois*

« C'est possible d'avoir un paquet-cadeau ? »

La libraire lui montra une pochette en papier kraft vert, assez moche :

« C'est tout ce que j'ai.

– Ça ira. Il l'ouvrira tout de suite, de toute façon. »

Lamentable. Non seulement elle contribuait à dégrader l'environnement en gâchant du papier, mais elle refusait d'assumer ses responsabilités au point d'inventer un destinataire à son plaisir coupable, a priori homosexuel (« il »), plutôt excité (« il l'ouvrira tout de suite ») et pas vraiment exigeant (un emballage n'était pas nécessaire).

Sur son bureau, l'ordinateur et sa traduction en cours cédèrent illico la place au calendrier ouvert à la page de mai...

Pourquoi un visage vous touche ? Pourquoi ce visage vous fait l'effet d'un papillon battant des ailes dans votre estomac ?

Bien sûr, elle était conditionnée. On ne consacre pas ses journées à traduire les livres de Margaret Simmons sans que ça vous monte à la tête. On ne passe pas sa vie en compagnie d'héroïnes passant la leur à expérimenter des orgasmes insensés sans finir par se convaincre que :

1/ Le grand amour existe.

2/ Il procure, en général, une intense satisfaction sexuelle.

3/ S'il n'a pas nécessairement les traits d'un Yankee que les privations de la guerre ont transformé en bête de sexe ou d'un jardinier analphabète qui n'a pas son pareil pour mordiller les lobes d'oreille, il est, de toute façon, d'une beauté confinant à la perfection.

Elle avait beau les conspuer, ces romans étaient d'une efficacité redoutable. Ce n'était pas un hasard si des millions de lectrices dans le monde se tordaient d'impatience à l'idée de leur sortie.

Pourtant, ce qu'elle éprouvait en voyant Fabien n'avait rien à voir avec une histoire de cheveux mouillés, d'œil de braise ou de grains de beauté bien placés... presque rien... Il y avait autre chose, disons.

Au-delà de l'époustouflante séduction de ce visage, ce qu'elle sentait et qui la chamboulait surtout, c'était sa mélancolie. Une mélancolie boudeuse de petit garçon qui s'ennuie chez lui le mercredi

après-midi, de petit homme réalisant l'ampleur du monde à conquérir. Un détachement, un air d'y être sans y être, qu'elle était probablement l'une des rares à percevoir et qui avait souvent constitué chez elle le premier pas vers l'érotisme.

Et c'était l'autre clef de son attirance pour Fabien : le lien qu'à cause de son âge il établissait avec les garçons de son passé, ses amours d'enfance, d'adolescence. Les Benjamin Joubert d'un séjour en colonie de vacances, les Jeremy Firth de sa deuxième année de high school. Ces doux rêveurs qui, abordés ou pas, embrassés ou pas, lui avaient fait entrevoir ce que pouvait être l'amour fou. Elle regardait Fabien, elle pensait à eux, et alors lui était rendu le meilleur de sa prime jeunesse – cette confiance en soi inaltérée, ce sentiment d'invincibilité.

Elle avait passé sa vie amoureuse à décliner le même type d'homme, beau, toujours brun et plutôt pensif. Jusqu'à et y compris Marc Angéli qui, s'il en incarnait une version toute corporate, n'échappait pas à la règle. Ses costumes anglais et ses raideurs d'homme pressé dissimulaient à peine un vague à l'âme à l'origine incertaine qui l'avait immédiatement séduite.

Fabien, lui, n'en constituait pas seulement une version. Il en était l'incarnation la plus aboutie, une forme de perfection, d'achèvement. Fabien, c'était un peu comme le bout de la terre avant Galilée : au-delà, on tombait dans le vide, on se dissolvait dans le néant.

À la Fnac, elle se procura le DVD du calendrier, où le demi de mêlée avait son propre chapitre, le sixième. Cette séquence lui tint compagnie pendant les fêtes puis l'aida à traverser le plus long de la saison sombre et froide.

Un film de deux minutes. Une compagnie numérique. C'était probablement pathétique mais elle s'en foutait. Fabien occupait dans sa vie la place normalement dévolue à un homme réel, elle le savait, mais c'est dans le regard d'autrui qu'elle aurait pu éprouver de la honte et elle vivait seule (Fifi comptant pour des prunes sur ce point – les chiens ne jugeant pas, c'est bien connu).

Le manque de classe de sa tocade, elle s'en arrangeait aussi. Sa théorie était un peu : quand ça parle d'amour, on a le droit d'avoir mauvais goût. Enfant, déjà, elle recevait un coup au cœur chaque fois que, dans un de ses tubes de l'été, elle entendait Hervé Vilard déclarer « Oui, j'ai fait l'amour avec elle ». Plus tard, l'enlèvement de Debra Winger par Richard Gere à la fin d'*Officier et gentleman* l'émut au point qu'elle resta clouée sur son siège et revit le film dans la foulée. Et, autour de l'an 2000, elle faisait du play-back sur *Je t'aime* de Lara Fabian en secouant la tête dans tous les sens et en offrant ses mains crispées au ciel... Après ça, s'énamourer d'un sportif de calendrier

pouvait difficilement lui poser un cas de conscience.

Elle s'imaginait frissonnant de plaisir sous les caresses de ces mains-là. Elle se demandait quel goût pouvaient avoir cette bouche-là, cette peau-là, ce sexe-là – leur goût le matin, leur goût le soir. Elle se rêvait passant le restant de ses jours avec cet homme-là – et n'attendant rien d'autre de l'existence, ça va de soi...

Et même, une ou deux fois, elle lui avait parlé. Oui, elle s'était adressé à Fabien sur son écran 16/9, lui avait murmuré quelque chose comme « Je donnerais tout pour toi » ou « Je donnerais ma vie pour toi ».

Sa vie, pour lui.

Quand même.

Son intérêt s'effilocha au retour des beaux jours qui, comme souvent, correspondait à une intense période de travail. Elle devait rendre avant septembre les deux cent soixante pages traduites de *Secrètes tentations*, sixième volet de *La passion brûle aussi*, qui sortirait à Noël.

Fin août, exsangue, elle partit rejoindre sa sœur dans un appartement qu'elle avait loué au Cap-Ferret et crut s'éprendre d'un marchand de montres rouennais rencontré sur la plage. À son retour, ils jouèrent au chat et à la souris pendant quelques semaines, avant qu'elle réalise qu'elle ne pouvait pas le supporter – il lui demandait sans cesse si elle portait une culotte, il était obsédé par les attentats du 11 Septembre, et surtout, surtout, il terminait ses phrases à sa place.

À la rentrée, elle écopa de *The Whispering Stranger's Confessions* (littéralement, *Les Confessions de l'étranger murmurant*) qui dépassait les trois cents pages. Elle le rebaptisa *La Promesse d'Éléonore* (il fallait le lire pour comprendre) et s'attela à la traduction de cette fresque se déroulant sur fond de guerre d'indépendance américaine.

Fabien ressurgit dans sa vie par hasard en novembre, dans les pages d'un *Biba* « spécial sexe » feuilleté chez le dentiste. On l'interviewait parce qu'il venait de poser dans le calendrier pour la deuxième fois. À l'effet que lui fit de revoir ce visage (une détente de l'ensemble des muscles, des nerfs et des organes de la région médiane de son corps), Agnès constata qu'elle était toujours amoureuse. L'article n'avait aucun intérêt, mais la photo était inédite : comme il se doit, la page arrachée atterrit dans son sac.

Cette réapparition précipita quelques furieuses séances de visionnage du chapitre six, qui l'amènèrent au 12 décembre, dans les locaux de Proditis (auquel appartenait sa maison d'édition). Là, dans la mer de visages assistant au cocktail de Noël, elle remarqua les tempes prématurément argentées de Marc Angéli. Regards appuyés, foie gras sur canapés, échange de numéros. Et, quelques textos plus

tard, le baiser au Palais-Royal, les étamines, etc.

D'un point de vue virtuel, fantasmatique, sa vie affective au cours de l'année écoulée se révélait donc plutôt riche. Entre les scènes d'accouplement qu'elle traduisait à longueur de journée, les rugbymen dénudés qui peuplaient son imaginaire et les films intérieurs qu'elle se faisait avec Marc Angéli, elle n'était pas en reste. Mais, dans sa réalité, ce bilan s'avérait au contraire atterrissant : quelques attouchements cafouilleux dans le bassin d'Arcachon l'été, un baiser (grandiose, mais seulement un baiser) aux frimas, et voilà.

Agnès n'avait pas fait l'amour, entièrement ou autrement qu'en imagination, depuis dix-sept mois. Durée exceptionnelle et assez inexplicable pour cette femme plutôt jolie et pas trop mal dans sa peau. Elle avait conscience d'être au bout du rouleau... du rouleau sexuel.

Deux semaines environ avant le début de cette histoire, en sortant de la teinturerie, elle avait tenu la porte à un homme qui y entraît. Pas par politesse, non, mais dans le but d'avoir une chance de sentir son odeur dans son sillage. L'inconnu n'était pas mal, la journée se terminait, et rien n'avait alors paru plus important à Agnès que de découvrir ce que ce type sentait à cette heure-là.

Quelques jours plus tard, alors qu'elle montait l'escalator au métro Mabillon, elle avait pratiquement mis la main au cul de l'homme qui se trouvait devant elle. Son poignet lui avait échappé, elle l'avait senti partir en avant et elle avait dû prendre sur elle pour le retenir au dernier moment, alors qu'il allait entrer en contact avec la toile du pantalon de l'étranger.

L'absence, qui nourrit la confusion... Son esprit n'organisait plus de distinction entre les sentiments et la chair, les besoins affectifs et biologiques. Ils s'y mélangeaient joyeusement, n'y formaient plus qu'un magma d'envies obscures et stressantes, simplement labellisé « homme », dont elle se sentait injustement privée... Elle se rappelait vaguement que faire l'amour était doux et chaud, et que tomber amoureuse rendait belle. Mais l'inverse devait aussi se vérifier...

Que celui qu'elle avait contemplé tout l'hiver finisse par la visiter dans un rêve et s'y pare des atours du grand amour n'avait donc rien d'inattendu. Ce n'était même, finalement, qu'une question de temps.

Il faut plus de cinq heures pour faire cinq cent soixante-cinq kilomètres. Et puis il est bientôt minuit, elle n'en peut plus d'avoir à surfer sur la bande FM pour échapper aux geignements d'auditeurs insomniaques ou aux chansons de Francis Cabrel.

Les enseignes qu'elle guette depuis un moment apparaissent un peu avant Bourges. Elle quitte l'autoroute, paie le péage et, dans la zone industrielle la plus triste du monde, entre un Courtepaille désaffecté et un fabricant de portes-fenêtres, se gare devant un hôtel.

Pour trente-neuf euros, elle y est accueillie sans accueil, sans réception, sans même un humain. Elle paie d'avance, par carte bleue, dans une machine qui lui délivre une autre carte, la clef de sa chambre. Enfin, la chambre... Une espèce de cabine en plastique dur, pratiquement d'un seul tenant. L'armature du lit est fondue dans le sol, et la tablette dans le mur. Ça sent la cigarette froide et l'œuf dur.

Elle ne voit rien, ne sent rien, elle est exténuée. Elle s'écroule à peine déshabillée, et s'endort très vite, en essayant de se souvenir du nom de famille de Colette.

*

Elle est réveillée par la corne d'un poids lourd lancé sur l'autoroute. Au pied du lit, Fifi couine et se gratte. Il fait plein jour dans la chambre. Le ciel s'y découpe dans un carré gris clair, intense, électrique.

Qu'est-ce qu'elle fout là ?

Je ne suis pas amoureux, Agnès, la vieille qui fait des haïkus, Fabien Castan...

Mon Dieu. On rentre. On rentre à la maison.

Dehors, il tombe une pluie invisible et glacée. Avant de prendre la route, elle laisse Fifi se balader derrière l'hôtel, sur un coin de pelouse,

autour d'une poubelle. Elle l'observe, du hall, en ouvrant un sachet de deux madeleines qu'elle vient d'acheter dans un distributeur. Elle est frigorifiée. Un mal de tête lui vient.

Dans la voiture, elle attend que la température monte. Elle se frictionne les mains en regardant l'autoroute. Avec un peu de chance, elle sera à Paris avant... quelle heure est-il ? Elle allume son téléphone. 10 h 48. Elle a beaucoup dormi. Elle se sent poisseuse, mal, elle porte les mêmes sous-vêtements que la veille... Son téléphone lui signale un message. Elle a les mains grasses mais elle veut savoir. Du bout de l'index, elle plaque le portable contre son oreille.

« Samedi, à 9 h 14...

Oui, bonjour, c'est Colette Maréchal... Je me préparais pour mon cours de pilates et je pensais si fort à vous... Je me suis dit qu'il fallait que je vous appelle, sans trop savoir pourquoi... Alors voilà, c'est fait... J'espère que vous n'en voudrez pas à Sylvie de m'avoir communiqué votre numéro... Et puis j'espère surtout que vous allez mieux, que vous vous donnez la possibilité d'aller mieux... Ah, je voulais vous dire une phrase que j'ai lue ce matin dans mon almanach japonais : "Il faut toujours faire le choix de la poésie." C'est joli, non ? En écho à ce que je vous ai dit hier soir sur Bergerac... Allez, je vous embrasse. »

Cette femme, sa voix. Cette femme et sa voix font s'élargir l'horizon... Agnès sourit. Ce n'est pas Bergerac, c'est Aurillac.

Un peu après Clermont-Ferrand, le bonheur lui fait baisser la vitre, braver le froid glacial et offrir sa main à l'air, à la vitesse.

La France est coupée en deux, Autoroute Info l'annonce en boucle depuis une heure. Le soleil se trouve au sud de la Loire aujourd'hui encore.

C'est une histoire de météo, d'anticyclone, de ciel limpide et d'air pur. Et puis les monts d'Auvergne sont d'une beauté à couper le souffle.

Elle n'a pas toujours traduit des romans à l'eau de rose. Elle n'a pas toujours eu des hanches de pouliche de concours. Elle a été une autre Agnès, autrefois. Ambitieuse, fière, bêcheuse même. Ne jurant que par Duras, Paul Auster et *Lettres à un jeune poète*... Elle a eu vingt-cinq ans.

Elle les a eus le 15 août 1998. Quelques jours plus tard, *La Quinzaine littéraire* se fit l'écho d'un livre intitulé *La Porte du hasard*, qui paraîtrait à la rentrée. Un court roman au style épuré, écrit par la fille d'un attaché d'ambassade, qui rappelait Sagan dans son ironie douce. C'était le sien, son livre à elle, son premier.

Cette mise au monde, elle y consacra des journées entières, en état de grâce. Elle attendit l'ouverture d'une petite librairie de Suresnes, où elle vivait à l'époque, le jour de la sortie. Elle modifia les piles sur les étagères et, dans plusieurs librairies parisiennes, *La Porte du hasard* se trouva pendant quelques heures mieux exposé que le dernier Grisham ou *Les Rivières pourpres*. Elle marqua d'un point discret la dernière page des exemplaires qu'elle trouva au drugstore des Champs-Élysées, et elle y retourna plus tard pour voir s'ils s'étaient écoulés... Elle ne faisait jamais rien à moitié. Et puis, quand cette chose-là vous arrive, vous êtes la reine du monde.

Elle a tout de même trouvé qu'on en parlait peu. Un entrefilet dans *Var Matin* (le livre se passait en Provence), une mention chez Leymergie, un coup de cœur de la Fnac de Dijon. C'est à peu près tout. Son éditeur ne l'appelait plus, ses lecteurs ne lui écrivaient pas. Et du côté de l'Étoile, les exemplaires estampillés étaient toujours en place.

En novembre, l'attribution du Goncourt à Paule Constant, dont elle avait aimé le livre, lui donna des ailes. L'après-midi même, elle contacta le service commercial de sa maison d'édition. D'un air détaché, elle demanda à une voix lasse combien d'exemplaires de son roman avaient été vendus. On la fit attendre et on la récupéra très vite pour lui donner sa réponse comme on fait une piqûre : six cent cinquante et un.

« Mille six cent cinquante et un ?

– Non, six cent cinquante et un. »

Voilà, merci, au revoir.

Elle s'enferma chez elle et bouffa. Des tartines de tarama, du yaourt liquide et pas mal de télé. Ne se lavant pas quotidiennement mais portant tous les jours le même survêtement en éponge, très doux. Surveillant ses voisins par le judas en se demandant pourquoi ils ne venaient pas lui demander de dédicace... Elle sombra, et son compte bancaire avec elle. La quatrième de couverture de son roman que personne n'achetait le disait : elle avait quitté son job dans la pub pour se consacrer à l'écriture.

En janvier, elle décida de se bouger. Il fallait sortir, voir les gens. Une psy, d'abord, qui lui expliqua qu'elle choisissait ses aliments en fonction de leur couleur, en l'occurrence le rose pâle – ça lui disait quelque chose ? Et puis une journaliste de France Culture, l'une des rares à avoir parlé de son livre. Une fille adorable qui, au retour de leur déjeuner, sur le pont du Garigliano, lui confia qu'elle l'imaginait bien lectrice pour une maison d'édition. Ça faisait sens : lecteurs, c'est ce que deviennent un certain nombre d'auteurs qui ne vendent pas.

Deux semaines plus tard, Sylvie levait les yeux sur cette fille un peu ronde dont elle avait le CV entre les mains. LECTRICE ? Elle avait une autre idée.

« Je vois que vous avez grandi aux États-Unis, vous devez être bilingue, non ? »

Depuis quelque temps, le monde de l'édition assistait, baba, à la résurgence d'un genre qu'on croyait d'un autre âge : le roman d'amour. On ne l'avait pas vu venir, on ne se l'expliquait pas, mais les chiffres étaient formels : Harlequin n'était plus seulement lue par les concierges, ou alors il y avait trois millions et demi de concierges en France. La maison d'édition où Sylvie dirigeait encore une collection respectable avait décidé de s'ouvrir à cette littérature de seconde classe. Elle avait acquis les droits d'une dizaine de bluettes anglo-saxonnes qu'elle prévoyait de sortir dans les années à venir, et qu'il fallait d'abord traduire.

Sa sensibilité de romancière et son adolescence américaine dotaient Agnès du profil de traductrice idéale. Mais c'est surtout son apparence qui convainquit Sylvie de lui donner sa chance. Avec sa beauté raisonnable et ses quelques kilos en trop, Mlle Rouche lui paraissait avoir le physique même de la dévoreuse de romans roses – oui, roses, comme les œufs de morue et le Yop dont elle s'était goinfrée tout l'hiver...

On lui offrit de se faire la main sur un roman déjà traduit, *L'Amoureuse immorale*, qu'elle découvrit, effondrée. Une intrigue débile légère, des faux suspenses, une fin bêtement heureuse... Vois,

ma fille, comment le monde marche, vois ce que les gens achètent plutôt que *La Porte du hasard*... Elle se lança, commit l'inévitable erreur des débutants : mettre de la littérature où il n'y en a pas. Sous ses doigts, les phrases s'allongeaient, se garnissaient d'adverbes – un charme agissait *insensiblement*, une main s'aventurait *hardie*, *audacieuse*. On la corrigea très vite : il faut faire plus simple, on n'est pas chez Kundera, vous endormez la lectrice. Lisez Barbara Cartland, lisez *Les Ailes de l'amour* !

De *Lettres à un jeune poète* à Barbara Cartland... C'était un tour à prendre. Une question d'organisation dans le cerveau : il suffisait d'y cloisonner à peu près tout ce qui vous définit, d'exigence, de goût, de sensibilité, et ça venait tout seul. Et elle qui s'était promis de n'y consacrer qu'un an maximum, le temps d'écrire son second roman, y était toujours, une décennie plus tard.

Aujourd'hui, dans la petite communauté des traducteurs, elle jouissait même d'un statut quasiment unique : elle était la voix française d'une seule et même romancière, la plus grosse vendeuse de la collection, Margaret Simmons. Une Américaine émigrée au Canada qui, de sa prairie du Saskatchewan, livrait tous les trois mois un de ces romans à quatre euros cinquante. Une vieille folle de soixante-treize ans, à l'inspiration intarissable et imprévisible : elle pouvait pondre le dernier opus d'une saga à crinolines entamée dix ans plus tôt (*La passion brûle aussi*) et enchaîner avec un livre intimiste et moderne comme *Aujourd'hui, demain, toujours* qui se passait de nos jours sur la Côte. Ou encore annoncer une série avec des vampires pratiquement hardcore (*Sous le ciel d'Hampstead*) qui, faute d'inspiration, ne compterait qu'un épisode...

De la femme elle-même, Agnès en savait aussi peu que son editrice française, Sylvie. Elle l'avait rencontrée une fois, à Paris, en marge d'un Salon du mariage où Margaret avait un stand, et elles avaient eu un mal fou à trouver quoi se dire. Leur échange avait un peu décollé, vers la fin, quand elles avaient parlé de blanquette de veau. Étrange, pour deux femmes finalement si intimes – le travail de l'une consistant à être le plus fidèle possible aux émotions de l'autre.

On la savait richissime (ses livres se vendant en Lozère aussi bien qu'à Tokyo), vivant avec un homme effacé (à l'opposé des figures de mâles dominants qu'elle couchait sur le papier à longueur de journée) et vouant une passion aux œufs à la coque (elle avait fait construire dans son village la réplique d'une boulangerie du 7^e arrondissement dans le but d'avoir de la baguette fraîche à tremper dans ses œufs chaque matin).

C'était tout, et déjà beaucoup, pour une femme qui paraissait redouter d'être percée à jour. Une femme qui, en termes de rapports humains, avait la maturité d'une fillette de huit ans et, pour quelque

raison, semblait résolue à se protéger, à conserver ses secrets.

Voilà donc comment Agnès avait passé le cap de la trentaine – celui après lequel les années semblent durer six mois... Elle n'aimait pas les bilans, et c'était sans doute mieux. Elle ne pensait pas ou peu au second roman qu'elle n'avait pas écrit, à l'enfant qu'elle n'avait pas eu, à l'argent qui manquait constamment...

« You're special » lui avait dit son premier petit ami, un jour de neige, sur l'esplanade du musée de Philadelphie. Elle le pensait encore, plus de vingt ans après. Elle se sentait à part, différente. Et cette littérature désuète dont elle était imprégnée, cette littérature hors de son temps, nourrissait évidemment ce sentiment.

Au pire, quand ça n'allait vraiment pas, elle avait un peu l'impression de vivre la vie de quelqu'un d'autre. À l'image de ces livres, qui n'étaient pas vraiment les siens. Ou de cette voiture, qu'elle empruntait à sa sœur quand elle en avait besoin – cette voiture avec son siège pour enfant et son autocollant « bébé à bord » sur la lunette arrière... Et que dire de Fifi, qu'elle avait recueilli au départ de sa voisine de palier pour l'hospice – jamais elle n'aurait pris un chien d'elle-même... et si elle avait été obligée, elle n'aurait jamais choisi un caniche blanc neige sale... et si elle avait été obligée, elle ne l'aurait jamais pris avec un kyste en haut de la cuisse droite qui fait grimacer les enfants...

Une vie qui ne serait pas tout à fait la sienne... L'impression était rare. Et fugace. Et ça n'allait pas au-delà. À sa nature contemplative et romantique répondait une philosophie incroyablement pratique de l'existence. Ça, c'était évidemment l'influence du pays où elle avait grandi. Il y avait en elle un fond de ménagère américaine qui a passé trop de temps à regarder Oprah. Qui colle des Post-it super positifs sur le frigo (« Never never never give up ! ») et passe le dimanche après-midi à lire des trucs comme *Les Sept Secrets de ceux qui réussissent*. À l'introspection, il fallait préférer l'action. Quand un nuage devenait trop lourd au-dessus de sa tête, elle se donnait des buts, faisait des listes. Il fallait qu'elle agisse, fasse quelque chose, n'importe quoi. Comme faire plaisir, dans l'heure, à trois personnes de son entourage. Ou mémoriser les deux premières strophes de *La Légende des siècles*. Ou encore rendre visite à un rugbyman dans le centre de la France. Oups.

L'arrivée à Aurillac, elle l'a vécue cent fois en visitant les villes de province : la région l'a mise dans tous ses états, les abords de la ville l'ont refroidie, et son centre éblouie.

Elle gare la voiture le plus près possible de la vieille ville, au bord d'une rivière, la Jordanne, où elle passe un moment à contempler les maisons qui la bordent, les frêles balcons de bois, la fumée blanche s'échappant des toits d'ardoise. Puis elle fait sortir Fifi et, avec lui, se met en quête d'un hôtel.

Ils s'engagent dans une rue piétonne, puis sur une place en pierre grise où le chien boit l'eau d'une fontaine en partie gelée. Ils longent des arcades romanes, des hôtels particuliers aux tourelles de contes de fées, un jardin anglais où, sous un séquoia immense, deux cygnes sont blottis l'un contre l'autre. Ils croisent des harangueurs de la Croix-Rouge, des Vierges à l'enfant sculptées dans des alcôves, des Pères Noël en pâte de fruit dans les vitrines.

Et finalement, comme s'ils avaient su où ils se rendaient, ils s'arrêtent devant une façade d'époque classique où, à même la pierre, des lettres gothiques en fer forgé écrivent *Grand Hôtel d'Auvergne et de Charente*. Au-dessus de leurs têtes, un auvent en tissu rouge arbore trois grosses étoiles blanches. Sur la gauche, perdue dans un lierre d'un vert éclatant, une pancarte indique « Chambres au calme, fenêtres sur parc »... Fifi se met à renifler le pot d'un cyprès nain trônant près de la porte. Agnès tire un coup sec sur la laisse et ils entrent.

La réception se trouve sur la droite, nichée sous un escalier monumental. Elle a la taille modeste d'un bar de salon, à l'image du sapin de Noël miniature clignotant à son extrémité.

Un homme d'un certain âge y est en conversation avec une grande brune, une grande frisée sans vraiment de forme qui, de l'autre côté du comptoir, le toise par-dessus l'écran de son ordinateur mastoc.

Agnès patiente en s'imprégnant de l'atmosphère, toute provinciale – les poutres verticales courant le long des murs, le papier peint

figurant des scènes champêtres dans les tons turquoise, la chaise Empire damassée, et le comble : dans l'air, une délicieuse odeur de compote de pommes chaude...

« Vous voulez une chambre ? »

Deux paires d'yeux se sont posées sur elle.

« Euh, oui. Pour une personne. Enfin, une et demie. Le chien et moi. »

La réceptionniste fait non de la tête :

« Ça va pas être possible. On n'accepte les chiens qu'au rez-de-chaussée. Et j'ai rien de libre au rez-de-chaussée... »

Son accent fait tinter sa voix comme une clochette.

« Y a le chat de la maison à l'étage. Il a vingt ans, il est cardiaque. S'il croise un chien, même un qu'a l'air gentil comme çui-là, il est bon pour l'infarctus, vous pouvez en être sûre. »

Agnès la fixe dans un demi-sourire – à cause d'« infarctus » et de son accent, qui l'a surprise. Un drôle d'accent, à la fois rustique et mélodieux, entre le québécois et le provençal.

Au même moment, l'homme, qui l'observait, s'anime. Se collant au comptoir, il pose la main sur l'ordinateur et demande à la réceptionniste :

« Qu'est-ce que vous avez à l'étage, Cathie ?

– En single, pas grand-chose, répond l'autre en consultant son écran. J'ai la Flandre...

– Très bien, la Flandre ! Vous me mettez dans la Flandre et vous donnez ma chambre à la demoiselle. On peut faire ça, non ?

– Moi, je veux bien, seulement faut le temps de faire vot'chambre. »

Elle avise Agnès :

« Ça vous dérange d'attendre ?

– Pas du tout.

– Disons, une bonne heure.

– Deux, même, si vous voulez. »

Le vieil homme intervient :

« Eh ben, voilà ! Comme ça, tout le monde est content !

– Merci, dit Agnès en s'approchant de lui. C'est vraiment adorable.

– Ne jamais perdre une occasion de se montrer aimable et conciliant. »

Il lui tend une main molle :

« Pierre-Marie. Pierre-Marie Beyssade. »

En le saluant, elle a l'étrange impression de revivre la rencontre avec Colette, la veille. Les sensations (la civilité, le côté vieille France) sont similaires, et les personnages, assez proches. Tous deux âgés, les yeux clairs et, comment dire... Pour parler simplement, quand on

rencontre cet homme, on a l'impression de rencontrer une vieille femme...

Un regard implorant amplifié par des lunettes à l'épaisse monture noire. La peau du visage s'effondrant aux mêmes endroits que sur une gueule de vieux setter. Le bout du majeur gauche coupé et celui de l'index droit tellement roussi par la cigarette qu'on le dirait teint au henné. Voilà ce qu'il y a de plus viril dans cette apparition.

Le reste, c'est une carnation cireuse et impeccable de mannequin du musée Grévin (a priori, ce vieil homme met du fond de teint), une chevelure blond flamand parsemée de mèches presque fluorescentes, et des sourcils caramel vraisemblablement finis au crayon.

Sans compter ces lèvres ridées s'avançant naturellement comme si elles s'entraînaient en permanence à prononcer le son « pe ».

On notera la veste en velours côtelé moutarde portée col relevé et, plus bas, le pantalon en cuir noir (oui, en cuir) tombant parfaitement droit sur des jambes inexistantes.

Et cette voix, surtout. Cette voix traînante, à la fois éraillée et onctueuse, de vieille actrice classe. Classe et fumeuse.

C'est d'ailleurs avec la solennité d'une Edwige Feuillère ouvrant une cérémonie des molières qu'il déclare à Agnès :

« Ma chambre, enfin la vôtre maintenant, c'est la Béarn. On y est très bien, vous verrez. Elle a une porte-fenêtre qui donne sur le parc.

– Je ne sais pas comment vous remercier.

– En me disant que vous êtes libre ce soir, à dîner.

– Complètement.

– Parfait. Alors, acceptez mon invitation. Le restaurant de l'hôtel sert une cuisine familiale d'excellente qualité... Et puis vous verrez, je suis très distrayant. »

Elle a quitté Paris, la veille, pour aller à une réception chez son éditrice. Vêtue d'une robe et d'un manteau noirs, et avec elle de quoi se refaire une beauté entre deux coupes de champagne. Rien de plus. On se rend rarement à un cocktail mondain en emportant des culottes de rechange et des croquettes pour chien. Les deux heures qu'elle a à perdre, elle les emploiera donc à résoudre le problème le moins pensé de ce voyage improvisé, sa logistique.

Sur les indications de Cathie, elle localise un Géant Casino à la lisière d'Aurillac et s'y rend aussitôt. Phase délicate : elle a les grandes surfaces en horreur, elle y arrive au moment où le ciel se couvre, vers trois heures de l'après-midi – l'heure désolée, inutile, où qu'on soit. Pour couronner le tout, quand elle entre dans le supermarché, les hauts-parleurs diffusent *L'Encre de tes yeux*.

Autant dire qu'elle fait vite. Il lui faut seize minutes pour remplir son caddie du strict minimum : cinq kilos de croquettes au bœuf et

aux légumes, trois culottes Shorty, deux tee-shirts en soie made in Singapour, deux paires de bas Dim, un soutien-gorge push-up, une brosse à dents et un pot de Nivéa.

En sortant de là, alors qu'elle se sent aussi libre que si elle s'échappait d'une prison de femmes, se produit un événement qui constitue sans aucun doute le point le plus bas de son après-midi : elle découvre un message que lui a laissé sa sœur pendant qu'elle faisait ses courses.

Sa sœur, Bénédicte.

Sa sœur, Bénédicte, qui lui a prêté sa voiture hier pour aller à Saint-Cloud.

Et les nouvelles sont... moyennes :

« J'voudrais savoir si tu pouvais nous ramener la 206 avant cinq heures. Clément a de la fièvre et j'ai réussi à avoir un rendez-vous chez le toubib à six heures. »

Ah, évidemment.

Non, elle ne peut pas. Elle n'est pas en mesure de lui ramener la voiture dans les deux heures. Avec la meilleure volonté du monde. Même si elle se trouvait dans le Cantal pour d'autres raisons – pour un motif plus normal, plus respectable.

Un petit garçon a de la fièvre, c'est peut-être sérieux, allez annoncer à sa mère qu'elle ne pourra pas l'amener chez le docteur parce que vous utilisez sa voiture pour rendre visite à un joueur de rugby qui vous fait fantasmer dans un calendrier. Ça aussi, c'est impossible...

En quelques secondes, sur le parking particulièrement anxiogène de ce Géant Casino, défilent dans son esprit les mensonges plus ou moins crédibles :

-Elle a dû se rendre à un salon du livre en province. On l'a prévenue à la dernière minute, hier soir... Hmmm, c'est vraiment précipité, comme départ. Et puis, en tant que traductrice, elle n'est jamais invitée dans les salons. Et, de toute façon, les Salons du livre sentimental, ça n'existe pas. Donc, le problème est réglé.

-Elle est allée fleurir la tombe de Pépé, son arrière-grand-père, à Bourgoin-Jallieu... Ça pourrait marcher si elle avait vu cet homme plus de trois fois dans sa vie (dont une à son enterrement) et s'il ne lui fallait pas dix minutes pour se rappeler qui il était chaque fois qu'on prononçait son nom.

-Elle a voulu aller embrasser Charline... Excellent, ça ! La meilleure proposition des trois, sans hésiter. Évidemment, c'est un mensonge terrible, assurément le plus culpabilisant qu'elle aura fait ces dernières années. Mais c'est aussi le seul que Bénédicte n'osera pas questionner... Charline, leur cousine trisomique, qui vit dans une institution en province. En Normandie. À moins que ce ne soit du côté

de Saint-Étienne. En tout cas, loin de Paris. Charline est intouchable... Et puis c'est une raison impulsive, sentimentale, ça colle bien au tempérament d'Agnès...

Elle rappelle sa sœur.

C'est terrible d'entendre le « Allô ? » innocent d'une personne à qui vous vous apprêtez à proférer un mensonge épouvantable. C'est à en avoir mal au ventre. Surtout quand cette personne est votre sœur. Et qu'un petit garçon pleure en fond sonore. Et que les choses ne se passent pas aussi bien que prévu :

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? » demande illico Bénédicte...

(À ce stade, il paraît nécessaire de préciser que, contrairement à sa sœur cadette, Bénédicte peut se révéler vulgaire, très vulgaire, quand elle parle. Fait étrange, resté totalement inexplicable à ce jour. Elle a un imper Burberry, deux enfants blonds, un mari qui fait de la voile, et pourtant elle s'exprime comme un livreur de pizzas...)

– Bah, rien, répond Agnès, en fermant les yeux, comme pour s'aider à supporter ce qu'elle raconte. J'ai eu envie d'aller dire bonjour à Charline, c'est tout. À cause de Noël, j'imagine.

– Mais ça fait combien de temps que tu l'as pas vue, Charline ?

– Quelque temps.

– La dernière fois, c'est quand elle avait envoyé balader son puzzle, non ?

– Hein ?

– Elle avait un puzzle de je sais plus combien de centaines de pièces. Elle n'arrivait pas à le faire, elle s'est énervée et elle a tout envoyé balader, tu te souviens pas ?

– Peut-être.

– Eh bien, c'est la dernière fois qu'on l'a vue. C'était l'année de la mort de Benoit. On y était allé en revenant de l'enterrement. On avait fait d'une pierre deux coups... Il est mort en quelle année, Benoit ?

– Qui ?

– Benoit. Pépé. Il est mort en 1989, non ?

– Moi, tu sais, les dates, répond Agnès en se demandant comment elle pourrait habilement changer de sujet de conversation.

– Oui, c'est ça... Donc, ça fait vingt ans qu'on n'a pas vu Charline.

– Déjà ?

– Et ça lui a fait plaisir ?

– Hein ?

– De te voir ? Ça lui a fait plaisir ?

– Ah ? Euh... je sais pas, je l'ai pas encore vue. Je suis en route, en fait. Je me suis arrêtée pour manger, faire une pause...

– Mais t'es où, là ? »

Cette fois, elle est incapable de répondre. Ne sachant pas où se

trouve l'établissement de Charline, elle ignore où elle est censée aller.

Son mensonge ne tient pas la route, elle s'en rend compte maintenant. Dire la vérité aurait été préférable, moins éprouvant que cette conversation-là. L'honnêteté est la meilleure politique...

Prête à avouer, elle prend sa respiration quand, à l'autre bout du fil, son neveu se met à brailler de plus belle. Au point qu'à six cents kilomètres de distance elle doit éloigner son portable de son oreille.

Bénédicté, à bout de nerfs, lance à son fils « Clément, vraiment, tu fais chier ! », puis elle récupère sa sœur :

« Bon, Agnès, faut que j'te laisse.

– Mais comment tu vas faire, pour le docteur ?

– Je vais voir avec Pascal. Ou on prendra le bus, on verra. On va se démerder.

– Je suis vraiment désolée.

– Mais non, de quoi ? Tu vas rendre visite à Charline, c'est important. »

Elle est sincère, apparemment.

« Agnès ?

– Oui.

– Tu viens toujours le 24 ?

– Bien sûr. »

Oui, elle est sincère.

La suite de son expédition est nettement plus agréable. Elle ressemble au moment où la douleur disparaît du petit orteil qu'on a cogné dans un pied de table, en plus long. Elle se déroule dans les rues pavées du centre d'Aurillac, où Agnès passe d'abord une petite heure dans une boutique de vêtements. À s'extasier devant un tailleur pantalon en velours de soie bleu nuit, trop cher, et à se rabattre sur une paire de gants rose framboise à vingt-neuf euros. Au moment de payer, elle se rappelle qu'elle doit toucher un acompte ces jours-ci et, dans un acte de pure folie, demande à essayer le tailleur pantalon.

Elle en sort avec l'impression exquise de s'être étrennée et s'arrête, dix mètres plus loin, dans un salon de thé où elle demande un chocolat chaud. Là, derrière une arcade voûtée, elle voit le jour décliner et les lumières de Noël prendre sa relève. Le temps s'étire délicieusement... Elle se surprend à penser à Marc Angéli pratiquement sans souffrir. Elle constate qu'elle n'a mal nulle part et se dit qu'elle aimerait vraiment faire l'amour...

Elle imagine envoyer un texto à Colette pour lui dire la magie de cette fin d'après-midi, mais il est presque cinq heures. Sa chambre doit largement être faite et la perspective d'un bain chaud est devenue irrésistible.

Elle retourne tranquillement à l'hôtel en prenant soin de s'arrêter

dans une librairie, où elle achète les magazines *Passionrugby*, *Le Monde du rugby*, *Attitude rugby*, *Rugbyrama* et *Rugby fan*.

« On vous regarde.

– Qui ça ?

– Le serveur, au fond de la salle... Ne vous retournez pas.

– Ah bon ?

– Puisque je vous le dis. Il fait ses trucs de serveur et, quand il a fini, il rejoint son poste d'observation, près du meuble à desserts. Et là, c'est vous qu'il regarde, je vous assure. Vous l'intéressez. »

Elle n'aurait jamais imaginé qu'elle passerait la première soirée de son escapade avec un vieil homo décati, et encore moins qu'elle y prendrait autant de plaisir. Mais Pierre-Marie a un autre point commun avec Colette : il inspire.

Il est passé prendre Agnès dans sa chambre à huit heures, et quand ils entraient dans la salle du restaurant dix minutes plus tard, elle avait déjà rougi, ri aux éclats, pleuré un peu, décrit le régime alimentaire de Fifi, évoqué la mort de son père et confié qu'elle n'excluait pas l'idée d'une intervention de chirurgie esthétique à l'avenir.

Elle a aussi raconté l'épisode Angéli, mais sans sa chute. Pas un mot sur Fabien et la vraie raison de sa venue à Aurillac. Officiellement, elle est là pour « décrocher de Paris, respirer un peu ».

De son côté, le vieil homme s'est aussi livré pendant le repas – il parle beaucoup, sans arrêt en fait, en faisant bouger l'excès de peau flétrie qui pendouille sous son menton comme un barbillon de poule fermière.

Il vit près de Bordeaux où il gère une petite affaire de laverie automatique. Mais il passe de plus en plus de temps dans une propriété qu'il a achetée en 2002, à une vingtaine de kilomètres d'Aurillac. Un ancien presbytère qu'il tente de remettre sur pied. Une ruine toujours sans chauffage, ce qui explique ses séjours à l'hôtel, l'hiver. Cet endroit, il l'a baptisé *la Banquise* – pas seulement à cause du manque de chauffage, a-t-il tenu à préciser à Agnès dans un clin d'œil chevrotant...

S'il est vraiment racorni (de près, il a carrément l'air cancéreux), il a, semble-t-il, été grand. Lui-même se présente comme « l'ex-coiffeur des stars et l'ex-star des coiffeurs ». Ce qu'Agnès n'a aucun mal à croire compte tenu de la teneur des anecdotes qui ont agrémenté le début du repas : le retour annoncé de la coupe au bol, le « roux Marlène Jobert », pourquoi les implants ne marchent pas...

Il a même passé du temps à Hollywood, dans les années 60, où il coiffait sous le nom de Jean Jacques. Sans tiret. Jacques comme nom de famille de Jean. Les Américains, qui prononçaient « Gene Jacques », adoraient, ça sonnait tellement français.

Ce point commun outre-Atlantique a évidemment nourri leur amitié naissante. Au moment où on leur servait le plat du jour (des filets de rouget sauce au beurre avec semoule de chou-fleur), Agnès lui a demandé si elle pouvait l'appeler « PM », moins fatigant pour la bouche que « Pierre-Marie ». La permission lui fut donnée. C'est dire leur complicité précoce...

« Bon, il faut qu'on en ait le cœur net ! »

Pierre-Marie lève la main pour appeler le serveur. Une main très digne, à la Élisabeth II saluant la foule de son carrosse.

Le jeune homme rapplique.

« Monsieur. »

Il a une tête de veau. Au bon sens du terme. Au sens gay. Le même mélange de robustesse et d'innocence. Une pâleur de lait, une nuque massive, des boucles noires mordant le sommet du front. Et, dans l'œil, une absence totale de malice. Un veau. Un jeune bœuf.

« Dites-moi, mon jeune ami, je fréquente cet établissement depuis des années. Or, c'est la première fois que je vous vois.

– C'est normal, j'ai commencé en septembre.

– Je me disais bien. Bon, alors, il est grand temps que nous fassions connaissance. Quel est votre nom ?

– Bonnafous.

– Oui, enfin non, votre prénom.

– Ah. Pélo.

– Pèlo...

– Non, Pélo.

– Avec un é », intervient Agnès.

Une onde de déception parcourt le visage de PM.

« Mais ce n'est pas un nom de baptême, ça !

– Non. Mon nom de baptême, c'est Jean-Paul. Mais tout le monde m'appelle Pélo. Depuis que j'suis tout p'tit.

– Je préfère Jean-Paul.

– C'est bien, Pélo, intervient Agnès. Ça veut dire cheveu en espagnol. »

Un peu déconcerté par cette remarque, le vieux marque un temps,

avant de reprendre :

« Bon alors, Pélo. Laissez-moi vous présenter mon amie Agnès, traductrice parisienne en villégiature. »

Sous prétexte de lui serrer la main, le serveur se colle pratiquement à la chaise d'Agnès.

« Enchanté. »

Elle le salue brièvement et, décidément en verve, hasarde :

« Excellent, le rouget. Mes félicitations au chef.

– Bah, je transmettrai. C'est facile, le chef, c'est ma mère.

– Ah bon ?

– Oui, c'est elle qu'est en cuisine ce soir.

– Alors, mes félicitations à votre maman. »

PM, qui n'est plus le centre d'attention, réagit :

« Bon. Quant à votre serviteur (c'est moi, votre serviteur), mon prénom est Pierre-Marie. Retenez bien : Pierre-Marie. Bordelais d'adoption et propriétaire d'une bicoque, pas très loin d'ici, à Souillac.

– Je connais bien. Vous êtes où, à Souillac ?

– Ce n'est pas à Souillac Souillac, si vous voulez. C'est à côté, un lieu-dit qui s'appelle Lachy.

– Lachy, je vois très bien. C'est laquelle, votre maison ?

– L'ancien presbytère. Enfin, aujourd'hui, ce n'est plus du tout un presbytère puisque je l'ai rebaptisé *la Banquise*... »

Agnès pouffe.

Pierre-Marie guette la réaction du serveur qui, évidemment, n'y voit que du feu :

« C'est marrant, comme nom... Et pourquoi ça s'appelle comme ça ? »

Au même instant, il est appelé à une autre table.

Il salue la compagnie en s'assurant qu'Agnès capte son regard appuyé, puis il s'éloigne, traqué par l'œil avide de l'ancien coiffeur.

« Il est beau, non ?

– Il est... local.

– Je le trouve irrésistible, tranche le vieil homme. D'ailleurs, en général, je trouve les garçons de province extrêmement désirables. Chez eux, la sensualité est cachée, retenue, donc plus troublante... Et puis ils ont meilleure mine. »

*

Le repas touche à sa fin. Depuis trois quarts d'heure environ. Après avoir fait un sort à un chèvre du Poitou arrosé d'un gigondas plus qu'honorable, Agnès a marqué une pause. Puis elle s'est laissée tenter par une île flottante (plaisir d'enfance) qu'elle n'a pas eu la force de finir.

Elle plane. Pleine comme un œuf, un peu saoule, elle se laisse flotter dans cette salle de restaurant surchauffée, griser par trois sources de contentement qu'elle associe sans trop le réaliser : les propos de Pierre-Marie (portant essentiellement sur la beauté masculine et les cheveux des actrices), les mets qui défilent devant elle et, en arrière-plan, l'objet de son voyage. Un ensemble remarquablement cohérent qui, pour le moment, l'amène à un état proche de la béatitude.

Elle a demandé un déca que Pélo lui a servi en prenant des poses de toréador. Quant à son voisin de table, déjà sorti fumer deux fois, il vient de regagner sa place...

« Ma chère Agnès, est-ce que vous pensez souvent aux pieds des hommes ?

– Pas régulièrement, non... Jamais, en fait.

– Eh bien, permettez-moi de vous dire que vous vous privez d'un plaisir. Mais je ne suis pas étonné. Le pied est, chez l'homme, une partie amplement sous-évaluée. Enfin, de nos jours. Parce que les sculpteurs classiques, par exemple, en avaient l'obsession... Le miracle des pieds, si éloignés de l'esprit, et qui pourtant réagissent à la moindre émotion érotique en se tordant, se recroquevillant... Je ne parle pas des petits pieds potelés qui sentent le vinaigre, non. Je vous parle des pieds longs, fins, à l'ossature bien dessinée. Les pieds de nageurs, voyez... Bon, prenez notre ami Pélo. Imaginez-le dévêtu, étendu sur un lit, un canapé, ce que vous voudrez. Visualisez son corps. Il nous parle d'éléments connus de sa personnalité : sa virilité, sa rugosité. Et maintenant visualisez la fin de ce corps. Son pied. Relâché, détendu. Voyez le talon, délivré de tout poids, cette puissance au repos. Le galbe de la bosse, sa courbe gracieuse. Et, tout au bout, les doigts, les doigts de pied. Le gros orteil, redressé naturellement, comme la crête d'une vague, d'une vaguelette. Comme l'amorce d'un decrescendo en musique. Comme une politesse, au début d'une phrase... Vous voyez, ce sont des métaphores féminines. Vous savez pourquoi ? Eh bien, parce que ce pied nous parle de la féminité de Pélo. De sa délicatesse, de sa fragilité. Ce pied, finalement, nous livre ses secrets. »

Agnès le dévisage, fascinée. L'homme qu'elle a sous les yeux ne s'exprime ni comme un ancien coiffeur ni comme un gérant de laverie automatique.

« Pourquoi vous me regardez comme ça ?

– Vous les aimez à un point, répond-elle.

– Quoi ?

– Les hommes. Je ne savais pas qu'on pouvait les aimer autant.

– Je les retiens, qu'est-ce que vous voulez... Je les retiens. »

Il sourit mécaniquement.

« Vous prendrez bien une liqueur. »

Non, elle n'est pas venue respirer le bon air de la province française, marcher seule le long de routes venteuses, faire le point sur sa vie. Elle est là parce qu'elle a un dessein : rencontrer l'homme qui la fait fantasmer depuis treize mois, le caresser, jouir de lui, avec lui.

Elle n'en a jamais été autant consciente qu'en regagnant sa chambre, portée par ce dîner de prince et la liqueur de poire maison qui l'a conclu. À la fin, ils ont même chanté. Pierre-Marie : « Parlez-moi de lui » ; Agnès : « Il ne pense qu'à toi... » Une chanson de Nicole Croisille qu'elle fredonne encore quand elle s'installe au guéridon de la Béarn, déterminée à accomplir un pas décisif dans la reconquête de ses orgasmes : écrire à Fabien Castan.

Elle lui écrira une lettre parce que les mots sont sa vocation, et les mots d'amour, sa spécialité. Être la traductrice de Margaret Simmons ne peut pas avoir que des inconvénients.

Pourtant, pendant dix bonnes minutes, la feuille aux armes prétentieuses du Grand Hôtel d'Auvergne et de Charente reste désespérément muette. Il fait trop chaud dans cette chambre. Et puis la digestion du chou-fleur ne met pas dans les dispositions les plus romantiques. Et puis elle a cette chanson dans la tête, qui ne s'arrête plus, comme une musique de carrousel...

Elle se concentre.

Au prix d'un effort considérable, l'inspiration finit par poindre, et elle se lance :

Bonjour,

Vous ne me connaissez pas, et pourtant...

Non, ça fait corbeau. Recommence.

Bonjour,

Je m'appelle Agnès.

Dans cinq jours, c'est Noël, et je...

Les Restos du cœur. Beurk.

*Bonjour Fabien,
S'il est un sentiment qui, de tout temps, a su...*

Au secours !

*Fabien,
Ce que ton visage a éveillé [en dans sur moi] en moi...*

Elle a un renvoi d'île flottante.

Au pied du lit, Fifi est pris de soubresauts dans son sommeil. Il rêve. Sur le bureau, la lampe a comme un loupé – ou c'est une illusion d'optique ?

Elle a une bouffée de chaleur. Elle se lève, marche vers la fenêtre, qu'elle ouvre en grand. L'air glacé qui investit immédiatement la chambre amène une réponse, une réflexion qu'elle se fait pratiquement à haute voix : la simplicité, bécasse.

Elle retourne s'asseoir et écrit, d'un jet :

*J'ai envie de vous.
Appelez-moi.
06 01 30 12 77.
Agnès.*

Elle plie la feuille en quatre, la glisse dans une enveloppe, y inscrit *Fabien*.

Il s'entraînera. Elle fera en sorte qu'il la voie, qu'il remarque ses cheveux au vent, ses joues rosies. À la pause, il viendra lui parler. Ils échangeront des mots sans importance, sur le temps, la région, et il comprendra son trouble. Avant d'y retourner, il lui demandera comment elle s'appelle. Elle lui répondra et ajoutera : « Attendez, je voulais vous donner ça »...

Ou quelque chose comme ça.

Elle ne peut pas attendre et se relève dans la nuit.

Dans les rues désertes et glacées de la vieille ville, elle rencontre une belle blonde à la chevelure abondante, complètement nue sous son manteau de fourrure.

« Vous savez où je peux trouver Fabien Castan ? lui demande Agnès, sans plus de cérémonie.

– Vous aussi ?

– Quoi ? »

L'autre s'approche et lui parle aussi bas que si elle lui confiait un code secret :

« Moi aussi, je suis là pour lui. Je suis venue de Bordeaux.

– Ah bon ?

– Oui, il est si beau. Et j'ai tellement besoin de me faire sauter. »

De près, Agnès s'aperçoit que l'étrangère a les lèvres refaites. Mais mal. On dirait une bouche en pâte à modeler aplatie contre une vitre. Elle n'est donc pas une concurrente sérieuse.

« Mais attention, dit l'inconnue, on n'est pas les seules... »

Un grondement sourd, très vite assourdissant, se fait entendre. Le bruit que feraient cent chevaux galopant sur la terre meuble.

« Des Coréennes, continue la blonde. Elles sont venues en car. »

Sous leurs pieds, le sol se met à vibrer.

« De toute façon, l'Asie va tout bouffer ! » a-t-elle le temps de hurler.

Surgit alors un troupeau de furies asiatiques, toutes petites et ressemblant à des garçonnets obèses. Agnès et son amie sont renversées. Les Coréennes leur passent sur le corps en hurlant hystériquement « Fabia ! Fabia ! » et en brandissant des exemplaires du calendrier.

Agnès, qui se fait courir sur le ventre par des dizaines de femmes, a très mal, même si elle est rassurée :

« Elles n'ont aucune chance, dit-elle à sa voisine. Elles sont tellement laides ! »

L'une des Coréennes, hélas, a entendu cette phrase. Elle s'arrête et, hors d'elle, s'élève dans les airs, dans une position d'art martial à la *Tigre et dragon*. Elle va retomber sur le visage d'Agnès, qu'elle écrasera, ce qui sera forcément douloureux...

Elle se dresse dans son lit en poussant un cri bref mais terrifiant. Elle a la main sur le ventre et le souffle court. À ses pieds, Fifi la regarde, les babines de travers. Ses yeux pleins de sommeil semblent dire : « T'es vraiment à la masse, ma pauv'fille. »

Ce visage peut-il séduire un rugbyman de calendrier ? Ce visage-là ? Honnêtement ? Sans se forcer ?

Elle l'a toujours trouvé spécial, avec ces grands yeux inquiets et sa forme triangulaire, mais elle comprend quand on lui parle de sa clarté. La blondeur, les taches de rousseur, évidemment. Elle a un charme pas ordinaire dont elle joue au besoin, même si elle se rêverait tout autre... Si elle baisse le menton, par exemple, ne serait-ce que ça... voilà, en regardant par en dessous... Eh bien, c'est très joli, l'effet de son regard sous la ligne droite de ses sourcils... Elle perd cinq ans, immédiatement... même dans le halo jaunâtre de cette salle de bain... Si, en plus, elle fait tomber quelques mèches sur son front... là, c'est un peu trop, mais...

Elle entend le cliquetis du plateau qu'on amène dans la chambre.

« Posez tout sur le guéridon ! » crie-t-elle en direction de la porte, avant d'ajouter « Le chien est gentil, ne vous inquiétez pas ! »

Elle réalise que c'est complètement idiot (le chien *a l'air* gentil) et pose la brosse à cheveux sur le bord de l'évier. Elle se penche vers la glace, s'y détaille une dernière fois et se laisse cueillir par une réflexion malheureuse : il est trop beau pour ça. Fabien Castan. Il est trop beau pour elle... « Beaucoup trop », précise-t-elle, à haute voix.

L'instant d'après, elle débarque dans la Béarn et trouve la serveuse au centre de la pièce, son plateau dans les bras.

« Je sais pas trop ce que c'est, un guéridon. »

C'est une jeune fille au physique de première communiant, une brindille à laquelle on donne quatorze ans maximum. Son accent est incroyablement fort – un accent du Sud-Ouest, de Villeneuve-sur-Lot. Elle a dit « guéridomme ».

Agnès lui désigne le meuble et lui propose d'attendre, pour le pourboire. En allant chercher son sac, faussement détendue, elle lui demande :

« Vous êtes d'ici ? »

L'autre rougit instantanément.

« Non, de Loisans.

– Ah, Loisans, reprend Agnès, d'un air entendu, alors qu'elle n'a pas la moindre idée d'où ça peut se trouver. Parce qu'en fait je fais un reportage sur les petites équipes de rugby, et je m'intéresse à celle d'Aurillac.

– C'est pas une petite équipe, Aurillac, corrige timidement la serveuse.

– Oui, non, bien sûr, pardon. Je voulais dire les équipes... de région.

– De région ? »

Pour l'adolescente, « de région » signifie certainement « de la région d'Aurillac ». C'est bien parti, cette histoire... Agnès regarde par terre en se grattant le crâne du bout de l'index... Bon, autant mettre les pieds dans le plat :

« Vous savez si on peut assister à l'entraînement de l'équipe d'Aurillac ?

– Que j'y aille avec vous ? »

Elle est demeurée, c'est pas possible !

« Non, moi toute seule. Si moi, toute seule, je peux y assister.

– Je vois pas ce qui pourrait empêcher.

– Et vous savez où ils s'entraînent ?

– Bah, au centre d'entraînement. »

Dans sa bouche, « entraînement » est devenu « entraînemagne ».

« Et vous savez où il est, ce centre d'entraînement ?

– Bah oui. Au stade Max-Verdoux.

– Et ils s'entraînent en ce moment ? Aujourd'hui, par exemple ?

– Je crois qu'ils s'entraînent tous les jours. Enfin, quand ils sont pas à l'extérieur. »

Il s'agirait de conclure, elle commence à montrer des signes de faiblesse, la serveuse.

« Et ils jouent à l'extérieur, aujourd'hui ?

– Ça, je saurais pas vous dire. »

Cette réponse était pratiquement inaudible. Il faut s'arrêter là. Une question de plus et elle éclate en sanglots, cette petite. Ou elle va porter plainte pour harcèlement moral. En plus, elle vient de remarquer le kyste de Fifi et son regard traduit maintenant une sorte de panique sourde...

Elle ne les a pas volés, ses cinq euros de pourboire.

Fabien Castan

Beau Joueur

Pour la deuxième fois, le demi de mêlée du Stade aurillacois vient d'étaler sa gueule d'ange et son corps d'éphèbe dans les pages d'un calendrier dont on a déjà beaucoup parlé. Le plus dur à la rédaction a été de savoir laquelle d'entre nous aurait le droit de l'interviewer. On confirme : il est sublime. Et, en plus, il a la tête sur les épaules.

Comment faire aimer le rugby ?

En parlant du moment magique qui se produit à chaque fois pendant un match. Un moment très court, qui peut durer quelques secondes, où tous ceux qui sont là se retrouvent complètement en osmose. Les joueurs, le public. Un état de grâce qui tient autant de l'adrénaline que de l'expérience religieuse.

C'est la deuxième fois que vous posez dans le calendrier, vous êtes devenu accro ?

Non, j'ai accepté parce qu'on me l'a demandé, comme un délire d'après-match. Cela dit, je ne pense pas qu'il y aura de troisième fois. Je suis d'un naturel hyper pudique, et si prendre ma douche avec d'autres mecs ne me dérange pas, me désaper devant une équipe de dix personnes qui me décortiquent sous tous les angles, c'est une autre

histoire. Les deux fois, pour moi, ç'a été une épreuve.

On a dû vous proposer de faire le mannequin. Ça vous dit ?

Tant que je joue, non. J'aurais trop l'impression de participer à un mélange des genres qui, d'après moi, fait du tort au rugby. On l'a professionnalisé et on y applique de plus en plus les lois du marketing et du show-biz. C'est certainement dans l'ordre des choses, mais on ne m'empêchera pas de penser que, d'une manière ou d'une autre, ça nuit à ce qui est le plus important et devrait le rester : le jeu, la passion du jeu.

Slip ou caleçon ?

Boxer.

Dans votre playlist, on trouve plutôt Lorie ou Iron Maiden ?

Bien vu. Enfin, pour le deuxième. Sans être à 100 % metal, j'aime les trucs qui bougent bien avant un match ou un entraînement : Guns N'Roses, Rage Against the Machine, ou The Mars Volta que j'écoute tous les jours en ce moment. Sinon, je peux aller vers du beaucoup plus soft, comme Marvin Gaye, ou même la chanson française : Sanseverino, Java, certains trucs de Biolay... Jamais Lorie, en tout cas (rires).

Que regardez-vous en premier chez une femme ?

Son esprit. C'est ce qu'elle est à l'intérieur qui m'intéresse, plus que son look.

Propos recueillis par D. G.

Elle observe l'entrée du centre sportif Max-Verdouy en se disant qu'il est bien moche. Béton armé, piliers carrés, crépi blanc. Une froideur de Bauhaus, une tristesse administrative. C'est ça, elle pourrait aussi bien se trouver devant une mairie ou une gendarmerie construite à la va-vite dans les années 60.

Elle vient de se garer sur le parvis, entre un cyprès et une Berlingo blanche avec écrit *Mallet, maçonnerie générale* à l'arrière. Elle a laissé le moteur tourner, à cause du chauffage. Elle est toute raide sur son siège et tient l'enveloppe du bout des doigts, pour ne pas la froisser. Le tableau de bord indique 18 h 14 et une température extérieure de - 5 degrés.

De l'autre côté de ce bâtiment sans charme, Fabien s'entraîne. On le lui a confirmé. Un homme à l'accent espagnol, un gardien, à qui elle a parlé cet après-midi en appelant le centre. Oui, ils s'entraînent, ce soir. Ils s'entraînent tous les jours quand ils ne jouent pas. Ah oui, même le dimanche. Les heures, c'est variable, mais ce soir ils finiront vers sept heures. Autour de ça, disons. Bien sûr que c'est ouvert au public. Enfin, pas à n'importe qui. La famille, les amis, voyez. Les supporters. Faut quand même une raison. Mais pourquoi elle lui demande tout ça ? Ah, elle écrit un roman, un roman sur le rugby. Bah oui, alors, faut qu'elle vienne voir. Lui, c'est Gaetano. Mais il ne sera pas là, ce soir, y aura monsieur Patrice. À l'accueil, oui. Elle n'aura qu'à voir avec lui. Voilà, il l'en prie, elle de même.

Ça fait drôle, quand même. On n'est plus dans une conversation mondaine sur une terrasse à Saint-Cloud. On est dans la réalité de gens qui s'entraînent les soirs d'hiver, quand il fait nuit noire à cinq heures et que l'air qui s'échappe des bouches est visible... « Jetez-vous à l'eau », c'est vite dit. Elle est bien glacée, l'eau, merci...

Et puis deux voitures, y compris la sienne, sur le parvis, c'est quand même peu. C'est peut-être mauvais signe... Et Fifi tout seul dans la chambre d'hôtel... Et Pierre-Marie qui dînera sans elle... Et la crise financière mondiale... Et puis merde, on n'a qu'une vie !

Elle ouvre la portière, sort de la voiture et, sans penser à rien, s'élance vers le bâtiment. Le froid la saisit tout de suite, elle a l'impression que deux doigts invisibles lui pincent le haut de chaque oreille. Elle voudrait courir mais ses talons qui s'enfoncent dans le gravier la freinent...

L'entrée consiste en un alignement de trois portes en verre. Une feuille scotchée sur celle du milieu indique « Entrez par la gauche »... En dessous, au stylo bille, quelqu'un a ajouté « et par le cul d'Anaïs Poussin ».

Elle entre par la gauche et se retrouve dans un hall très éclairé qui sent le chlore et le pin. Elle ne voit personne. Sur sa droite, un immense comptoir en formica, déserté. Dans son prolongement, une porte entrouverte, certainement celle de la loge du concierge, d'où s'échappe un grésillement de radio. Mais pas de gardien. C'est peut-être mieux, autant ne pas s'attarder.

En face d'elle, deux tourniquets par lesquels on accède à l'intérieur. Une flèche verte désigne celui des entrées. Agnès s'y engage, la barre résiste. Elle ne se voit pas l'enjamber, ce ne serait possible que si elle était nue, et encore. Elle décide donc qu'elle passera en dessous. Elle fourre nerveusement la lettre à Fabien dans la poche de son manteau et s'agenouille. Elle soupire, pose ses mains sur le carrelage glacé, courbe l'échine et se faufile sous la barre.

Elle se relève de l'autre côté et, en passant la main sur son manteau, réalise qu'elle tremble. Face à elle, une allée, assez large, bordée de longs meubles vitrines. À l'intérieur, sur des tablettes en verre, sont exposées des coupes, des médailles et surtout des coupures de presse, des photos d'équipes, d'événements. Agnès avance sans pouvoir détacher son regard de ces clichés aux couleurs passées. La plupart semblent dater des années 60-70, une époque où les nageurs, les haltérophiles, les rugbymen avaient des rouflaquettes, des cheveux longs, et aussi l'air plus vieux, plus fatigué. Une époque où ils ressemblaient à des rock stars.

Au bout de cette allée, elle tourne à gauche (la porte sur sa droite indique « Réservé au personnel ») puis à droite (elle n'a pas le choix). Là, elle débouche sur un couloir immense, éclairé au néon. Long, peut-être, d'une trentaine de mètres. Elle s'y engage, passe une porte bleue, une autre identique. Quand elle arrive à la hauteur de la troisième, celle-ci s'ouvre brusquement. Agnès sursaute. Un gamin apparaît.

Il porte une tenue de judoka (ceinture bleue) et, à l'épaule, un sac en toile presque aussi gros que lui. Agnès le dépasse en souriant, l'air naturel. Il lui répond par un « Bonjour » chantant. Elle s'arrête alors, et revient sur ses pas.

« Excuse-moi... »

Le gosse se retourne. Il a l'air épuisé. Agnès se penche vers lui, en

essayant de faire taire le sentiment de culpabilité qui s'empare d'elle.

« Tu saurais où ça se passe, l'entraînement de rugby ?

– Bah oui.

– Et tu peux me le dire ?

– Bah oui. Dans le stade. »

Elle se doute qu'ils ne s'entraînent pas dans la loge du concierge...

« Et comment on y va, au stade ? »

Un deuxième enfant surgit, venant de la même salle. Roux, un peu fort, ceinture orange. Il a entendu la question d'Agnès et s'empresse d'y répondre, tel un bon élève :

« L'entrée du stade, elle est derrière, sur la route de Cravant.

– Faut sortir, reprend Ceinture bleue. C'est de l'autre côté, la route de Cravant. Tout au bout, tout au bout. »

Bien compliqué, tout ça. Elle réfléchit, mais rapidement. Elle n'a pas envie de voir débarquer le reste de la classe de judo, et encore moins le prof.

« C'est pas possible d'y aller par l'intérieur ? »

Les gamins se regardent.

« Bah non, dit Ceinture bleue.

– Mais si ! répond Roux, agacé. Elle peut y aller par l'intérieur. Par les vestiaires.

– Ah oui, mais c'est pas le chemin normal. »

Roux ne fait plus attention à son camarade :

« C'est tout droit, les vestiaires. Toujours tout droit », précise-t-il, en indiquant le bout du couloir.

Agnès se redresse en les remerciant. Dans sa poche, sa main serre un peu plus la lettre à Fabien.

L'odeur est infecte. Une puanteur suffocante et, surtout, incompréhensible : on sent bien les différentes notes (sueur fraîche, canalisation moisie, tennis d'ado portée l'été sans chaussette) mais leur combinaison évoque curieusement l'urine de chat...

Son premier geste en entrant est de se couvrir le nez du bout de sa manche. Son autre main tient la lettre à Fabien, maintenant froissée, contre son cœur. Elle regarde autour d'elle, émue. Le nez enfoui dans la manche de son manteau, mais émue... Les murs de brique peints aux couleurs du club, rouge et bleu ; les bancs y courant tout le long ; la barre de portemanteaux, au-dessus... Elle devrait chercher l'accès au stade et y aller, mais elle ne peut s'empêcher d'observer les sacs de sport béants, les manteaux et les serviettes suspendus. Il faut comprendre : certaines de ces affaires appartiennent à Fabien, forcément. On peut venir et la surprendre à tout instant, mais c'est plus fort qu'elle... Juste quelques secondes. Une minute, pas plus...

Domage qu'il n'y ait pas de nom au-dessus des portemanteaux. Et puis elle ne voit qu'un maillot avec un chiffre et c'est le 3, pas le 9. Tant pis...

Elle s'approche du mur, libère son nez et caresse la manche d'un blouson de cuir, un blouson de motard. En dessous, sur le banc, elle avise un sac de sport dont la fermeture éclair est ouverte. Elle pose la lettre juste à côté et, dans une pulsion irrésistible, ouvre le sac en grand. À l'intérieur, elle trouve une bouteille de Gatorade presque vide, une paire de chaussettes de sport en boule, un magazine enroulé (*Marianne*), une boîte de Nicorette 4 mg et un slip. Un slip en coton gris, avec « Dim » écrit sur la bordure. Il a l'air d'avoir été porté...

Son cœur s'emballe. Comme sur l'escalator, la semaine dernière. Elle ressent la même tentation, la même sensation de basculement. Sauf qu'aujourd'hui il n'y a pas de risque, elle est seule. Et puis ça ne prendra que quelques secondes. Et puis elle veut savoir...

Elle s'empare du sous-vêtement, le déplie et y enfouit le visage. Là, elle inspire profondément. Ça sent ça, un slip de rugbyman : d'abord, un parfum de lavande, de lessive ou d'adoucissant, et puis...

Elle se fige, redresse la tête, prête l'oreille. Elle a cru entendre un chien aboyer... Non, c'est une voix. Une voix d'homme, lointaine mais distincte...

Elle remet le slip dans le sac, retourne à l'entrée des vestiaires et passe légèrement la tête de l'autre côté de la porte. Au bout du couloir, son portable collé à l'oreille, un homme chauve marche dans sa direction. D'ailleurs, il le dit. Il dit « J'arrive aux vestiaires, là » à son interlocuteur. Il ne peut pas être plus précis.

Agnès rentre la tête à l'intérieur et, pendant une seconde, se tient immobile. Sortir. Sortir par l'autre issue, celle qui donne accès au stade. Elle traverse les vestiaires au pas de course, puis un couloir où quatre portes se font face (les toilettes) et elle se retrouve dans une salle de douches. Où elle est, cette sortie ? Sur sa gauche, elle aperçoit un passage, discret. Ça ne peut être que ça. Elle s'y précipite, fait trois pas, s'arrête. On arrive. De ce côté-là aussi. Elle perçoit des voix, des voix et des bruits de crampons sur le ciment, le tout amplifié par un écho qui ressemble à celui d'un tunnel. Ce sont les joueurs, c'est clair, les joueurs qui reviennent du stade. Meeeeerde ! Ils ne peuvent pas la trouver ici, dans le couloir qui mène aux douches. Une femme ne peut pas être surprise dans les vestiaires d'un stade par quinze joueurs de rugby. Surtout si elle vient d'y renifler un slip...

Elle revient sur ses pas, traverse la salle de douches en courant, paniquée. En s'engageant dans le corridor des toilettes, elle aperçoit l'homme au portable, de dos, dans les vestiaires. En un flash, elle s' imagine aller le trouver, lui parler, lui expliquer en pleurant. Le cauchemar. Au lieu de ça, elle pousse la porte des premiers WC sur sa

droite, s'y faufile et referme derrière elle.

Il était moins une. Immédiatement, un vacarme assourdissant investit l'endroit. Une explosion de voix, de rires, de crampons. Agnès se tient un moment tétanisée, dos à la porte, avant de réaliser que cette porte ne descend pas jusqu'au sol. Il se trouve un vide d'une dizaine de centimètres à ses pieds, un vide par lequel on peut voir ses bottines, ses talons. Elle abaisse alors le couvercle en plastique des toilettes face à elle et s'y hisse gentiment.

Accroupie, les bras autour des mollets, les cuisses lui écrasant la poitrine. Elle est dans cette position depuis trois minutes, elle a déjà des crampes et se demande si elle arrivera jamais à se redresser. Elle sent les battements de son cœur, au bord de l'explosion, dans la jointure de ses chevilles. De l'autre côté de la porte, le niveau sonore a encore augmenté. Entre ces murs de brique, chaque bruit est amplifié, chaque voix explose comme un objet lancé. Elle entend « Non, mais ça, ça se paie cash ! », « Pedro, tu me déposes à la Fourche ? », « C'est du lourd, ça va vite, c'est un tout ! ». Elle entend des portables qui s'allument, d'autres qui signalent des messages. Elle entend les portes des autres cabines s'ouvrir, se fermer, claquer, les jets d'urine gronder dans les cuvettes, les pets passer inaperçus. Elle est terrifiée à l'idée qu'un joueur glisse la tête par-dessus la cloison de la cabine voisine et la voie. Elle évalue la fréquence et surveille la durée des passages aux toilettes. Elle se rassure : ils sont peu nombreux, et surtout brefs. Enfin, jusqu'à maintenant.

Ils ont commencé à prendre leur douche et parlent maintenant en stéréo. Leurs voix sont chaleureuses, enjouées. Il y en a même un qui siffle. L'odeur a changé aussi. Depuis une minute, des effluves de camomille et de melon couvrent la puanteur ambiante. Agnès se détend un peu. Elle a penché la tête et observe le défilé de pieds sous la porte. Ce qu'elle donnerait pour pouvoir changer de position...

Elle desserre l'étreinte autour de ses jambes, balance la tête sur la gauche, sur la droite, puis regarde autour d'elle. Elles sont propres, ces toilettes, plutôt bien entretenues... Trois coups violents sont frappés à la porte. Agnès tressaille, se contracte et attend. Deux pieds nus dans une paire de claquettes Adidas noir et blanc sont apparus dans l'interstice...

« Briçou, c'est pas bientôt fini, c'te branlette ! » lance la voix grave et joviale des claquettes, derrière la porte.

Ça y est, elle est foutue. Pour emmerder Briçou, Claquettes va entrer dans la cabine voisine, monter sur la lunette et découvrir Agnès. Tout se passera très vite. Il y aura des clameurs et puis un long silence. Elle prépare ses réponses, ses excuses, surtout celles qu'elle

fera à l'entraîneur...

Les deux pieds se meuvent lentement sur leur gauche. Elle attend, pétrifiée. Une seconde, deux, trois. Rien... Claquettes a disparu, il a laissé tomber... Elle ferme les yeux, se force à respirer.

« Eh, Fabien !

– Quoi ?

– Y a une lettre pour toi. »

Hein ? Fabien ? Quoi ? Merde, la lettre !!! Elle veut glisser la main dans la poche de son manteau, n'y arrive pas, perd l'équilibre, tombe et se cogne la tête contre la cloison... Elle a mal et reprend sa position en se frottant la tempe... Elle a laissé la lettre dans les vestiaires ! Oui, c'est ça, sur le banc... C'est pas possible ! C'est pas possible d'être aussi conne ! Fabien va découvrir la lettre d'une fille sans visage, d'une pauvre malade qui lui écrit mais ne veut pas être vue. Impossible qu'il la contacte, qu'il ait envie de la rencontrer. Très peu de chances, en tout cas. C'est foutu, son histoire. Plus du tout rattrapable...

Merci, merci, Colette Maréchal ! Vraiment ! « Qu'est-ce qui vous empêche d'aller le retrouver à Aurillac ? » Euh, la réalité, tout simplement ? Je t'en fouterai, des rêves les plus fous ! Les plans les plus foireux, oui ! Enfermée dans une cabine de chiottes depuis une demi-heure...

Évidemment, Fabien est là. Elle n'a qu'à se dire ça. Qu'ils n'ont jamais été aussi proches. Qu'ils sont dans la même pièce, pratiquement. Dans les mêmes murs. Et puis elle l'aura entendu parler. Dire un mot. Dire « Quoi ? ». Si ça peut la consoler.

Là, ce n'est plus drôle du tout. Les courbatures la feraient pratiquement pleurer. Même si elle a changé de position : elle se tient debout, maintenant, sur le couvercle de la lunette. Le haut de sa tête dépasse un peu du mur, elle pourrait être vue si on y prêtait attention, mais personne n'y prêtera attention parce qu'ils sont presque tous sortis. Il doit en rester deux ou trois. Quatre au maximum. Qui, évidemment, prennent un temps infini... Et que je te mets du déodorant en spray, et que je te fais voir mon iPod, et que je te jacte de trucs sans intérêt – de « fédé », d'horaires de navettes, d'Eva Longoria... Et que, même, je t'allume une cigarette...

Elle patiente sur son couvercle, en faisant une série de petites foulées stationnaires...

Les voix des joueurs s'éloignent, avant de résonner dans le couloir. Alléluia. Elle pose enfin le pied à terre. Elle s'étire un peu et attend encore une petite minute, penchée près de la porte. Plus un bruit. Juste un goutte-à-goutte, quelque part, du côté des douches.

C'est bon, elle peut sortir.

Pierre-Marie répond sans lui laisser le temps de dire quoi que ce soit :

« Agnès, quelle bonne surprise ! Vous me surprenez au bar de l'hôtel, un ballon d'armagnac à la main, plongé dans l'observation d'une espèce rare : le Pélo en fin de service. Chemise sortant du pantalon, gestes relâchés, cheveux décoiffés. Tout ça est parfaitement délicieux.

– Pierre-Marie, je suis heureuse de vous entendre, vous pouvez pas savoir.

– Merci, vous êtes un ange. Mais je vous sens haletante, qu'est-ce qui vous arrive ?

– J'ai quelque chose à vous demander.

– Tout ce que vous voudrez.

– Il faudrait que vous veniez me chercher. Au stade Max-Verdoux. Vous voyez où c'est ?

– Très bien. Mais qu'est-ce que vous faites à Verdoux ? Je ne vous savais pas sportive.

– Je me suis laissé enfermer, je vous expliquerai.

– Vous savez qu'on ne peut pas être complètement enfermé dans un stade. Il est assez simple d'en sortir.

– Non, je suis à l'intérieur, dans le bâtiment, je m'exprime mal.

– Il n'y a pas un gardien, un vigile, qui peut vous ouvrir ?

– Non, si. Enfin, c'est lui qui m'a enfermée. Dans les vestiaires. Sans le vouloir. Sans le savoir. Je vous raconterai.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Vous pouvez venir ?

– Bien sûr. Donnez-moi juste le temps d'appeler un taxi.

– Pierre-Marie ?

– Agnès.

– Est-ce que vous pourriez apporter un tournevis cruciforme ?

– Un tournevis... Chère amie, il est dix heures du soir, j'ai bien peur que les quinquaiillers d'Aurillac soient...

– Demandez à Pélo, il a forcément une boîte à outils. »

En arrivant sur place, il a renvoyé le taxi et, grâce aux portables, a réussi à localiser Agnès au bout du complexe. Après un rapide tour des lieux, il a convenu avec elle que le seul moyen de sortir de là était de passer par les fenêtres des vestiaires. Or, ces longues fenêtres à soufflet, placées très haut, ne s'ouvraient pas complètement : leur châssis était retenu par deux chaînettes longues d'une dizaine de centimètres. Agnès avait essayé de s'en débarrasser par tous les moyens, mais ils étaient limités. Elle n'avait sous la main que ses clefs de voiture, une corbeille en plastique, des serviettes mouillées et quelques savonnettes.

Bien sûr, elle avait d'abord imaginé briser la vitre. Elle y serait certainement parvenue, une fois grimpée sur le banc, en donnant des coups dans le carreau, le poing enroulé dans une serviette. Mais l'idée de se hisser ensuite dans une ouverture bordée de verre cassé pour tomber dans le vide de l'autre côté ne l'emballait pas. Ouvrir complètement les fenêtres en dévissant les chaînettes était l'option la plus raisonnable.

Pélo avait effectivement une caisse à outils. Il avait même confié à Pierre-Marie cinq tournevis de taille différente.

La libération d'Agnès se passa à la lumière du briquet de l'ancien coiffeur, et sans heurts, si l'on excepte leur rétamage annoncé. À soixante-quinze ans et d'une constitution de moineau anorexique, PM ne réceptionna pas son amie de la meilleure manière lorsqu'elle émergea de la fenêtre. En fait, il ne réceptionna rien du tout. Quand Agnès fut prête à sauter, il tendit ses mains jointes sous elle, ferma les yeux et tourna la tête. Elle lui tomba dessus et tous deux s'écroulèrent sur la terre gelée.

Avant de filer, Pierre-Marie tint à laisser vingt euros dans l'encadrement de la fenêtre désossée. Billet accompagné de la note suivante – griffonnée au dos d'une facturette Maxibrico trouvée au fond de sa poche :

*Pardon pour les dégâts.
C'est une erreur, pas un cambriolage.*

Agnès l'enlaça, se confondit en excuses et en remerciements et, alors qu'ils marchaient vers sa voiture, lui confia le véritable motif de sa venue dans le Cantal. Tout y passa : sa passion pour Fabien, l'épisode Angéli, sa conversation avec Colette...

Déjà émoustillé par le caractère insolite de l'expédition, le vieil

homme ne fut pas seulement captivé par ce récit, il sembla y puiser une énergie d'adolescent. Dans la voiture, à côté d'une Agnès occupée à conduire de nuit sous une pluie verglaçante, il ne pouvait plus s'arrêter de parler.

« Je vous en veux quand même de ne m'avoir rien dit. Je ne sais pas ce que vous redoutiez. Un rugbyman, franchement !... Les footballeurs ne m'ont jamais rien fait, on dirait des poules sur une pelouse. Et puis leurs corps ne présentent aucun intérêt. Mais les rugbymen, c'est une autre histoire. C'est le Caravage ! C'est Michel-Ange ! C'est l'Olympe, directement !... Bon, évidemment, c'est un projet qui demande une certaine préparation. Il est certain qu'en vous lançant comme ça, vous...

– Je courais à l'échec.

– Ah, non.

– Mais si. Je cours toujours à l'échec. Je me fais des films avec des hommes qui sont pas amoureux de moi ou des rugbymen qui posent à poil dans les calendriers. C'est bien, c'est constructif ! On sent la personne mûre, responsable, qui a les pieds sur terre !

– Pourquoi vous dites ça, puisqu'il a votre lettre entre les mains ?

– Mais il n'appellera jamais ! PM, réfléchissez. Il ne va pas appeler une tarée qui laisse des lettres dans les vestiaires sans se montrer ! Il va penser que j'ai un bec-de-lièvre ou quelque chose.

– Vous n'en savez rien. On ne peut pas savoir ce qui va se passer dans sa tête. C'est d'ailleurs ça qui est bien... Et puis toute cette histoire, venir de Paris, faire cette distance, c'est magnifique ! On ne voit ça qu'au cinéma.

– Oui, dans un téléfilm à la rigueur... un téléfilm sur Direct 8... avec Michèle Bernier.

– Avec qui ?

– Rien, laissez.

– Agnès, pensez à toutes ces femmes qui ont votre âge et qui ont déjà renoncé ! Toutes ces femmes frileuses dans leur train de banlieue ! Vous, vous êtes là. Il y a un désir, une volonté, quelque chose qui brûle. Et il y a peu de choses qui résistent à ça. Ça va marcher, vous verrez. »

Elle ne répond rien. À cet instant, il lui rappelle vraiment Colette. Ces phrases, l'amie de Sylvie aurait pu les lui souffler, mot pour mot.

« Vous savez, enchaîne-t-il, ça n'a jamais été mon rêve de tenir un Lavomatic à la périphérie de Bordeaux. Ça ne me rend pas particulièrement heureux de me lever à cinq heures du matin pour aller ouvrir la boutique, nettoyer mes filtres... Même coiffeur, ce n'était pas mon rêve. Je n'avais pas la vocation, je n'ai pas fait d'école de coiffure, rien du tout. J'ai commencé à coiffer par hasard à l'armée et, quand j'en suis sorti, c'était la seule chose que je savais faire... »

Envolé le Pierre-Marie léger, flamboyant. La voix est devenue terne et masculine. À l'image du paysage qui défile derrière les vitres, où il ne se trouve plus de couleurs. Juste du noir, du blanc, une palette de gris.

« Je voulais être acteur. C'était ça, mon rêve. Je voulais être Gérard Philipe. Jouer *Lorenzaccio* au festival d'Avignon. Jouer Anouilh. Tout comme lui... Mais j'ai eu peur, probablement. J'ai dû prendre peur à des moments charnières. Ou je n'ai pas assez travaillé. Ou pas rêvé assez fort... En tout cas, je n'ai jamais joué *Lorenzaccio* au festival d'Avignon. »

D'un coup, les yeux d'Agnès s'embuent de larmes. Une image lui est venue, d'une tristesse infinie. Une petite voiture sur une route de campagne, avec deux losers à l'intérieur. Deux ratés qui ne pouvaient pas se loucher. Lui, tocard magnifique, léchant ses plaies comme un lion blessé. Et elle, sautant en l'air pour attraper les étoiles...

Le vieux comprend le tour déprimant que ce voyage est en train de prendre et réagit :

« Au fait, j'allais oublier, j'ai une invitation à vous transmettre. »

Agnès s'essuie rapidement les yeux.

« Hein ? »

– Nous sommes invités à déjeuner, après-demain, chez Pélo. Enfin, chez sa mère. Enfin, dans sa famille.

– Ça sort d'où, ça ?

– Ça sort que quand je lui ai demandé le tournevis, il a bien fallu que je justifie. J'ai donc dit que vous aviez un problème de voiture. Cela dit, à son regard, je n'ai pas l'impression qu'on utilise des cruciformes pour réparer les voitures. Enfin, bref, ça l'a attendri et il m'a demandé si ça nous intéresserait de visiter sa ferme.

– Je vois pas le rapport.

– Le rapport, c'est vous, ma chère. Vous l'intéressez, je vous le dis depuis le début. »

En arrivant dans sa chambre, elle s'allonge, tout habillée, en travers du lit.

Fifi s'approche de la table de chevet. Son museau effleure la main pendante de sa maîtresse.

« Si tu savais la soirée de merde que j'ai passée », lui dit-elle en commençant à le caresser.

Le caniche se met à couiner... Il a besoin de sortir, ce chien, il vient de passer sept heures enfermé !

Elle se lève d'un bond, fait un pas en direction de la porte-fenêtre et s'arrête brusquement, prise d'un vertige. Au même instant, on frappe à la porte. Deux coups discrets. Elle se demande si ce n'est pas un effet de son étourdissement et s'immobilise, tandis que Fifi trépigne

à ses pieds.

On frappe encore. Trois coups, cette fois.

Agnès jette un œil inquiet au réveil. 0 h 38. À cette heure-là, ça ne peut être que...

« Pierre-Marie ? »

Une voix grave et feutrée lui répond dans le couloir :

« Non, c'est Pélo. »

Pélo... Elle va à la porte et l'entrouvre.

« Qu'est-ce que vous faites là ? »

– Pardon de vous déranger. Je venais voir comment ça s'est arrangé, votre problème.

– Ah. Très bien, merci. Merci pour les tournevis.

– C'était quoi ?

– Quoi quoi ?

– Comme problème.

– Ah. Euh, rien. Un truc dans le moteur... Une soupape. Mais Pierre-Marie a tout arrangé. Allez...

– Il a changé une soupape ?

– Euh... oui, enfin, il l'a trifouillée et tout s'est arrangé. Allez...

– Il a déculassé une 206 ? !

– Bon, écoutez, Pélo, il est une heure moins vingt, j'ai passé une soirée épouvantable, alors on en reparlera demain, hein ? Allez, bonsoir. »

Elle pousse doucement la porte, mais le serveur la retient :

« Et monsieur Beyssade vous a transmis l'invitation ? »

Il lui souffle un peu de son haleine, qu'elle trouve étonnamment claire, saine.

« Ah, oui. Merci beaucoup.

– Vous viendrez ?

– Oui, oui, répond Agnès, en entendant Fifi couiner derrière elle. Pélo, il faut que je fasse sortir mon chien.

– Attendez... »

Il glisse une main dans l'ouverture.

« Je voulais vous donner ça. »

Entre ses doigts, ses longs doigts aux ongles rongés, une feuille blanche, pliée en quatre.

« Qu'est-ce que c'est ? demande Agnès, en la prenant.

– Vous verrez bien.

– Bon. »

Elle referme la porte. Au nez de Pélo qui, de l'autre côté, continue :

« Vous me direz ce que vous en pensez après-demain, parce que demain je travaille pas.

– Promis », répond Agnès, en se ruant à l'intérieur.

Elle se prend les pieds dans son chien qui fait des tours sur lui-même en commençant à pisser sur la moquette et lui ouvre la fenêtre in extremis.

« Allez ! »

Fifi n'attend pas d'avoir fait un mètre pour uriner dans la pelouse à la manière d'une femelle.

Appuyée contre le cadre de la fenêtre, insensible au froid, Agnès l'observe, en se laissant gagner par une sensation de paralysie générale. C'est la première fois de la journée qu'elle se pose. Ses pensées l'emmènent vers Pélo dont, étrangement, elle a trouvé la prestation troublante, pratiquement érotique. En un flash, elle imagine ce que serait sa vie de femme mariée à cet homme-là. Le confort de leur vie provinciale, leurs habitudes. L'amour inscrit dans la durée, l'estime venant avec le temps. Ils feraient probablement du sport ensemble. Elle rirait certainement moins qu'elle ne le souhaiterait... Elle doit vraiment être fatiguée.

Ce n'est que plus tard, au moment de s'endormir, qu'elle découvre ce qu'il lui a écrit.

C'est un poème.

*Mais qui est-elle, la demoiselle,
Débarquée dans ma ville ?
Avec ses cheveux d'or,
Et son sourire gracile.*

*Dans ses yeux, pendant le repas,
Je vois un peu du ciel.
Et quand elle dit merci,
Je m'sens pousser des ailes.*

*Qu'ai-je donc pour la séduire,
Moi qui ne sais rien faire,
Qu'empiler des assiettes
Sur un plateau en fer.*

Jean-Paul Bonnafous

« Et qu'est-ce qui s'est passé ?

– À votre avis ? Je l'ai rattrapé, je l'ai ramené dans la chambre et on a fait l'amour toute la nuit. »

Elle observe Pierre-Marie dont la mâchoire paraît sur le point de se décrocher et éclate de rire.

« Mais non, PM ! J'ai lu le poème et je me suis couchée... Cela dit, je l'ai trouvé très beau, son poème. Très émouvant. Surtout son nom à la fin. Ça m'a donné les larmes aux yeux.

– Vous êtes vraiment à fleur de peau.

– Probablement... Bon, on commande, je meurs de faim. »

Le vieux fait signe à la serveuse qui arrive sur-le-champ. C'est la gosse qui a amené son petit déjeuner à Agnès hier matin et qu'elle a passée au gril. Elle la salue d'un sourire gentiment complice auquel l'adolescente, écarlate et encore moins à son aise que la veille, répond à peine.

Grand âge oblige, PM commande en premier. Des côtes d'agneau persillées, purée Isabelle. Pas d'entrée. Et rosée, la viande.

Agnès réfléchit quelques secondes et, à court d'inspiration, referme le menu :

« La même chose pour moi. »

Pierre-Marie lui remplit son verre d'eau. Elle le remercie et, alors qu'elle déplie sa serviette, la main arthritique du vieil homme vient se poser sur son avant-bras.

« Je crois que je vais vous demander quelque chose, lâche-t-il, avec autant de légèreté que Delphine Seyrig récitant du Duras.

– ...

– Je vais vous demander de faire de moi un homme comblé. Vous accepteriez de faire de moi un homme comblé ?

– Euh... oui. »

Il resserre son étreinte.

« Agnès, j'ai soixante-quatorze ans et demi. Je fume deux paquets par jour. J'ai déjà fait une crise cardiaque et un cancer du duodénum,

il y a quatre ans. Je souffre d'incontinence uri... »

La serveuse vient déposer une corbeille de pain et un petit ramequin de beurre sur leur table. PM la regarde faire et attend qu'elle s'éloigne pour reprendre :

« ...urinaire... J'ai de l'hypertension, un glaucome à l'œil gauche et des acouphènes. Et, depuis une dizaine d'années, je ne peux plus courir. Même quelques mètres. Vous savez pourquoi ?

– Euh... la cigarette ?

– Non, répond PM, en fermant les yeux. J'ai le testicule droit horriblement douloureux et de la taille d'un melon. Une hydrocèle s'y développe. Une poche d'eau à l'intérieur, si vous préférez. »

Agnès, qu'un peu de pain beurré mettrait potentiellement en joie, n'a aucun mal à se retenir.

« C'est terrible, pourquoi vous me racontez tout ça ?

– Pour vous faire comprendre que j'ai un pied dans la tombe, l'autre qui glisse, et que vous pouvez rendre cette glissade heureuse. »

Il marque une pause, se rapproche d'elle et murmure :

« Avez-vous la moindre idée de ce que représenterait pour moi de voir ce garçon nu ? Juste ça, le voir nu. Non, j'imagine. Eh bien, je vais vous le dire. Ce serait mon plus grand désir. Ma dernière volonté. Ma cigarette du condamné. Après ça, je partirais en paix.

– Pierre-Marie, je comprends rien.

– Mais si, vous me comprenez très bien.

– Non, je vous assure, je ne sais même pas de qui vous parlez.

– De Pélo, voyons.

– Vous voulez que je demande à Pélo de se déshabiller pour vous ? Il n'acceptera jamais. Aucune chance.

– Je sais bien. Ce n'est pas ce que je vous demande. Enfin, pas exactement. Seulement, imaginons que vous acceptiez de vous offrir à lui. Que vous le fassiez venir dans votre chambre, et que je sois, disons, dans le placard. Pure hypothèse, hein, je dis ce qui me passe par la tête. Bon, bah, on obtiendrait le résultat escompté. »

Agnès se raidit.

« Là, PM, je suis désolée, mais... »

Il l'examine une seconde, la figure traversée de tics. Puis, se contractant de partout, il cherche un objet à sa portée, opte pour sa fourchette, l'attrape et la jette devant lui, de l'autre côté de la table :

« Je viens vous chercher, hein ! Je m'emmerde à ressortir à dix heures du soir, à prendre un taxi pour vous évacuer d'un gymnase, et voilà comment vous me remerciez !

– PM...

– C'est la même chose, ma chère ! Vous fantasmez sur un rugbyman qui pose dans un calendrier, et moi sur un serveur de restaurant ! À la différence près que je ne suis pas une jeune femme

fringante. Mais ça, évidemment, ça vous échappe... »

Il tape sur la table du bout de son index raide, comme s'il désignait la nappe avec insistance.

« J'ai eu votre âge, vous savez ! Les plus beaux hommes de leur génération ont rampé à mes pieds ! Des princes lombards. Des sportifs célèbres. Des vedettes de cinéma. Hein ! Je ne donnerai pas de nom, mais un acteur français très connu qui jouait les durs à l'écran est venu me retrouver dans ma chambre à l'Eden Roc, en 1967. Implorer une fellation ! Et maintenant que je demande à voir une pauvre bite de serveur, voilà ce qu'on me répond ! Eh bien, ma chère, je vous souhaite de ne jamais vieillir ! »

Agnès, tête baissée, se cache le haut du visage de la main. Elle se réfugierait sous la nappe si elle le pouvait. Les deux autres tablées ont entendu la dernière partie de ce discours (au moins), tout comme la serveuse qui, au même moment, s'agenouillait près de leur table pour ramasser la fourchette lancée – décidément, cette pauvre petite, rien ne lui sera épargné...

Une vingtaine de secondes s'écoule dans un silence de mort avant qu'Agnès relève la tête et brave le regard irrité de son voisin, occupé à mastiquer nerveusement du pain.

« Je suis désolée, chuchote-t-elle, mais je ne suis pas attirée par Pélo.

– Laissez, laissez, répond PM, à peine calmé. J'ai tenté ma chance et j'ai perdu, voilà tout.

– Mettez-vous à ma place : je ne vais pas faire croire à ce garçon qu'il me... »

Son portable sonne.

Elle soupire, le sort de son sac et regarde qui l'appelle.

Numéro privé.

« Je connais pas, je décroche pas », marmonne-t-elle, en posant l'appareil à côté de son assiette.

Pierre-Marie jette un œil noir sur le téléphone qui continue stupidement à jouer le thème de SFR.

« Bah, et si c'était lui ?

– Pélo ?

– Mais non ! Votre joueur de rugby, là. »

Le bras d'Agnès fond sur le téléphone comme une langue de caméléon sur une sauterelle. Elle se racle brièvement la gorge et prend l'appel :

« Allô ?

– Agnès ?

– Elle-même. »

Une pause, et...

« Salut, c'est Fabien. »

Elle reçoit un coup à l'estomac et au cœur, en même temps.

« Ah... bonjour.

– Bonjour.

– Ne... ne quittez pas, d'accord ? »

Elle plaque le portable contre sa poitrine, avise Pierre-Marie et, les yeux grands ouverts, lui mime « C'est lui ! » des lèvres.

Le vieux, dont le coup d'éclat n'est plus qu'un souvenir, lui fait signe d'aller parler dans un endroit plus tranquille.

Elle se lève.

« Ne quittez pas, hein ? répète-t-elle à Fabien.

– Non, non... »

Elle sort du restaurant au pas de charge et se retrouve dans le hall d'entrée, qu'elle juge trop peuplé : une femme, un bébé dans les bras, y discute avec Cathie. Elle s'élance de l'autre côté, en direction de sa chambre, avant de se rappeler que le portable y passe mal. Elle dit « Meeeeerde ! » en faisant demi-tour, retourne au restaurant, le traverse en courant sous les yeux de Pierre-Marie qui ne comprend pas ce qui se passe, et se réfugie au fond de la salle, dans l'espace entre la porte battante des cuisines et celle des toilettes. Là, appuyée contre un mur tapissé d'une moquette vert bouteille, elle amène le téléphone à sa bouche, le souffle coupé par l'émotion :

« Fabien ?

– J'suis là.

– J'suis contente que vous appeliez, vous pouvez pas savoir.

– J'ai hésité, et puis, bon, j'me suis dit que j'allais tenter le coup.

Un mot pareil, ça fait de l'effet... »

Cette voix mâle et indolente, cette décharge tranquille de testostérone envoie instantanément de la chaleur dans tout son corps en même temps qu'elle attendrit ses muscles : Agnès réalise à quel point elle a besoin de faire l'amour et met sa main devant sa bouche.

« Il faut que je vous dise : la lettre, je voulais vous la donner en mains propres, je ne voulais pas la laisser, comme ça...

– On peut se tutoyer, non ?

– Euh, oui.

– T'as quel âge ?

– Trente. »

Elle s'enlève cinq ans, discrètement. Ce qui leur fait quand même trois ans de différence. Il n'a pas l'air de réagir.

« Et t'es comment, physiquement ?

– Ah... euh... »

Plus besoin de mentir :

« Grande, blonde. Des taches de rousseur. Les yeux noisette. Qui deviennent verts au soleil.

– Cool. »

Elle sourit.

« Toi, je te demande pas, je crois savoir à quoi tu ressembles.

– Et, comme ça, je te plais ?

– Oui, beaucoup. Plus que ça, en fait... »

Elle aimerait détailler, lui faire un peu l'historique, mais elle est distraite par la jeune serveuse qui, au même instant, sort des cuisines en lui jetant un regard terrorisé.

« T'es à l'hôtel, là ? » demande Fabien.

Comment sait-il, pour l'hôtel ? Le papier à en-tête, évidemment.

« Euh, oui. Je suis au restaurant de l'hôtel.

– Et il donne sur la rue, le restaurant ?

– Oui.

– Tu veux pas te montrer par la fenêtre, que je te voie ?

– Parce que tu es là ?

– Bah, t'as qu'à venir vérifier.

– D'accord. »

Le téléphone à l'oreille, elle se dirige lentement vers la salle qu'elle traverse à peu près dans le même état qu'une mariée marchant vers un autel. Plus rien n'existe que cette fenêtre, face à elle. Ni les regards qui se posent sur elle, ni les petits appels de la main de Pierre-Marie qui, sur sa gauche, voudrait bien être tenu au courant. L'amour est là, de l'autre côté de cette vitre, elle le sait, elle le sent. Son heure est arrivée. Elle a assez attendu. Attendu et souffert. Dans quelques secondes, Agnès Rouche ne sera plus inutile.

« C'est les rideaux blancs, au rez-de-chaussée ? demande Fabien.

– C'est ça », répond-elle, la gorge nouée.

Parvenue à la fenêtre, au bord de l'accident cardiovasculaire, elle tire délicatement le rideau de dentelle vers la droite.

Dans sa voiture, Fabien agite la main en disant « Coucou ! » dans le téléphone.

La bouche d'Agnès dessine un sourire à l'envers.

Ce n'est pas lui. Ce n'est pas Fabien. L'homme qu'elle regarde ne lui ressemble pas, même de loin.

C'est un Noir, un Black immense, un colosse qui se tient voûté dans sa R 25 rouge. Un Noir très grand, très baraqué et chauve.

« T'es vachement mignonne, dis donc. T'as l'air grande, t'es grande ?

– Assez, balbutie Agnès.

– J'aime bien les grandes... Ça va pas ? J'te plais plus ? »

Elle laisse retomber le voilage et tourne le dos à la rue.

« Je crois que je me suis trompée. Pardon, mais vous n'êtes pas celui que je croyais.

– Attends, te casse pas ! Tu veux que j'y vienne ?

– Non, surtout pas, je suis pas seule. Je me suis trompée, j'veus

dis. Elle n'était pas pour vous, cette lettre.

– Elle était pour qui ?

– Quelqu'un d'autre, je suis désolée.

– C'est quoi, c'plan ? »

Agnès déglutit.

« Faut que je vous laisse. Excusez-moi...

– Attends !

– Je suis désolée. »

*

Elle ouvre *Rugbyrama*, en tourne fébrilement les pages jusqu'à celles consacrées au Stade aurillacois. Là, elle fait glisser son index sur la liste des joueurs : Julien, Amaury, Yassim, Brice, Fabien (Castan), Louis, Pedro, Benjamin, Fabien... Kouyaté.

« Fabien Kouyaté. C'est lui. »

Elle tend le magazine à Pierre-Marie en lui indiquant l'endroit dans la page. Puis elle croise les bras sur le guéridon et, effondrée, y plonge la tête.

Le vieux enfile ses lunettes et va chercher la lumière près de la fenêtre.

« *Fabien Kouyaté. Pilier. Né le 4 septembre 1976 à Agen. 2,02 m, 119 kg...* Belle bête, dites-moi... Y a sa photo, vous avez vu ? »

Elle a probablement vu mais ça ne lui inspire aucun commentaire.

« Je ne comprends pas, reprend PM. Vous m'avez dit que vous aviez écrit son nom sur l'enveloppe. »

Agnès relève brusquement la tête :

« Oui, son prénom ! J'ai écrit *Fabien* sur l'enveloppe ! Pas *Fabien Castan* ! Qu'est-ce que ça me coûtait d'ajouter son nom de famille ? Sérieusement !

– Vous pensiez lui donner l'enveloppe en mains propres. Vous n'aviez pas prévu de...

– De la laisser sur le banc, non ! Mais je suis tellement conne que, forcément, je l'oublie sur le banc et c'est le mauvais Fabien qui la trouve ! Non, mais vous avez déjà vu ça quelque part, vous ?

– Évidemment, Fabien est un prénom très répandu chez les jeunes d'aujourd'hui. Un peu comme Marcel pour les hommes de ma génération. Ou Roger. »

PM marque une pause puis fait quelques pas dans la chambre en prenant des airs d'Hercule Poirot – ou plutôt de Miss Marple :

« Mais s'il y a deux Fabien dans l'équipe, qu'est-ce qui a fait penser à Kouyaté que l'enveloppe était pour lui, et non pour Castan ?

– Castan ne devait pas être là, je ne vois pas d'autre explication.

– Ça se tient... Effectivement, vous avez joué de malchance.

– Mais je joue toujours de malchance ! C'est une catastrophe, PM ! Toute cette histoire, depuis le début ! J'ai la poisse ! J'suis maudite ! »

Elle parle du nez, elle est décoiffée, c'est un désastre. Le vieux lui jette un regard pétri de compassion puis, refusant de céder au misérabilisme, se replonge dans *Rugbyrama*.

« Kouyaté, c'est un nom d'Afrique de l'Ouest, ça. Du Sénégal ou de Guinée. »

A priori, Agnès s'en fout.

PM approche encore le magazine de ses yeux :

« Il est beau, vous savez ? Il y a beaucoup de douceur dans son regard.

– Oui, enfin, il fait peur.

– Vous dites ça parce qu'il est noir ?

– Oui, non, je sais pas. Il est noir, il est chauve...

– Pas chauve, rasé. Ça lui va très bien, d'ailleurs. Et c'est très agréable au contact, sous la main.

– Il est bâti comme un monument de Paris.

– Évidemment, c'est un pilier. Son rôle est de déplacer une mêlée. Une mêlée ! On ne parle pas d'un caddie de supermarché. Vous vous rendez compte de ce que ça signifie en termes de masse musculaire ? C'est considérable. »

Pas de réaction.

L'ancien coiffeur examine une dernière fois le visage de Kouyaté... Vraiment, derrière la charpente herculéenne, le menton légèrement prognathe et le sourire bonhomme, il y a quelque chose.

« Beaucoup de douceur, précise-t-il, façon Micheline Presle dans *Peau d'âne*. Et une grande demande d'amour. »

« Lundi, à 17 h 46...

Oui, bonsoir, docteur Vergely à l'appareil. Nous venons de recevoir les résultats de la ponction effectuée le 17 décembre dernier sur le caniche Fifi et, comme je le pensais, on est en présence d'une petite tumeur. Bon, rien de bien grave, elle est encore bénigne, mais il faudrait quand même songer à l'enlever assez rapidement. À vous de voir quand vous souhaitez programmer l'intervention, sachant qu'elle coûtera dans les mille, mille cent euros. Je le précise parce que je crois me rappeler que Fifi n'a pas de mutuelle. Bien sûr, nous acceptons les règlements échelonnés. Voilà, merci de me rappeler rapidement, bonsoir... Et joyeux Noël, bien sûr. »

« Lundi, à 18 h 32...

Agnès, c'est Béné. Écoute, je viens d'appeler le centre, là, où se trouve Charline, le Pré aux Merdes, qu'est-ce que je raconte... Aux Merles, évidemment ! Le Pré aux Merles... Et ils m'ont dit que tu n'étais pas encore passée. Ce qui est plutôt une bonne nouvelle, enfin pour moi, je t'explique : je voulais te demander d'acheter un truc, n'importe quoi, dans les quarante euros. Tu lui offres de ma part et... Attends une seconde... (Clément, rends son kéké à ta sœur ! Rends son kéké à ta sœur immédiatement ! PUTAIN, CLÉMENT, QU'EST-CE QUE J'VIENS D'DIRE ? !! Bon, je préfère... Fais-lui un papou, maintenant... Clément, tu fais un papou à ta sœur !... Si je me lève, je te jure, tu vas le reg... voilà... Ninon, fais un papou à ton frère... voilà...) Oui, Agnès, pardon, je sais plus trop ce que je... Ah, oui, tu offres un truc à Charline de ma part et je te rembourse quand on se voit, le 24... T'emmerde pas, t'as qu'à prendre un puzzle, un truc à la con, genre des chatons dans un panier... D'accord ? Allez, à p'luche ! »

Ils s'attendaient aux portraits d'ancêtres bigleux sur les murs, au linge de corps séchant au-dessus du poêle à bois et, pratiquement, aux poules picorant dans l'évier. Eh bien, non. Si la famille Bonnafous vivait effectivement dans une ferme, s'il s'y trouvait bien une réplique de *LaLiseuse* au-dessus du canapé et une pendule en chêne massif dans le salon, l'endroit tenait plus du pavillon de banlieue (celui de Rosy Varte dans *Maguy*, disons) que de la grange de Jacquou le Croquant.

Blottie dans les monts du Cantal, à quarante kilomètres d'Aurillac, l'imposante bâtisse blonde aux volets grenat s'offrait au soleil levant. Elle avait un garage à deux places, trois chambres avec vélux à l'étage et recevait la TNT numérique. Les pièces étaient claires et accueillantes, presque toutes meublées de pin, on y éprouvait une sensation cosy et aérienne de chalet.

Janine Bonnafous, qui cuisinait quatre soirs par semaine à l'hôtel, tenait ici, avec son mari, une petite exploitation de foie gras de canard et de salers, ces vaches roux foncé aux cornes en forme de lyre dont elle tirait un fromage du même nom. Vingt-trois canards et une dizaine de vaches qui leur permettaient d'« améliorer l'ordinaire ».

Cette femme toucha immédiatement Agnès – qui regretta très vite d'avoir reproché à PM l'extravagance du bouquet de lys qu'il lui avait acheté le matin même. À l'instar de sa maison, la maman de Pélo n'était pas comme on l'avait imaginée. À la fois plus jeune, plus menue et moins belle. « Plaquez-lui les cheveux en arrière et vous avez un homme », glissa Pierre-Marie à Agnès, très délicatement... Elle séduisait pourtant, grâce au sourire dont elle ne semblait jamais se départir. C'est qu'elle souriait avec les yeux qui, même lorsque sa bouche se fermait, restaient plissés dans une expression aimante pratiquement bouleversante.

Si, sans aucun doute, Pélo avait hérité de sa bonne nature, il tenait ses attraits physiques de son père. Le cheveu ras poivre et sel, les doigts carrés, la même droiture dans la nuque que son fils, François Bonnafous avait le charme de ces sexagénaires sur les affiches vantant

les fonds de retraite bancaires. Le charme réconfortant et indéniable de la normalité. Se figurer l'homme qu'il était à trente ans ne demandait aucun effort. Par contre, le voir à côté de PM et réaliser qu'ils avaient moins de dix ans d'écart pouvait donner le tournis.

Ce tableau idyllique se ternit un peu lorsqu'il devint évident pour Agnès (déjà passablement déprimée) qu'elle avait été invitée au titre de bru potentielle. Pélo avait parlé de cette Parisienne qui séjournait à l'hôtel. Un peu plus âgée que lui, certes, mais célibataire et qui, surtout, lui plaisait. On n'avait qu'à l'inviter, elle et le vieux machin qui allait avec, pour voir.

Elle en conçut de la gêne, un peu après leur arrivée, pendant la visite aux bestiaux que François proposa, histoire de rompre la glace. Pélo, qui était de la partie, s'y montra vraiment trop démonstratif : n'ayant d'yeux que pour Agnès, lui offrant un morceau de fromage comme s'il lui tendait une pomme dans le jardin d'Éden, parant ses gestes d'une sensualité empruntée et grossière qui ne la mit pas seulement mal à l'aise mais lui fit carrément pitié.

Pour ne rien arranger, Pierre-Marie dérapa. Verbalement. Au moment où le groupe quittait le hangar à canards, en parlant du père de Pélo qui venait de leur expliquer la technique du gavage, PM glissa à l'oreille d'Agnès « Il doit avoir une belle bite ». Un peu trop fort, selon elle, qui se demanda si l'intéressé ne l'avait pas entendu (Pierre-Marie soutiendra par la suite que c'était impossible, François parlant avec son fils à ce moment-là).

Ce léger malaise se dissipa naturellement pendant le repas, qui fut un festin. On voulait séduire les invités, on les régala de gésiers de porc en apéritif, puis de foie gras maison, inouï. Après quoi, vint le tripou. Agnès et PM eurent beau répéter qu'ils avaient petit-déjeuné tard, Janine tint à ce qu'ils goûtent cette spécialité locale qu'elle réussissait très bien. Pas mauvaise, d'ailleurs, à condition d'avoir une passion pour la tripe. Cette espèce de paupiette géante consistait en effet en un morceau d'estomac de veau, truffé de morceaux plus petits d'estomac de veau et enroulé dans de l'estomac d'agneau. Le nom « estomacou » aurait été plus approprié...

Le problème du tripou n'était pas tant son goût, assez proche de celui de l'andouillette, que l'impression qu'il laissait dans la bouche après coup, celle d'avoir bu l'eau d'un vase d'un bouquet de mimosas oublié au-dessus d'un frigo... Agnès et Pierre-Marie trouvèrent la solution, sans même se concerter. Pour faire passer cet arrière-goût de fosse septique, il suffisait de boire du vin. Un pauillac en pleine maturité, en l'occurrence, dont la distinction contrebalançait idéalement les effets indésirables du tripou.

Tous ces gens prirent un plaisir sincère à la compagnie les uns des autres. François Bonnafous se montra particulièrement intéressé par le

métier d'Agnès. Comment ça marchait, exactement ? Avait-elle fait des études pour ça ? C'étaient surtout des femmes qui lisaient ce genre de livres, non ? D'abord surprise qu'on s'intéresse autant à une chose qui l'emmerdait tellement, Agnès se prit rapidement au jeu. Elle raconta son père fonctionnaire aux Affaires étrangères, leurs séjours à Atlanta puis Washington, l'anglais devenu naturellement sa deuxième langue autour de l'âge de dix ans. Oui, elle utilisait un dictionnaire, celui des synonymes, sur son ordinateur. Non, elle n'éprouvait pas le besoin de communiquer avec l'auteur qu'elle traduisait...

On parla aussi de la passion de Pélo pour le trombone, une surprise pour ses invités. Il jouait dans une fanfare locale depuis l'adolescence. Agnès, qui en était alors à son septième rinçage de bouche au pauillac, confia qu'elle adorait la musique des fanfares et avait un jour pleuré en entendant une reprise de *Comme d'habitude* sur un campus américain. Anecdote charmante qui plongea l'assistance dans un silence rêveur. Passage d'ange que Pélo, dans sa grande finesse, abrégea en déclarant : « Et je suis très bon au rubiscube, aussi. »

Mais le plus remarquable fut la manière dont les Bonnafous se comportèrent avec Pierre-Marie. Leur réaction, ou plutôt leur absence de réaction, fut exemplaire. Exempte de préjugés mais sans condescendance non plus. Ils le prenaient exactement comme il était. N'avaient-ils pas compris ? Ça paraissait difficile. D'autant que si l'ex-coiffeur se lâchait moins que lorsqu'il était seul avec Agnès, s'il évitait les monologues de trois minutes sur les pieds masculins, il ne pouvait s'empêcher de faire des commentaires – sur les conducteurs de tracteurs dans le Cantal, par exemple, qu'il jugeait « souvent très beaux, disons 80 % d'entre eux ». Les Bonnafous étaient donc au fait. Pour Agnès, ça en disait long sur la bêtise des clichés provinciaux. Ici, dans cette ferme du Sud de l'Auvergne, on ouvrait, on accueillait, on embrassait. Même les vieillards fumeurs qui parlent comme Jeanne Moreau et s'habillent pratiquement comme elle.

« Vous avez combien d'enfants ?

– Trois... »

À l'autre bout de la pièce, Pélo regarde un match de foot, affalé sur le canapé. Un fauteuil plus loin, Pierre-Marie prétend s'y intéresser aussi alors qu'il n'a d'yeux que pour la table basse sur laquelle reposent les pieds déchaussés du serveur. François multiplie les allées et venues entre la cuisine et la salle à manger. Il finit de débarrasser la grande table au bout de laquelle son épouse et Agnès, assises côte à côte, feuilletent les albums photos que Janine a sortis de la bibliothèque. La ferme, à l'époque où les combles n'étaient pas encore habitables ; le mariage, en 1982, à Figeac ; les enfants, petits, en tenue

de plage à Biscarrosse...

« J'ai deux fils. Bernard, l'aîné, qui vit en Belgique. Pélo, bon, vous connaissez. Et puis j'ai une fille aussi, Danielle... Ça, j'étais contente d'avoir une fille. Les garçons, c'est bien, mais j'étais contente... Elle a dit qu'elle passerait prendre le café, mais bon...

– Elle vit près d'ici ?

– Oui, à Aurillac, dans le quartier de Saint-Géraud. Elle a un bel appartement. Elle est professeur d'aérobic.

– Saint-Géraud, c'est le quartier de l'hôtel, non ?

– Exactement... Son appartement est superbe, avec des poutres et tout et tout.

– C'est marrant.

– Là, c'est elle, voyez. Aux sports d'hiver. Elle avait gagné une médaille... Vous la verriez, maintenant... Et vous ?

– Moi ?

– Vous avez des enfants ?

– Euh, non.

– Vous n'en voulez pas ?

– Ah, si si... Enfin, je...

– Vous avez quel âge ?

– Je vais avoir trente-six ans.

– Ah.

– Je sais, faut plus trop tarder maintenant.

– Non, vous avez encore du temps. J'ai eu Danielle à quarante-deux ans, alors voyez... »

En sortant des toilettes, elle passe la tête par l'une des portes du couloir et, pendant une minute, observe la chambre de Janine et François. Une petite pièce dans les tons pastel, à l'odeur de linge propre et à la décoration sobre – une gravure de style encyclopédique de chaque côté de la fenêtre, figurant une plante rare et son nom latin... Ses yeux se posent sur le lit, net, impeccable. Elle réalise que ces deux êtres y passent leurs nuits ensemble depuis tant d'années, l'idée de la permanence des choses la frappe et elle a un étourdissement très bref. Elle secoue la tête, ferme la porte et retourne avec les autres.

Pélo et PM ont déserté le coin télé. Agnès suit quelques secondes du match de foot, puis elle traverse le salon en se demandant quelle heure il peut être. Certainement temps d'y aller. La grande table est propre, abandonnée elle aussi. Agnès caresse la nappe, hésite à attraper une mandarine...

La porte face à elle s'ouvre brusquement et François apparaît : « Agnès, Danielle est là, venez ! »

Elle le suit dans la cuisine, où tout le monde est rassemblé. Janine, un anthurium dans les bras, fait la bise au garçon qui vient de le lui offrir. Son gendre, probablement. Pélo présente Pierre-Marie à une grande brune, qui doit être Danielle. Une apparition : maquillage, chewing-gum, narine diamantée. Manteau en peau retournée descendant jusqu'aux chevilles et semelles compensées. Le sosie de son frère, sa version travestie. Son parfum aux notes poudrées, printanières, embaume déjà la cuisine.

François, par le bras, attire Agnès vers le groupe :

« Alors, Danielle, Agnès. Agnès, Danielle. »

Elles s'embrassent.

« J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit la sœur de Pélo. Enfin, depuis deux jours ! »

Et elle éclate de rire.

Agnès sourit à la cantonade puis son regard se pose sur le garçon qui accompagne Miss France.

Au même instant, François le lui présente :

« Et ça, c'est Fabien. »

Fabien.

Fabien...

FABIEN !

Son sourire se fige. Ses pupilles s'élargissent... Il est là, devant elle... Fabien Castan vivant, respirant, devant elle. Le bout d'homme qui lui a tenu chaud l'hiver dernier. Son feu, son secret, sa lumière... Les bruits, le décor s'effacent, la cuisine et ceux qui l'occupent se volatilisent. Un coup de cymbale retentit, des colombes par dizaines sont lâchées dans le ciel. Les prairies reverdissent, des enfants y gambadent en riant, et elle n'est qu'avec lui. Comme dans son rêve. Aussi près. Il se penche vers elle, elle hume l'air sortant de sa bouche et ferme les yeux de plaisir. Il dépose un baiser sur sa joue...

« Bonsoir.

– Fabien joue au rugby, reprend François. Au Stade aurillacois.

– Ils sont leaders de la Pro D2 ! aboie Pélo, plus loin. Woaw, woaw, woaw !!! »

Agnès déglutit et, dans un sourire aussi sincère que celui d'un photomaton, réussit à articuler :

« Ah, c'est bien. »

Danielle, qui observait son homme en faisant une bulle avec son chewing-gum, s'anime :

« Bon, Mamoune, dit-elle en tendant un sac plastique à Janine. On t'a ramené un truc d'Italie.

– Fallait pas, qu'est-ce que c'est ?

– Bah, ouvre... »

Agnès, comme tout le monde, observe Janine sortir un paquet du

sac plastique. Sauf qu'elle ne le voit pas, le paquet sortant du sac plastique... Le plus incroyable, c'est que, dix minutes plus tôt, alors qu'elle était assise aux toilettes, elle l'a imaginée, cette rencontre. Elle l'a senti, lui, pas très loin. Elle s'est dit qu'elle le verrait ce soir, d'une manière ou d'une autre, et elle a haussé les épaules mentalement...

« C'est énorme, qu'est-ce que c'est que ça ?

– Bah, ouvre !

– Bah oui... Pélo, donne-moi un couteau... »

Il est incroyablement beau. Elle le regarde à la dérobée, en faisant autre chose en même temps, comme se remettre une mèche en place ou se gratter le haut de la joue, et elle le trouve d'une beauté proprement miraculeuse. D'ailleurs, elle ne comprend pas que les autres n'en parlent pas. C'est de loin l'événement le plus important qui s'est produit dans cette cuisine depuis dix minutes, la beauté de Fabien. François, par exemple, en le présentant, aurait dû dire « Fabien est d'une beauté étourdissante et joue au rugby au Stade aurillacois »... C'est bien simple : il est tellement beau qu'en le regardant elle a l'impression de devenir plus belle...

Il est plus petit qu'elle n'avait imaginé. Et il a les cheveux longs, plus longs qu'à l'époque du calendrier. D'une manière générale, il n'est pas aussi apprêté que sur les photos ou dans le DVD. Ses joues sont un peu rouges à cause du froid à l'extérieur, son visage porte des marques qu'elle ne lui connaît pas. Un trait de cicatrice sur le menton, de tout petits boutons, comme des grains de sable jetés sur le front. Des signes de fatigue, aussi. Des ombres mauves sous les yeux – le froid, décembre... Eh bien, ces imperfections le rendent encore plus beau. Elles humanisent sa beauté, la rendent réelle. Possible... Oups, il la regarde. Elle croise les bras et se replonge dans l'observation du cadeau à Janine en prenant l'air captivé...

« Pas besoin de couteau, déchire le papier !

– Ah non, je veux garder le papier.

– Tu t'en fous, du papier !

– Pélo, donne-moi un couteau, j'te dis... »

C'est quand même gênant de penser que, pendant des semaines, elle s'est caressée en admirant l'homme qui se trouve à sa droite. L'homme qui appartient à la femme qui se trouve en face d'elle. Elle devrait avoir honte... Comme si la honte pouvait se frayer un chemin en elle à cet instant ! Alors qu'une symphonie se joue en elle ! Alors qu'en elle, c'est *Fantasia* !... C'est son odeur, ça, son odeur à lui, non ? Ah, oui... et si elle se rapproche un peu, juste un petit peu... voilà, comme ça... elle le sent encore mieux... mon Dieu... Le trouble la fait cligner des yeux... L'odeur de Fabien Castan... C'est un mélange, un mariage, entre l'odeur de cuir de son blouson, celle de ses cheveux, et son eau de toilette. Quelque chose de mentholé, quelque chose de

mat, d'éminemment viril. D'émouvant, surtout. Émouvant comme un soleil d'automne. Comme un pont dans une chanson d'amour...

« Oh, un gâteau !

– C'est un panettone. Une pâtisserie italienne.

– Je sais ce que c'est que le panettone, merci.

– Je m'en doute, je le dis pour les autres. »

Allez, un petit coup d'œil vite fait – de toute façon, elle ne peut pas se retenir... et voilà... C'est magnifique, cette distance entre sa tête et ses épaules. C'est peut-être ce qu'il y a de plus beau chez lui, la longueur de sa nuque. Ça lui confère une grâce, une majesté... Qui a dit que la grande beauté faisait souffrir ? Quel pauvre malade est à l'origine de ce mensonge ? Agnès Rouche s'inscrit en faux, catégoriquement. Fabien Castan est là, à côté d'elle, et elle a la banane. Elle a envie de rire et d'embrasser tout le monde. De sortir et de se mettre à danser devant la ferme des Bonnafous. D'étendre les bras et de tourner sur elle-même en hurlant « Merci ! Merci ! ».

La vie est un miracle, c'est un fait établi. Walt Disney a raison, Walt Disney a tout dit. La poudre magique derrière la fée Clochette, les souris au secours des enfants en détresse, les chambres qui se rangent toutes seules, tout ça est un peu excessif mais vrai. Les rêves se réalisent, il suffit d'y croire très fort... Tout peut s'envoler.

« Qu'est-ce que vous diriez de le goûter maintenant, ce panettone ? » lance la maman de Pélo.

PM intervient :

« Ma chère Janine, vous êtes en famille et je crois que nous allons vous...

– Bah, pourquoi ? le coupe Agnès, presque agressive. Si elle propose ? »

« Le chauffage, Agnès ! Je vous en supplie, mettez du chauffage.

– Vous n’avez rien remarqué ?

– Vous l’avez mis ?

– Oui.

– Mais ça ne chauffe pas, là !

– Si, mais faut rouler un peu... PM, vous n’avez rien remarqué ?

– Quand ?

– Cet après-midi, vers la fin.

– Ah si, ça vous a frappé aussi ?

– Quoi ?

– Bah, François. Il est totalement homo derrière ses airs de mari idéal. C’est madame qui porte la culotte et, pendant ce temps, monsieur va traîner sur les aires d’autoroute du coin, c’est classique. Remarquez, ce ne sont pas forcément des endroits sordides. J’y ai moi-même fait des rencontres marquantes, importantes. Un CRS, notamment. Serge. Un homme qui a beaucoup compté pour moi et qui...

– Je ne pensais pas à ça.

– Ah bon ? Mais ça vous a frappé aussi, non ?

– À vrai dire, non.

– Ah... Ça chauffe, là ?

– Oui. PM, vous n’avez rien remarqué d’autre ? Si je vous dis Fabien, par exemple.

– C’est le gendre, là ?

– Non, pas le gendre, ils ne sont pas mariés. C’est le petit ami de Danielle, différence.

– Oui, enfin, ils vont se marier. Elle est enceinte, ils vont se marier.

– Pas forcément ! Elle est enceinte, oui, mais ils ne vont pas forcément se marier. Ils peuvent très bien opter pour le concubinage... Bref, il ne vous a rien inspiré ?

– Lui ? Il est très séduisant, évidemment. Mais, voyez-vous, à ce

point-là, c'est trop. Trop parfait, comme beauté. C'est un peu comme le jeune homme nu de Flandrin. On l'a vu et revu. Ça a peu de prise sur moi. Alors qu'avec Pélo, par exemple, on est dans la matière. Dans la chair, voyez. On sait que ça vit, que ça respire, là-dessous... Que ça transpire !

– D'accord... Et ?

– Et quoi ? »

Agnès jette un coup d'œil rapide sur son passager au nez duquel pend une goutte très visible.

« PM, Fabien, c'est Fabien Castan !

– ...

– C'est lui !

– Non... Non ! Ne me dites pas que c'est le... Ne me le dites pas, je ne vous croirai pas !

– Mais si, je vous le dis, c'est lui ! C'est mon joueur de rugby !

– Impossible.

– J'ai essayé de vous le faire comprendre à table, mais c'était pas évident.

– C'est incroyable, absolument incroyable ! Il y a deux jours vous étiez à Verdouy pour le voir, et aujourd'hui vous le... Mais, attendez, il n'était pas au stade le soir où vous y étiez...

– Bah non, puisqu'il était en Italie.

– Tout s'explique, alors. »

Il ne poursuit pas. Il renifle, se cale dans son siège et tourne le visage vers la vitre.

Incrédule, il fait non de la tête pendant quelques secondes, puis Agnès l'entend murmurer :

« La vie, la vie... »

Danielle et son homme ne s'étaient pas éternisés. Ils passaient en coup de vent, de retour d'un long week-end en Sicile, et n'étaient restés que le temps de goûter au panettone.

À la table de la cuisine, il y avait une place entre Agnès et Fabien. Celle de Pélo qui, aussi involontairement qu'il avait provoqué leur rencontre, allait leur permettre de se rapprocher encore. Parce qu'il en était épris, il présenta sa voisine en en faisant un éloge excessif. Le rugbyman l'écoutait en souriant, tout en portant à Agnès l'intérêt qu'on peut avoir pour une future belle-sœur dont on fait la rencontre. Quelques liens se tissèrent. Son métier de traductrice l'intrigua (décidément) et sa méconnaissance absolue du rugby le fit carrément rire. Il y avait combien de joueurs dans une équipe ? Vingt ? Douze ? (Elle avait à peine ouvert les magazines achetés le premier jour.)

Depuis l'instant où elle l'avait reconnu, Agnès se sentait parcourue d'un courant d'adrénaline continu. Entre cinq et six heures

du soir, dans cette maison où elle avait pourtant passé l'après-midi à bâfrer, elle fut particulièrement belle. Habitée d'une énergie rayonnante, irradiant la jeunesse et la clarté de ses sentiments.

Elle fit même des mots, des traits d'esprit, elle dont ce n'était pas le genre. Deux, exactement. Deux vannes très drôles qui lui vinrent presque malgré elle et firent rire les hommes qui l'écoutaient.

Elle le dévorait des yeux, mais c'est surtout la voix de Fabien qui la captiva. Cette voix qu'elle n'avait encore jamais entendue. Il avait l'accent, mais léger. Un accent suggéré, délicat, un accent comme le revers d'une main se promenant le long d'un dos. Comme les éclats d'amande dans la confiture d'abricot. Il parlait vite, par jets, par blocs, mangeant souvent la fin des mots, des phrases. L'homme d'action, de terrain. Droit au verbe, droit au but. Il disait « C'est top » pour « C'est bien », il disait « No problemo ». Il mettait des « juste » partout : « C'est juste énorme », « C'était juste impossible ». Est-il besoin de préciser qu'Agnès trouvait ça incroyablement sexy ?

Lui, sans avoir la moindre idée qu'il en était la raison, rencontra une femme vive, sûre d'elle et plutôt rafraîchissante. Une femme qui avait écrit un roman, il y a quelques années... Elle le dévisageait, parfois d'une manière si insistante qu'il se sentait forcé de baisser les yeux, mais ce regard avide, cette fille curieuse devait le poser sur toutes les choses qu'elle découvrait. Et puis il avait l'habitude : depuis qu'il avait quinze ans environ, l'humanité entière le dévorait des yeux...

Il avait un peu plus de mal à comprendre ce qu'Agnès pouvait trouver à Pélo mais il n'essaya pas d'y apporter une explication : Fabien n'avait la fibre analytique que sur un terrain de rugby.

C'est un peu avant le départ du couple que ce pauvre Pélo conquiert définitivement ses galons d'ange gardien. Cherchant à se réapproprier une conversation qui lui échappait un peu, il demanda à Agnès si, par hasard, ça l'intéresserait d'assister à un match de rugby. Il reçut une réponse immédiate et sans équivoque : « Complètement. » Le serveur se tourna alors vers son voisin de droite. « Elle peut venir mercredi, à Brive ? » Fabien, dont la bouche était occupée à mâcher du panettone, leva le pouce en signe d'approbation. C'était un match de bienfaisance « pour payer des cadeaux de Noël aux orphelins des pompiers », dit Pélo. Ça aurait pu être pour financer des exils dorés à des dictateurs sud-américains, Agnès n'aurait pas été moins heureuse. Elle allait le revoir, et dans deux jours ! À cet instant, elle aurait pu bondir sur la table pour y danser le paso-doble... Elle resta à sa place et se contenta de constater que, décidément, la vie se comportait avec les bénédictions comme avec les emmerdes, elle les envoyait par lots, ça devait être plus pratique.

Fabien avait à peine touché à sa part de panettone, dont il laissa

l'essentiel dans son assiette. Ce bout de brioche, Agnès le glissa discrètement dans la poche de son manteau avant de partir. Il y avait posé les lèvres, les dents et, probablement, la langue. Elle n'allait pas laisser passer ça.

« Tout s'explique, alors. »

Il ne poursuit pas. Il renifle, se cale dans son siège et tourne le visage vers la vitre.

Incrédule, il fait non de la tête pendant quelques secondes, puis Agnès l'entend murmurer :

« La vie, la vie... »

Cramponnée au volant, elle accomplit une dizaine de kilomètres dans le silence, toute à son conte de fées. Elle sait l'obstacle mais décide de l'ignorer. Cette femme dans la vie de Fabien, cette femme voluptueuse et enceinte qu'il emmène en Sicile ne lui gâchera pas la fête. Pas ce soir. Ce soir, tout est possible.

Bien sûr qu'elle ne l'aura pas. Elle ne peut pas lutter, elle ne peut rien contre la bimbo enceinte. Et pourtant elle a senti quelque chose. Il lui semble qu'à certains moments, à des moments très brefs, Fabien a posé sur elle un regard curieux. Comme si la voir, la rencontrer, la regarder, l'emmenait quelque part, le faisait voyager... Bon, elle est en plein film, en plein délire. Un garçon qui choisit Danielle pour compagne et mère de son enfant ne peut pas être sensible au charme d'Agnès. C'est aussi simple.

Puis tout se passe très vite. À la sortie du dernier village avant Aurillac, dans une descente, Agnès distingue une masse sombre, imposante, lui barrant la route. Elle a juste le temps de comprendre que c'est une vache, de s'écrier « Qu'est-ce que... ! » et de braquer violemment le volant sur la gauche. La 206 est projetée dans le fossé, que des congères rendent plus glissant qu'une patinoire, et parcourt une trentaine de mètres, couchée sur le côté, avant d'être stoppée par un poteau télégraphique.

Il est 18 h 58. L'animal, répondant au doux nom d'Annabelle, s'est échappé de son étable une heure plus tôt alors qu'il commençait à neiger.

Elle sort de la pharmacie, il lui faut encore parler à sa sœur, rappeler la Matmut, retourner au garage et à l'hôpital. Tout ce qu'on a envie de faire un 24 décembre avec une minerve autour du cou et un mal de crâne épouvantable.

Elle ne se plaint pas. Elle n'en a pas le temps. Depuis hier, elle cherche surtout à être efficace, à faire vite, particulièrement aujourd'hui où tout s'arrête après midi. Et puis elle a eu de la chance. On ne peut pas en dire autant de la 206, dont il faudra probablement se séparer, ni surtout de Pierre-Marie, transféré ce matin en soins intensifs, après avoir passé trente-six heures en réanimation.

Aussitôt après leur conversation, dans la voiture, l'ex-coiffeur s'est endormi. Quand il a ouvert les yeux, il volait dans l'habitacle à la manière d'un cosmonaute dans une station orbitale. Il volait de la droite vers la gauche, en direction d'Agnès dans laquelle il s'engraissait dans la position la plus improbable qui soit : tête-bêche. À peu de chose près. La tête coincée entre la portière et le genou de la conductrice – dont le visage était comprimé sous les fesses de PM.

L'interne qu'Agnès a aperçu hier n'en finissait plus d'énumérer les parties de ce corps qui, sous le choc, se sont brisées comme de la terre cuite : deux cervicales, trois côtes, épaule droite, poignet droit, clavicule... À la fin, il a même dit « etcetera ».

Mais, chez ce vieillard hypersensible, le point le plus faible est forcément le cœur, et la peur, associée à l'effet de surprise, a provoqué une crise cardiaque. Un infarctus, son deuxième, qui, toute la journée d'hier, faisait encore craindre pour sa vie.

Ce matin, les nouvelles étaient encourageantes. PM s'était réveillé dans la nuit, il avait même parlé à l'infirmière de garde à laquelle il avait demandé si elle avait des cigarettes. Sa tension était très basse, son pouls irrégulier, mais son état n'était plus qualifié de grave.

À l'hôtel, l'émotion était vive. Cathie, la réceptionniste, avait aidé Agnès à chercher la carte Vitale du vieux puis, avec moins de succès, les coordonnées d'une personne à prévenir. À qui annonçait-on

l'accident d'un homosexuel célibataire de soixante-quinze ans ? Qui peuplait sa vie ? Son portable, resté dans sa chambre, s'allumait avec un code qu'on ne connaissait pas. Une fiche de renseignements remplie lors d'un de ses premiers séjours à l'hôtel, en janvier 2003, révéla bien le nom d'une « personne à prévenir en cas d'accident » : un certain Didier Deroy, ou Deray, dont Cathie composa le numéro... déconnecté, bien entendu.

Pélo, de son côté, avait fait le chauffeur pour Agnès toute la journée d'hier. Il l'avait même prise dans ses bras, à l'hôpital, quand elle s'était mise à pleurer en attendant le docteur qui allait lui poser la minerve. Aujourd'hui, il ne pouvait pas l'accompagner : en cette veille de Noël, sa présence était requise au restaurant où, en ses propres termes, ils allaient « se faire péter la rondelle ».

Et puis lorsqu'elle était arrivée dans sa chambre hier soir, elle y avait trouvé à manger, sous une cloche en métal. Une escalope de dinde et une jardinière de légumes préparées par Janine. Sans mot, sans manières. Juste de quoi se nourrir.

La Matmut, sa sœur, le garage, elle s'en occupera plus tard, ou vendredi. Pierre-Marie s'est réveillé, c'est la première fois qu'elle le verra depuis l'accident, elle ne peut plus attendre. De lui parler, probablement pas, elle ne se fait pas d'illusions. Mais le voir, l'apercevoir, même derrière une vitre, lui faire signe...

L'hôpital se trouve dans le centre-ville : elle décide de s'y rendre à pied, ce qui lui prend cinq minutes.

Elle y arrive un peu avant midi et, dans un petit local derrière une porte battante, trouve l'infirmière qu'elle a eue plus tôt au téléphone assise à une table, les yeux dans le vide, une barre de céréales à la main.

C'est une brunette au visage pointu et aux yeux clairs, une réplique de Vivien Leigh.

« Vous pouvez le voir, informe-t-elle Agnès, mais vraiment une minute.

– Merci. Il ne dort pas ?

– Je ne sais pas.

– Et s'il est réveillé, je pourrai lui parler ?

– Si vous voulez, mais il ne pourra pas vous répondre, il est sous assistance respiratoire. Et puis pas de stress, surtout. Évitez les sujets qui fâchent... Dites, vous savez ce que je suis en train de lire ? »

Agnès fronce les sourcils.

L'infirmière s'empare d'un livre ouvert sur la table et, en prenant soin de garder l'index à la page de sa lecture, l'agite devant la visiteuse.

« Ma collègue du soir m'a dit que c'est vous qui l'aviez écrit. Elle

l'a trouvé à Casino.

– Je ne l'ai pas écrit, je l'ai traduit.

– Oui, enfin, y a votre nom dedans. En tout cas, j'adore. Je sais que c'est pas trop le moment, mais vous pourriez nous le dédicacer ? À Vivi et Marité. »

Agnès détaille la couverture d'*Aujourd'hui, demain, toujours* – les deux silhouettes enlacées sur fond de Riviera, les cheveux au vent de la femme, la chemise blanche de l'homme, ouverte sur un poitrail bronzé...

Sa lèvre inférieure se met à vibrer, elle est secouée d'un sanglot et baisse subitement la tête.

Vivien Leigh pose la main sur son épaule :

« Qu'est-ce qui vous... C'est ma faute, pardon ! Je suis gourde de vous parler de ça alors que M. Beyssade est... »

– Mais non, vous n'y êtes pour rien. »

Agnès relève la tête. Une larme s'échappe du coin de son œil, qu'elle essuie rapidement du revers de l'index.

« C'est juste que... »

Elle inspire profondément.

« Je suis fatiguée, c'est tout. »

L'infirmière tend le pouce vers son visage et efface la traînée de rimmel au-dessus de sa pommette.

« En tout cas, faut pas qu'il vous voie comme ça... Tenez, asseyez-vous... Vous voulez un verre d'eau ? »

Il a vraiment l'air de rien. Plâtré, bandé, avec ses tuyaux qui lui sortent de partout, il ressemble à un androïde né de l'accouplement d'Hannibal Lecter et du bonhomme Michelin. Quant au masque à oxygène, on dirait une méduse échouée sur son visage. Cela dit, avec sa combinaison bleue, son chapeau en papier et son petit air de ministre en visite dans une centrale nucléaire, Agnès le vaut dans le ridicule.

Du Pierre-Marie d'il y a deux jours, elle ne reconnaît que son regard, ce regard perçant qui se braque sur elle dès qu'elle met le pied dans la chambre et la suit alors qu'elle contourne le lit.

« PM, je suis contente de vous voir. »

Elle pose timidement la main sur le plâtre de son bras.

« Heu... Si vous voulez que je reste et que je vous parle un petit peu, vous n'avez qu'à cligner des yeux. »

En réponse, le vieil homme baisse les paupières.

Agnès a un doute. On cligne des yeux naturellement, ce n'est pas forcément un signal.

Elle se racle la gorge.

« On va faire autrement. Si vous voulez que je reste, vous allez

lever la main. Lever légèrement la main. »

La main en question tape une fois sur le matelas.

« D'accord. »

Elle brûle de lui dire combien elle s'en veut. Elle ne pense qu'à ça depuis deux jours : à sa connerie, dont il a fait les frais à sa place, à la culpabilité épouvantable qu'elle en conçoit, à tout ce qu'elle a prévu de changer dans sa vie pour aller mieux, devenir une meilleure personne. Les phrases sont toutes prêtes... Mais surtout pas de stress.

« Bon. Alors, à l'hôtel, tout le monde vous embrasse. Ils étaient très heureux d'apprendre que vous alliez mieux. Cathie a déposé une plante dans votre chambre, là-bas. Un laurier rose, très joli. Je suis sûre qu'il vous plaira. Je l'ai arrosé ce matin... »

Les yeux trop attentifs de PM la mettent mal à l'aise. Elle tourne la tête, aperçoit les appareils cardiologiques, détourne immédiatement le regard.

Elle sèche. Les bonnes nouvelles ont toutes été données, le reste est uniformément noir, déprimant... Pas tout à fait :

« Il a encore neigé ce matin. Je ne sais pas si vous vous en êtes aperçu. C'était magnifique, quand je suis sortie de l'hôtel, on se serait cru à la... »

Pierre-Marie lève les yeux au ciel.

Au même instant, son avant-bras s'élève dans les airs. Agnès gémit brièvement. La main décharnée du vieillard tombe sur le masque à oxygène et, dans un geste approximatif, parvient à libérer ses lèvres qui s'animent aussitôt :

« Qu'est-ce que... vous... foutez... là ? »

Il n'a plus du tout l'intonation d'une vieille actrice. D'ailleurs, il n'a plus d'intonation, plus de voix. Il parle d'un souffle aigu qui semble s'échapper non pas au-dehors, mais à l'intérieur de sa gorge.

Agnès s'agite :

« PM, ne parlez pas ! Remettez ce masque, je vous en supplie ! Qu'est-ce que je fous là ? Je m'en vais, je vous laisse, je vous laisse vous reposer... »

Il ne remet pas le masque, mais prend une longue respiration voilée et enchaîne :

« Le match... c'est... c'est quand ?

– Le match ? Le match de rugby ? C'est quand ? Je sais pas. Enfin, si, aujourd'hui. Mercredi, c'est ça. À onze heures, je crois. Pourquoi ? Vous voulez le voir ? Vous voulez voir le match ?

– Vous êtes... vous êtes stupide... ou vous le faites... exprès... »

Du côté de la tête de lit, un diagramme vert silencieux marque des hauts de plus en plus hauts. Agnès y jette un œil terrifié.

« PM, ne parlez pas, je vous en supplie. Et remettez ce masque, je m'en vais.

– Allez... au match...

– Hein ? Moi ? Aller au match ? Non, là, non. J'ai pas la tête à ça, mais alors pas du tout. J'en ai plus rien à foutre de Fabien Castan. C'est des conneries, tout ça.

– Allez-y.

– Vraiment, Pierre-Marie, je... Même si j'en avais envie, je n'aurais pas le temps, voilà. C'est loin, c'est à Brive, vous vous rappelez ? C'est à Brive-la-Gaillarde, je n'ai plus de voiture...

– Taxi.

– Taxi ?

– Taxi.

– Pierre-Marie, c'est absurde. Pourquoi ? Pourquoi vous me demandez ça ? »

Il ferme les yeux, le temps de déglutir lentement, et répond :

« Parce que... c'est... c'est votre histoire. »

Comme bénédiction, ça se pose là. Délivrée dans un souffle, sur un lit d'hôpital, si proche de l'autre monde. On peut difficilement faire plus autorisée.

Quand la porte de l'ascenseur s'ouvre sur le hall du centre hospitalier Henri-Mondor, Agnès est gonflée à bloc. Elle a plus d'assurance, plus de classe, plus de chien que Richard Gere débarquant dans l'usine de Debra Winger à la fin d'*Officier et gentleman*. La vie redevient passionnante. Elle vaut la peine, même avec une minerve autour du cou, une voiture pratiquement à la casse et quatre cent treize euros de solde créditeur sur son compte courant (avant paiement du loyer en cours).

Elle éprouve aussi, très clairement, un sentiment d'urgence. Le sentiment qu'une dernière chance lui est donnée. Là, dans ce creux du calendrier, dans cette ville qu'elle ne fait que traverser, comme un passage. L'expiration approche. L'avenir aura la forme qu'elle lui donnera aujourd'hui, cet après-midi, elle en est convaincue.

Au distributeur dans le hall, elle retire deux cents euros, puis encore cent. Au comptoir d'information, on lui communique le numéro d'une compagnie de taxis qu'elle appelle sur-le-champ. En attendant la voiture, elle contacte l'hôtel et parle à Pélo, qu'elle surprend en plein service du déjeuner. En cette veille de Noël, le restaurant est comble mais elle ne le dérange pas. Elle ne le dérange jamais. À sa demande, il lui indique le nom du stade où se déroule le match. Alors qu'elle le remercie, elle voit le taxi s'arrêter devant l'entrée de l'hôpital. Une BX blanche, conduite par une femme. Elle s'y engouffre, les yeux rivés sur le teckel noir installé côté passager :

« À Brive-la-Gaillarde, s'il vous plaît.

– Brive ? C'est que c'est pas la porte à côté...

– Je sais, mais il faut que j’y sois. »

Elles approchent du stade Amédée-Domenech sous une pluie battante.

« Je vous mets où ? »

– Je sais pas, continuez. »

Aucun match ne se déroule à l'intérieur, ça saute aux yeux : l'enceinte a l'air fermée, les guérites sont éteintes et le parking pratiquement désert.

Derrière la vitre ruisselante, Agnès distingue la silhouette d'un homme se tenant à l'abri contre la façade du stade.

« Là, arrêtez-vous... Vous voulez bien m'attendre une minute ? »

– J'veux bien, mais ça vous dérangerait de me régler maintenant ? »

À cent quatre-vingt quatre euros, Agnès peut comprendre. C'est monstrueux, même si elle s'attendait à plus.

« Je m'excuse, hein », dit la taxi, en se retournant.

Agnès lui tend son billet et, sans attendre sa monnaie, s'éjecte hors de la voiture.

L'homme qu'elle a repéré a la quarantaine, un crâne dégarni mais les cheveux longs derrière. Il porte un survêtement qui, sur lui, fait plus chômeur que sportif et fume une cigarette mouillée.

Il attend son fils qui s'entraîne à l'intérieur. Il vient d'arriver, il n'a pas entendu parler de match de charité et il est catégorique :

« Y a pas de match à l'intérieur... Il était à quelle heure, vot'match ? »

– Onze heures.

– Onze heures ! Du matin ?

– Oui.

– Bah, il est trois heures moins le quart ! »

Il regarde l'heure sur son portable.

« 14 h 48 ! Il est fini depuis longtemps, vot'match, madame ! »

Agnès regarde autour d'elle, dépitée. En plus de ces bonnes nouvelles, elle déteste qu'on l'appelle madame.

Elle s'essuie le nez du revers de la main et se demande comment elle va pouvoir rentrer à Aurillac quand elle entend la voix enrhumée du chômeur suggérer :

« Vous devriez p't-être essayer Chez Maman.

– Chez qui ? »

Le gars part dans un rire qui se transforme en toux grasse, avant de répondre :

« C'est pas une personne, c'est un restaurant. Un restaurant qui s'appelle "Chez Maman". C'est le QG des joueurs de Brive. C'est là qu'y vont, en général, après les matchs. »

Effectivement, c'est désopilant. Elle rirait avec lui si elle en avait le temps.

Le taxi roule de plus en plus mal avant de se trouver carrément pris dans un embouteillage à l'approche du restaurant. Des voitures sont garées sur les trottoirs, on vient de tous les côtés, protégé par son parapluie ou le col de son manteau...

Agnès se penche en avant et, à une trentaine de mètres de là, distingue une verrière immense ornée d'une guirlande de lampions multicolore et barrée d'une inscription en neige synthétique : *I love you C. A. Brive Corrèze*.

« Ça veut dire quoi, *C. A. Brive Corrèze* ? demande-t-elle, avec autant de précaution que si elle prononçait du farsi.

– C'est le nom du club de Brive.

– Du club... de rugby ? »

La conductrice acquiesce en gloussant gentiment.

« Vous n'avez qu'à me laisser là, dit Agnès. Combien je vous dois ?

– Oh, laissez, répond l'autre, en lui rendant la monnaie de son premier billet. Je peux bien vous faire cadeau de quatre euros. »

Agnès la remercie, caresse la tête du chien et leur souhaite un joyeux Noël à tous les deux.

Elle sort de la BX et, alors qu'elle s'élance sous la pluie, est prise d'un doute. Fabien a-t-il des raisons de se trouver là ? L'endroit n'est-il pas réservé aux joueurs de Brive et à leurs supporters ? Elle s'arrête net et se met à chercher une réponse sur les plaques d'immatriculation autour d'elle. 19, 19... Aurillac, c'est quoi ? Cantal, 15. La pluie la gêne, elle colle sa main en visière sur son front... 19, 60, 19, 15... Au moins un... 78, 13, 15, 19, 15... Magnifique, le Cantal se trouve aussi chez Maman.

Quinze personnes, peut-être, font la queue devant l'entrée où, près d'une lampe à gaz, veille un molosse en blouson de cuir. Agnès prend son tour et, en évitant les filets de pluie qu'envoie la gouttière, essaie de voir ce qui se passe de l'autre côté de la vitre embuée. Une

foule dense, bigarrée, s'anime dans une salle immense, véritable temple briviste, où la couleur du club, le noir, est célébrée sur les murs comme sur les tee-shirts. Cette marée humaine produit un son de roulement de vagues rythmé par une musique forte, dansante, dont les graves font trembler la verrière en cadence. Un air qu'Agnès reconnaît vaguement. Alors qu'elle cherche à l'identifier, son téléphone se met à vibrer dans sa poche.

Elle se contorsionne, l'attrape.

C'est sa sœur.

Sans hésiter, elle prend l'appel :

« Béné, j'ai vraiment pas le temps de te parler. J'ai eu un accident avec ta voiture.

– Hein ?

– J'ai eu un accident avec la 206. Je suis pas blessée mais y en a pour plus de cinq mille euros de réparations. Comme j'étais en deuxième conductrice, l'assurance marche. Y a juste une franchise à payer, je te la rembourserai en plusieurs fois. Il suffit de prouver que j'étais pas en tort. La Matmut dit que ce sera pas difficile. Vu que c'est une vache qui est en tort.

– Quoi ? ?

– Une vache. J'ai eu un accident de vache. »

Elle fixe brièvement l'horizon, prend une décision et enchaîne, en s'éloignant du restaurant :

« Je voulais te dire aussi que j'ai jamais eu l'intention d'aller voir Charline. C'est un truc que j'ai inventé pour justifier que je gardais ta voiture alors que Clément était malade. La voiture, je l'ai gardée pour aller dans le Cantal, pour aller voir un type qui me plaît, un joueur de rugby que j'ai vu dans un calendrier. Tu comprends, c'est pour ça que j'ai inventé ce mensonge horrible. Parce que j'ai pas osé te dire que j'allais voir ce garçon qui me plaît, qui me fait envie, qui me fait me sentir en vie. Et je trouve ça dommage de ne pas pouvoir te parler de ce qui me fait me sentir en vie. Même si Clément a de la fièvre. Alors qu'on partageait tout, toi et moi, qu'on se disait tout, qu'on se racontait toutes nos histoires d'amour, de garçons...

– Qu'est-ce que...

– Laisse-moi parler. Je voulais te dire aussi que d'aller chez toi tous les ans pour le réveillon, c'est plus possible. Je supporte pas. C'est pire que de rester toute seule chez moi à regarder Patrick Sébastien. Je t'adore, tu le sais, mais votre petit tableau de famille modèle tous les 24 décembre avec maman qui vous regarde la bouche en cœur, j'peux plus. La bonne tata célibataire qu'on invite pour pas qu'elle reste seule, non ! Je suis pas ça, je suis pas cette femme-là et je fais tout pour ne pas le devenir ! En plus, j'ai beaucoup de mal avec Pascal. Sa démarche, sa voix. Y a quelque chose de super négatif chez lui. Quand

je le vois, c'est comme une agression, c'est comme si on me griffait. Je te l'ai jamais dit, mais je comprends pas ce que tu fais avec lui. Je trouve qu'il fait ressortir le moins bon en toi...

– Agn...

– Et puis, tu sais, le petit haut Kenzo que tu cherchais partout l'été dernier. La petite tunique blanche avec les coquelicots brodés que tu mettais tout le temps. Tu l'as pas perdue. C'est moi qui l'ai jetée. Elle était dans la machine, je le savais pas, j'ai fait tourner mon jean et, évidemment, elle est devenue toute bleue. Alors je l'ai mise à la poubelle sans rien te dire...

– Bon, Agn...

– Faut vraiment que j'y aille, Béné, je suis amoureuse.

– Écoute...

– Je te rappellerai. »

Elle raccroche, éteint le téléphone, le fourre dans sa poche et inspire profondément. Puis elle retourne en courant au restaurant. Le molosse à l'entrée la reconnaît et, en soufflant dans ses mains, lui fait signe d'entrer sans faire la queue.

En le remerciant, elle se souvient par hasard qu'elle a autour du cou une minerve en mousse qui ne la met pas forcément en valeur. Elle la retire, la plie en deux et la glisse dans son sac. Juste à temps pour faire son entrée chez Maman.

Il y fait incroyablement chaud. Une chaleur moite exacerbant l'odeur des corps et de la nourriture. Transpiration et bœuf bourguignon. Et le niveau sonore est à peine moins suffocant. Il provient du podium, au fond de la salle, sur lequel une femme obèse préside aux manettes d'une console minuscule. Devant elle, un homme entre deux âges, à l'allure d'employé de bureau, danse seul, sans grâce mais visiblement avec bonheur. Au pied de l'estrade, quelques serveuses, jeunes et étonnamment souriantes, parviennent à se frayer un chemin parmi l'agglutinement des corps assis, levés ou accroupis, mais tous remuants. Le mouvement semble le seul moyen d'expression toléré dans ce lieu. Un papy soulève à bout de bras un petit garçon hilare. Trois types en cravate posent pour une photo en se tenant par les épaules. Une jeune femme grimace de douleur en frottant ses doigts de pied qu'on vient de piétiner.

Au milieu de tout ça, Agnès avance tant bien que mal dans le sillage du couple qui la précède. Ballottée, chahutée, et un peu déboussolée. Ça fait beaucoup, beaucoup de bruit surtout, après les deux jours qu'elle vient de vivre...

Elle sent une main toucher le bas de son dos et se retourne brusquement. Une femme, assise sur sa gauche, la trentaine, cheveux courts, dents du bonheur, lui parle.

Agnès, qui n'entend rien, se penche.

« Je vous disais que si vous cherchez une place, y en a une de libre », répète l'autre, en désignant la chaise à côté de la sienne.

Parfait. Elle avait plus ou moins prévu de chercher les toilettes pour s'y refaire une tête, mais l'occasion de se poser peut difficilement se refuser.

Elle s'assied en remerciant l'inconnue qui, immédiatement, se présente :

« Moi, c'est Nini. Pour Annie.

– Moi, c'est Agnès... Et surtout pas Gnègnès ! »

Elles rient de bon cœur.

« Vous n'êtes pas du coin, vous...

– Non, je suis de Paris. Ça s'entend, je sais.

– Ça s'entend... et ça se voit aussi. »

En se demandant à quoi exactement ça peut se voir, Agnès passe discrètement en revue les autres convives de la grande table ronde. Tous ont des mines réjouies et échauffées. À mi-chemin, ses yeux s'arrêtent sur l'homme assis exactement en face d'elle, qu'elle dévisage une seconde. C'est Patrick Sébastien. Patrick Sébastien ! Elle prononçait son nom y a pas cinq minutes ! C'est incroyable... Bouche ouverte et sourire en suspens, il écoute, penché en arrière, un homme debout derrière lui. Sa présence chez Maman semble parfaitement normale – il doit être de la région. Ne voulant pas être la seule à y prêter attention, Agnès le quitte des yeux et se tourne vers sa voisine, occupée à se curer une canine du bout de l'annulaire.

« C'est impressionnant.

– Quoi ?

– Tout ça, toute cette vie.

– Ah, oui. Mais c'est bientôt fini. Vous arrivez tard, c'est dommage. »

Ah bon ? Il n'y a donc pas de temps à perdre.

Elle se rapproche encore de Nini et lui tape sur l'épaule.

« Vous savez si les joueurs d'Aurillac sont là ? »

L'autre fait oui de la tête.

« Normalement, c'est que les Brivistes qui viennent ici. Ils se mélangent pas trop. Mais, aujourd'hui, c'est spécial, ils ont des invités. Ils font ça à chaque Noël. »

Elle désigne le fond de la salle :

« Ils ont leur table, de l'autre côté.

– Parce que ça continue de l'autre côté ?

– Oui, c'est même plus grand. C'est les joueurs qui sont là-bas. Avec les concours, tout ça. Ici, c'est plus famille.

– Les concours de quoi ?

– Tee-shirts mouillés, ceux qui boivent le plus, tout ça... La troisième mi-temps, quoi.

– La troisième mi-temps. »

Nini la dévisage, perplexe.

« Vous savez ce que c'est, la troisième mi-temps ?

– Bien sûr », répond Agnès qui n'en a pas la moindre idée – et qui n'a pas non plus le temps qu'on lui explique.

« Et les joueurs d'Aurillac, ils sont tous là ?

– Je pense, oui. Pourquoi ? Vous en cherchez un en particulier ?

– En fait, oui.

– Lequel ?

– Fab... »

Elle est interrompue par des coups de trompette. Une dizaine de petits coups de trompette mexicaine, secs, assez forts, un peu ridicules. C'est probablement un signal, car, en quelques secondes, le niveau sonore de la salle chute de soixante décibels.

« Qu'est-ce qui s passe ? » murmure Agnès.

Une rumeur provenant du podium déferle dans sa direction. On se lève en criant « Olé ! », on fait la ola. Elle le comprend trop tard, à l'instant où Annie qui s'est levée d'un bond la tire prestement par le bras – réveillant sa douleur dans la nuque, calmée depuis deux jours à coups d'Ibuprofen. Résultat, Agnès se dresse, la main sur le cou, en s'exclamant « Aïe ! » au lieu de « Olé ! ». Sa ola est ratée.

Quand la vague atteint le fond de la salle, des percussions succèdent aux cuivres, si fortes qu'elles font sauter les couverts dans les assiettes. Une chanson commence. Quelques cris fusent pendant l'intro, très courte, et aux premiers mots du chanteur l'assistance bascule dans le délire collectif. On ne danse pas seulement, on tape dans les mains ou sur la table avec sa fourchette, on hurle les paroles en chœur et, quand on ne les connaît pas, on pousse des hurlements de coyote.

Nini, debout, s'est emparée de sa serviette blanche qu'elle agite au-dessus de sa tête, comme pour déclarer un cessez-le-feu. Agnès, qui vient de se rasseoir, ne peut décemment pas rester immobile. Elle se relève et, dans l'espace minuscule entre sa chaise et la table, commence à se dandiner, les mains près du corps. Ce n'est pas désagréable, même si sa nuque lui lance. L'air est une sorte de merengue à la sauce techno. Autrement dit, doublement entraînant. Mélodie simplissime, tempo rapide, clappements secs : les pieds se mettent à battre et le corps à onduler pratiquement d'eux-mêmes. En dansant, elle réalise que l'interprète de la chanson, là-bas, sur scène, est Patrick Sébastien. Il a pris une voix de crooner qu'il fait couler sur ces percus comme un ruisseau sur la caillasse.

Une chaîne humaine s'est formée, qui s'allonge en défilant cahin-caha, entre les tables. La tête du cortège avance en direction d'Agnès qui doit se pousser sur sa gauche et se coller contre sa voisine pour la

laisser passer...

Le refrain arrive, repris en chœur par toute la salle. Il faut dire qu'il est assez simple : « La fiesta, la fiesta ! » C'est tout. « La fiesta, la fiesta ! » indéfiniment...

Son chien est enfermé dans une chambre d'hôtel depuis dix heures du matin, elle a bousillé la voiture de sa sœur et envoyé un vieillard adorable à l'hôpital, mais Agnès s'époumone à hurler « La fiesta, la fiesta ! » au milieu d'une foule de supporters en délire...

Et c'est au moment où elle s'apprête à le beugler pour la cinquième fois que ses yeux, accidentellement, se posent sur Fabien.

Il se balance avec les autres, dans la chaîne. Il porte une chemise blanche ouverte jusqu'au nombril. Il est méconnaissable. Ruisselant de sueur, décoiffé, hilare... Magnifique.

Agnès se fige, comme statufiée, les mains suspendues au niveau de sa poitrine. L'homme de sa vie avance lentement dans sa direction, il passera à sa hauteur dans moins de dix secondes. Elle s'inquiète, réalisant la tête qu'elle doit avoir. Ses cheveux ont séché ici, à la chaleur de cette étuve... Elle n'a même pas le temps d'un rapide coup de rouge à lèvres. Elle se passe la main sur la tête, redresse la colonne vertébrale et se remet à bouger en ayant l'air naturel. Elle opte pour des mouvements lents et sensuels, à contretemps certes, mais le but est d'être à son avantage, pas de danser en rythme... Elle ne le laissera pas passer, elle se le promet.

Quand il la voit, il marque un temps. Il la reconnaît, ses sourcils se lèvent et ses lèvres forment un rond. Un rien déconneur, mais il y a autre chose...

Il tend la main dans sa direction, la pose sur son épaule et l'attire à lui. Là, alors que leurs visages n'ont jamais été si proches, qu'ils se touchent pratiquement, ils ont cet échange exceptionnel :

« Vous êtes là ?

– Je... oui.

– C'est bien !

– Oui.

– C'est bien que vous soyez venue. »

Et plus rien.

Elle a entendu sa voix éraillée, elle a senti ses lèvres se mouvoir contre son oreille, elle a eu droit à ça et c'est tout. Il n'a rien trouvé d'autre à lui dire et s'en est retourné à sa chaîne débile. Il la dépasse maintenant, il la dépasse en la frôlant, il va disparaître.

Elle est vraiment bonne à rien ! Même pas foutue d'aligner trois mots sensés. Alors qu'elle est là pour ça ! Pour lui ! Qu'elle a fait cinq cent soixante-cinq kilomètres pour le...

« Allez, venez ! »

Il est réapparu. Il a fait un pas en arrière et est réapparu :

« Venez danser ! »

Il lui empoigne le bras et la tire en la faisant tourner sur elle-même. Elle manque de tomber, il la rattrape par la taille et, de ses deux mains, la place devant lui dans la chaîne.

Elle cherche une prise sur sa voisine de devant, choisit son épaule, et se lance. À peine a-t-elle calé son pas sur celui du groupe qu'elle sent Fabien, dans son dos, se plaquer contre elle.

« Vous connaissez le dixième commandement du rugby ?

– Non.

– À la troisième mi-temps, tu participeras ! »

Il l'a hurlé, son dixième commandement, beaucoup trop fort. Il a probablement bu. Mais ça ne la dérange pas. Il aurait pu aussi bien lui décoller le tympan. Elle a dit non comme on s'offre, comme on dit merci, comme on dit oui dans l'amour. Il est là, derrière elle, il la tient par la taille. Elle est toute à la pression de ses mains, aux balancements de son corps dont elles se font les messagères...

« Ça vous a plu, le match ? »

Et, en plus, il lui parle.

À cause de sa nuque, elle ne peut pas se contenter de tourner la tête pour lui répondre. Elle doit faire pivoter le haut de son corps tout entier.

« Je l'ai pas vu, je suis arrivée trop tard.

– Vous vous êtes perdue en venant.

– Non, j'ai juste pris le taxi trop tard... Mais faut arrêter de me vouvoyer, Fabien !

– Je sais... Mais pourquoi t'as pris un taxi ? T'as une voiture, non ? »

Il plonge la tête dans le creux de son épaule pour entendre sa réponse. Elle se penche vers son visage, ses lèvres effleurent alors sa joue, avant de se perdre dans ses cheveux mouillés par la transpiration... Jamais elle n'aurait imaginé qu'une chaîne puisse être si sensuelle.

« Oui, mais elle ne marche plus.

– Ah, merde... *La fiesta, la fiesta !...* C'est grave ?

– *La fiesta, la fiesta !...* Assez, oui. Le garagiste dit qu'il vaudrait mieux s'en séparer, pour profiter de la prime à la casse.

– Je pourrais te ramener, alors ?

– Hein ?

– Tu rentres à Aurillac, tout à l'heure ?

– Euh, oui.

– Alors, je te ramène... Enfin, si ça te... »

Agnès écarquille les yeux.

« Non, pas du tout. Enfin, oui, je veux dire oui, j'accepte !

– Hein ?

– Je dis “J’accepte !”
– Nickel... *La fiesta, la fiesta !...*
– *La fiesta, la fiesta !...* Mais tu as de la place ?
– Oui. Je suis venu avec deux potes mais y en a un qui reste à Brive. Et l’autre, je sais pas, faut que j’l’appelle. »

C’est probablement un accident, mais elle vient de sentir ses mains monter d’un cran sur sa taille.

« Et Danielle ? demande-t-elle, innocemment.

– Elle est pas venue, Danielle. Avec le bébé, t’imagines, dans tout ce bordel ! »

Bah, écoute, oui, elle imagine.

« Zoukez, zoukez ! » harangue Sébastien du haut de son podium. La chaîne se défait et chacun se met à danser de son côté. Agnès, un peu plus que les autres. Un peu plus intensément. Les bras en l’air, les mains jointes au-dessus de la tête, les yeux fermés. Pas forcément à son avantage, mais si belle. Il faut dire qu’elle pense à une jeune femme, une prof d’aérobic à la narine percée, qui a eu raison de rester au chaud dans son appartement de Saint-Géraud, avec des poutres et tout et tout... Vraiment, Agnès Rouche a rarement été aussi heureuse qu’en ce 24 décembre 2008, lorsqu’elle se met à zouker chez Maman, à Brive-la-Gaillarde.

Elle l'attend près de la porte, à côté d'un bonhomme de neige en polystyrène sur lequel une fourchette a été plantée à l'endroit du sexe.

Il vient vers elle, son portable à l'oreille. Il a boutonné sa chemise et passé une doudoune en cuir anthracite à la capuche bordée de fourrure, visiblement chère. Il porte un jean à peine délavé et des tennis en cuir brun qui évoquent les anciens ballons de football américain et semblent de collection. Ses cheveux sont toujours humides mais ordonnés, il s'est recoiffé.

Il raccroche, a une phrase énigmatique (« il dort à Migoule, Julien ») et ils sortent. Dehors, il étend un coupe-vent aux couleurs du Stade aurillacois au-dessus de leurs têtes et ils s'élancent.

La voiture est garée à trente mètres de là, sous un tilleul. C'est une berline noire, neuve ou quasiment. Une Audi, dont la pluie fait briller les anneaux dans la nuit. Fabien déverrouille les portes à distance et tend le trousseau à Agnès :

« Ça te dérange de conduire ?

– Non, j'adore ça.

– Parce que je suis un peu... »

Il se frotte le ventre.

« Pas de problème, dit Agnès. Par contre, la route...

– Je t'indiquerai. »

Ça change clairement de la 206. Les fauteuils sont d'un cuir si souple qu'ils donnent l'impression de prendre la forme du corps qui s'y installe. Le moteur se démarre en pressant une touche et, sur le tableau de bord, les voyants ont l'éclat discret des étoiles...

Alors qu'Agnès se concentre pour apprivoiser ce chef-d'œuvre, Fabien plonge la main dans le vide-poche entre les deux sièges. Il en sort un tube de Mentos vert largement entamé, dont il gobe un bonbon.

« Y a des CD, là, si tu veux de la musique.

– Pourquoi pas ?

– T'as envie d'un truc en particulier ?

- Quelque chose de calme.
- *Les Tubes du classique*, ça va ?
- Parfait. »

Quelques secondes plus tard, les mesures planantes de l'*Aria* de Bach s'élèvent dans cette voiture glissant comme un voilier dans les rues de Brive.

Le décor a changé, les acteurs aussi. Bach oblige, on s'approche forcément d'une certaine vérité. D'ailleurs, ils ne parlent pas. Enfin, presque. Fabien donne quelques indications et, juste avant qu'ils sortent de la ville, demande :

« Excuse-moi, mais j'ai oublié ton prénom.

– Agnès.

– Agnès. C'est vrai. »

Il n'avait pas retenu son prénom. Tout ce temps, il lui avait parlé sans savoir comment elle s'appelait. C'est horrible. Et pourtant, ça passe. Ça ne la blesse pas. Il faut comprendre : elle vit un rêve. Son grand amour est là, à côté d'elle, enfoncé dans son fauteuil, un pied posé sur le tableau de bord. La position la plus normale, la plus réelle qui soit. La position qu'il aurait s'ils formaient un couple.

Elle sait exactement ce qui lui passe par la tête. Elle sait qu'il se demande ce qu'il pourrait bien raconter à cette fille qu'il a du mal à situer, qu'il connaît sans la connaître. Elle sait qu'il se dit qu'il était plus facile de faire le con tout à l'heure dans la chaîne que de lui parler maintenant... Il se décide :

« Mais t'as de la famille à Aurillac ? »

Sa voix est enrouée, cassée par la fête.

« Non.

– Tu fais Noël avec qui ?

– J'avais plus ou moins prévu de passer le réveillon chez ma sœur. Mais, comme tu vois, je suis ici. Je crois qu'au fond j'avais envie de me retrouver seule, ces jours-ci... Et toi ?

– Ce soir, on reste à la maison, avec Danielle, tranquilou. Et demain, c'est le gros truc en famille, chez les Bonnafous... Tu seras là ?

– Non. Je serai partie.

– Partie... chez toi ?

– Oui, je serai rentrée à Paris.

– Mais Pélo ?

– Quoi, Pélo ?

– Vous êtes pas ensemble ?

– Non. Il aimerait bien, mais non.

– Ah, d'accord... Mais pourquoi t'es venue ici ? À Aurillac, je veux dire ?

– C'est une amie qui me l'a suggéré.

– Ah, d'accord », répète-t-il, comme si elle avait répondu à toutes

les questions qu'il pouvait se poser.

« Au rond-point, tu prends la première à droite. »

Il garde la même position de jambes et de bras, tourne seulement la tête vers la vitre de son côté.

« Tu vois, tout à l'heure, quand je t'ai vue chez Maman, toute seule, comme ça, j'ai pensé que t'étais venue pour moi. Enfin, pour les joueurs. Que t'étais une fuckeuse.

– Une fuckeuse ?

– C'est comme ça qu'on appelle les nanas qui fantasment sur les joueurs, qui les suivent partout, qui veulent se faire sauter... Pardon de la vulgarité. »

Agnès avale discrètement sa salive.

« Parce que ça existe, les filles comme ça ?

– Tu peux même pas imaginer... À chaque calendrier... Le calendrier, tu vois ce que c'est ?

– On m'en a parlé, oui.

– Tu peux pas imaginer ce qui se passe quand ça sort. Dans les deux-trois mois qui suivent. C'est juste incroyable. Tout ce qu'on reçoit. Moi, les autres joueurs. Des centaines de trucs. Des lettres vachement longues de nanas qui racontent leur vie, leurs secrets. Elles envoient des ours en peluche, des trucs qu'elles ont tricotés. Y en a pas mal qui envoient leur culotte, aussi. Et je te parle pas des photos... Ça fait pitié, tu vois ? Parce que tu te dis qu'elles font partie d'un grand cirque... Tu vois c'que je veux dire ? »

Agnès, rigide, s'efforce de conserver une expression aussi neutre que possible.

« Je crois.

– Nous aussi, les joueurs, on en fait partie. On a posé à poil. Mais y a de la dérision, de la déconne. Elles, y a pas de dérision. Tu sens qu'elles sont sérieuses. Elles sont sérieuses dans leur fixation. Elles se rendent pas compte... Là, au rond-point, c'est en face.

– Tout droit ?

– Tout droit, oui... Tiens, hier, y a un pote qui m'a raconté un truc : samedi, à l'entraînement, y avait une lettre pour lui, dans les vestiaires...

(les doigts d'Agnès se crispent sur le volant)

... C'était une lettre d'une nana. Alors, elle, elle y allait carrément : "J'ai envie de baiser, voilà mon 06, appelle-moi." Il savait pas qui c'était, c'te fille. Il savait pas d'où elle venait, rien du tout. T'imagines ? La pauv' fille qu'est venue déposer son truc dans les vestiaires... »

Il se tait.

Agnès a une sueur froide : il est en train de comprendre. Il vient de se souvenir du prénom de la fille en question et il est en train de

faire le rapprochement...

Du coin de l'œil, elle le voit mettre la main devant la bouche – ça y est, il a compris.

« Arrête-toi ! intime Fabien.

– Hein ?

– Arrête-toi, maintenant ! »

Elle freine en préparant mentalement ses explications. La voiture n'est pas encore à l'arrêt que Fabien ouvre la portière et se jette au-dehors.

Agnès, agrippée au volant, le regarde en se disant que sa réaction est tout de même excessive.

Elle coupe le moteur, sort à son tour, fait quelques pas vers l'arrière de l'Audi.

« Fabien ? »

Au même instant, elle l'aperçoit, un peu plus loin, sur le bord de la route. Courbé en deux, une main posée sur un poteau télégraphique... prêt à vomir.

Bêtement, elle lui lance :

« Ça va ? »

Il lui répond en tendant le bras dans sa direction, pour qu'elle n'approche pas. Puis il plonge la tête en avant et se libère d'une épaisse giclée rosâtre.

Regarde. Regarde ton bel amour de calendrier dégomber sous la pluie. Regarde et comprends le mensonge du papier glacé, des éclairages, du maquillage... Eh bien, oui, elle le regarde, et ce qu'elle voit la touche, la bouleverse, même. Elle la prend comme un cadeau, cette vision. En vomissant devant elle, c'est de son intimité que Fabien lui dévoile. Il a trop bu, cet après-midi, quelque chose l'a fait trop boire, quelque chose qui ne va pas. Une fêlure, qu'elle a sentie depuis le début, qu'elle connaît et qui lui plaît... La mélancolie.

Il est remonté dans la voiture en s'excusant (« La sangria, c'est killer »), puis il a ajouté « Maintenant, c'est tout droit, toujours tout droit. » Il a gobé un autre Mentos, a vérifié les messages sur son téléphone, a envoyé un texto très court, et elle ne l'a plus entendu... Un peu avant six heures, quelque part sur la départementale 921, Fabien Castan s'endormait.

Elle aurait pu conduire longtemps comme ça, son homme de rêve à ses côtés. Elle l'aurait emmené loin dans la belle voiture. En Italie, dans la baie de Naples. Non, pas en Italie. En Grèce, jusqu'à un embarcadère d'où ils auraient rejoint une île où on n'accède que par bateau...

Seulement voilà : à la sortie d'un village du nom de Malet, la route se scinde en deux et Aurillac n'est pas indiqué. Les panneaux ne

donnent le choix qu'entre Forgès, sur la gauche, et Saint-Chamant, dans l'autre sens.

Agnès ralentit et se gare le long d'un champ, à trois mètres de l'embranchement. Elle laisse tourner le moteur, le chauffage, et le sixième morceau des *Tubes du classique* , le *Requiem* de Fauré. Elle est consciente que, comme les étoiles s'alignent, les éléments autour d'elle se sont accordés. La pluie tombe au rythme de cette musique lente et céleste qui veille au sommeil du jeune dieu dormant sur le siège passager.

Il faudrait le réveiller, lui qui cuve, bouche ouverte, à côté d'elle. Poser la main quelque part sur ce corps et le secouer gentiment... Poser la main sur lui, d'accord, mais pas forcément pour lui demander la direction...

Son cœur s'élance, ses mains deviennent moites. Il lui arrive exactement ce qui s'est produit il y a dix jours au métro Mabillon, puis dans les vestiaires à Verdouy. La même sensation de basculement. En plus fort. En plus du tout gérable. Il faut qu'elle touche, qu'elle sente avec les mains. L'énormité de la situation lui donne le vertige. Son geste réveillera Fabien et provoquera un clash. Elle perdra l'affection précieuse de ces gens simples, quittera la cité géraldienne sous les huées. Elle s'en fout, elle est prête à assumer. De toute façon, il était à deux doigts de comprendre. Sa décision est prise.

Elle lâche le volant et tourne la tête du côté passager, sa main droite en suspens devant elle. Ses yeux se posent sur un renflement du jean de Fabien à l'endroit de sa braguette. Ils s'y attardent un instant et remontent lentement... La boucle en forme de H du ceinturon Hermès, qu'elle n'avait pas encore remarqué... Les plis nets de la chemise blanche, froissée, tachée... Les deux mains posées l'une sur l'autre, leurs doigts entrecroisés... Le menton de Fabien, sa bouche...

Il la regarde.

Aussi raide qu'un paraplégique dans sa chaise, il l'observe. Les yeux mi-clos mais attentifs. Impénétrables, aussi : ce regard qu'elle soutient pendant de longues secondes, Agnès est incapable de l'interpréter.

Jusqu'à ce qu'il inspire et se mette à parler :

« J'peux te demander un truc ?

– Je t'en prie.

– Si ça te fait chier, tu m'le dis franchement.

– D'accord.

– Juré ?

– Que ?

– Que tu m'diras franchement si ça te fait chier.

– Juré. »

Il prend son souffle et murmure :

« Ça te dérange si on fait un truc ?

– Un truc ?

– Oui, si on baise. Enfin, si on fait l'amour. On le fait une fois et on n'en parle plus jamais. »

Agnès ouvre la bouche sous l'effet de la surprise.

Fabien, sérieux et concentré, continue :

« Ça fait quatre mois que Danielle est enceinte. Ça fait quatre mois qu'on n'a rien fait. Même en Sicile. Elle supporte pas qu'j'la touche. C'est juste horrible. J'en peux plus. J'en peux plus d'me branler. »

En un éclair, elle comprend. Non, il n'a pas réalisé que c'est elle qui a écrit la lettre. Il lui a posé quelques questions au début du voyage pour s'assurer qu'elle n'avait pas d'attaches dans la région, qu'elle ne faisait que passer. Et s'il a tellement parlé des fuckeuses, c'est probablement qu'il rêvait d'en avoir une sous la main. Quant à son audace et à sa franchise désarmantes, elles sont sans aucun doute à mettre au compte de la sangria, décidément killer.

Sans le quitter des yeux, Agnès se met à penser à ce renversement des rôles et sourit.

Fabien l'imité aussitôt. Ses lèvres s'étirent, dévoilant des dents d'une blancheur éclatante.

« Tu m'kiffes pas ? »

L'expression la fait rire, les larmes lui montent aux yeux.

« Et toi, tu m'kiffes ? » demande-t-elle.

Il se redresse, s'approche d'elle et redevient grave.

« J'adore ça », dit-il, catégorique.

Il doit parler de ses cheveux car il les caresse.

« Et ça », ajoute-t-il, en passant son index sur les taches de rousseur recouvrant ses pommettes.

De là, il fait glisser son doigt près de sa bouche, le passe sur le contour de sa lèvre supérieure.

Elle a l'impression que les trente-cinq années qui viennent de s'écouler n'ont fait que préparer ce moment. Ses réveils et ses couchers, les pas qu'elle a faits, les respirations qu'elle a prises depuis trente-cinq ans n'ont fait que préparer ce moment.

Il parle. Jamais elle n'aurait imaginé qu'il parlerait autant. Il demande, intime, commente. Redresse-toi. Caresse-toi un peu. Tu veux plus lentement ? Je suis bien dur, maintenant. Il observe beaucoup, aussi. À s'en tordre les cervicales. À s'en donner un double menton. Par orgueil, probablement. Guetter le plaisir dans les expressions d'Agnès intensifie le sien propre... Elle, tendue à l'extrême, est plongée dans l'effort que lui coûte de tout retenir. Elle ne veut rien oublier, elle veut se souvenir toute sa vie. Du goût écœurant de sa bouche, où

se mêlent l'alcool, l'orange amère et la menthe du bonbon ; de la lisseuse parfaite de son torse, son torse glissant, où ses seins dessinent deux petits yeux bruns ; de son sexe, déjà mouillé quand elle le découvre, que des petites bulles autour du méat font ressembler à un escargot dans sa coquille. Ce sexe à l'odeur de marée, dont elle se dit, en le prenant dans sa bouche, qu'il a une consistance de mousse... Fabien n'en peut plus, elle non plus. Une fois le siège passager abaissé, il y a peu de mouvement, et une seule posture. Elle est venue le rejoindre, s'est assise sur lui, allongé sur le dos. Les formes de ces deux corps se complètent si parfaitement que le simple fait de se poser l'un sur l'autre les amène au comble. Les creux de Fabien, les rondeurs d'Agnès. La fermeté de muscles sculptés aux matchs et aux entraînements, la tendresse d'une chair qui écrit et qui rêve. Elle se cogne contre l'intérieur de la voiture et sourit dans le plaisir. Lui aussi. Il tend le bras vers son visage, pose sa main sur sa nuque et l'attire vers lui. À son oreille, il formule une demande comme on livre un secret. D'une voix totalement blanche, il requiert un doigt où elle ne s'attend pas. Elle se penche en avant, passe sa main entre les deux jambes que son grand amour écarte légèrement et glisse son majeur dans l'auréole mouillée de sueur. Il ne la quitte pas des yeux, c'est cet instant qu'il attendait, c'est ça qu'il voulait voir, l'expression sur le visage de celle qui lui ferait ça. Et il jouit dans un rôle. « Aaaaah, putain. »

Un peu après, Agnès s'étend sur lui. Le visage tourné vers le bas, elle regarde d'en haut ce sexe dérisoire qui n'a plus l'air de rien, cette bite marron qui lui fait penser à une crotte. Elle ne voit qu'un organe comme les autres, un prolongement de peau, un bout. Elle entend Fabien respirer et sent son cœur battre sous ses seins, de moins en moins vite. La pluie bat discrètement sur le toit de la voiture. Un chien aboie au loin. Le sexe n'est rien, se dit-elle. Il n'y a plus de rugbyman, plus de calendrier. Même plus de beauté renversante. Seulement un homme avec un cœur qui bat, un homme qui fait ce qu'il peut, un être humain plein de questions, comme les autres, comme Agnès. Le sexe n'est rien. Elle redresse la tête pour l'embrasser. Elle ne l'a jamais autant aimé.

Il a dormi quelques minutes. Elle, non. Toujours contre lui, les yeux ouverts, elle s'est souvenue d'avoir lu dans *Rugbyrama* qu'il était né à Rodez et elle a décidé qu'elle voulait connaître cette ville. Découvrir le quartier où il a grandi, arpenter les rues qu'il arpentait, connaître leurs noms. Voir ce qu'il a vu. Faire un tour dans son enfance, son enfance à lui.

C'est plus tard, dans son lit, qu'elle se met à penser aux fées. La Belle au bois dormant avait trois marraines, trois bonnes fées qui

veillaient sur sa destinée. Agnès aussi. Trois fées un peu croulantes, trois fées en fin de parcours, mais encore efficaces. Trois fées, dont deux fumeuses, qui ont transformé son homme de rêve en réalité... Margaret l'a chauffée depuis une dizaine d'années, Colette lui a livré le mode d'emploi et Pierre-Marie a empêché qu'elle ne se décourage... Margaret, Colette et PM. Elle les imagine flanqués de petites ailes de libellule et sourit en s'endormant. Elle rêve déjà un peu.

« Comment il va, ce matin ? »

La Vivien Leigh d'Aurillac cherche ses mots :

« Disons que ça ne décolle pas trop. »

Agnès enregistre l'information et plonge une main fébrile dans son sac.

« Bon. Je suis passée à Casino tout à l'heure et je vous ai pris ça, pour vous et votre collègue. »

Elle lui montre deux livres. Deux exemplaires du même roman, *Secrètes tentations*.

« C'est écrit par le même auteur qu'*Aujourd'hui, demain, toujours*. Vous savez, celui que vous m'avez montré la dernière fois. Eh bien, c'est le même auteur, même si l'histoire n'a rien à voir.

– Comme c'est gentil !

– Par contre, je ne les ai pas signés, je ne me souvenais plus de vos noms.

– Vivi et Marité.

– Ah, oui... Vous avez un stylo ? »

L'infirmière lui dégote un bic et, sourire aux lèvres, observe le début des dédicaces. Puis son regard s'élève vers la porte sur le pas de laquelle se tient Pélo.

« Vous aussi, vous venez voir M. Beyssade ? »

Il lui répond un oui à peine audible.

« Vous êtes de la famille ? »

Agnès intervient, tout en continuant à signer :

« Oui. Enfin, un peu plus que ça, dit-elle, pleine de sous-entendus. Je pense que Pierre-Marie sera très heureux de le voir.

– Je comprends », répond l'autre en se raidissant.

Agnès rebouche son stylo.

« D'ailleurs, je crois qu'ils aimeraient avoir un moment tous les deux, un moment rien qu'à eux.

– On va arranger ça », dit l'infirmière, en tripotant nerveusement le col de sa blouse.

Pélo passe la combinaison de visiteur et retrouve les deux femmes devant la chambre de PM. Vivien Leigh y entre seule et en sort au bout de quelques secondes :

« C'est bon, il est réveillé. »

Un résistant préparant une mission de sabotage pendant la Seconde Guerre mondiale n'aurait pas l'air plus concerné. « Pas d'efforts, pas de stress, pas d'émotions fortes, résume-t-elle à Pélo. On est bien d'accord ? »

Le grand dadais opine du chef en cherchant le regard d'Agnès qui, d'un hochement de tête, lui fait comprendre que tout se passera bien.

« Et pas plus de cinq minutes, ajoute l'infirmière. De toute façon, si ça dépasse cinq minutes, je viens voir ce qui se passe. »

En entrant, il ne se laisse distraire ni par l'aspect du vieil homme ni par les machines auxquelles il est relié. Une tâche lui a été confiée, il doit s'en acquitter, donner satisfaction, comme lorsqu'il sert au restaurant. Pas de place pour les états d'âme, qu'il réserve aux moments de poésie. Jean-Paul Bonnafous, dit Pélo, est un gars sur lequel on peut compter. C'est même ce qui le définit.

Plus tôt dans la matinée, Agnès l'a fait venir dans sa chambre, à l'hôtel. Elle a rempli sa part de contrat (et accessoirement exaucé son plus grand rêve du moment) en laissant tomber à ses pieds le peignoir en éponge sous lequel elle était nue. Puis elle s'est assise sur le lit et s'y est tenue droite quelques minutes, la tête stupidement tournée vers le mur.

À l'éblouissement qu'a produit la vision de ces seins tellement imaginés, ces seins juste un peu lourds et parsemés de taches de rousseur, a succédé le besoin de les toucher. La main timide du serveur s'est approchée du buste d'Agnès qui s'est alors empressée d'ajouter une annexe au contrat : toucher, d'accord, mais si plus tard Pierre-Marie exprimait le même désir, il faudrait le laisser faire. Pélo n'avait pas hésité longtemps...

« Bonjour, M. Beyssade.

– Pélo, répond PM avec amour, à l'intérieur de sa méduse.

– Mademoiselle Rouche m'a dit qu'y avait un code. Que pour dire oui, vous tapez une fois sur votre lit... »

Le vieux confirme.

Cette démonstration arrache un sourire au grand bêta qui, très vite, se rappelle pourquoi il est là. Retrouvant son sérieux, il se concentre une seconde et, très naturellement, annonce :

« Elle m'a dit que vous aimeriez bien voir ma bite. »

Les yeux de Pierre-Marie s'agrandissent, sa main s'empresse de répondre par l'affirmative.

« Bon », lâche Pélo, résolu.

Il baisse la tête, relève l'extrémité de la blouse en polyéthylène jusqu'au-dessus de sa ceinture et la maintient en place avec ses coudes. De sa main gauche, il défait quatre des cinq boutons-pression de sa braguette et abaisse de quelques centimètres un sous-vêtement en coton violet. Les doigts aux ongles rongés de sa main droite plongent alors dans son pubis dense et luisant, puis à l'intérieur de son slip d'où ils font jaillir son pénis.

« Voilà », déclare-t-il, en contemplant lui-même son membre.

Les yeux de PM n'exprimeraient pas plus l'extase si l'archange Gabriel lui était apparu. Bien qu'un peu refroidie par les circonstances, la verge de Pélo possède, c'est visible, les qualités qui font la bite d'exception : trapue et épaisse tout en restant d'un volume raisonnable, idéale dans sa longueur de prépuce, elle a encore la teinte légèrement rosée et l'aspect velouté, soyeux au contact, des sexes adolescents. De la corpulence mais de la mesure, se dit PM sans pouvoir la quitter des yeux, voilà un modèle, voilà un archétype... Voilà la bite française.

« Bon, là, dit Pélo, elle est un peu... »

Flagada est probablement le mot qu'il cherche.

L'ex-coiffeur fait non de la tête pour signifier que ce n'est pas un problème. Tout va très bien, vraiment. D'ailleurs, si le temps pouvait se suspendre sur-le-champ et l'éternité commencer aussitôt, il n'y verrait aucun inconvénient.

Mais par sens du devoir autant que par fierté de mâle, Pélo attrape son sexe par l'extrémité, le secoue brièvement, histoire de lui donner de l'amplitude, et le décalotte d'un coup sec, afin de le délasser complètement. Apparaît alors un gland rose malabar, légèrement humecté, d'une magnificence absolue. À l'intérieur de son masque, PM émet une série d'onomatopées sourdes, assez proches de celles que produirait un chimpanzé énervé.

Le serveur l'observe sans comprendre, avant de se souvenir : « Ah, oui. Il faut que je vous dise. Si vous voulez la toucher, pas de problème, vous avez le droit... Bon, juste la toucher. »

Tout en continuant à regarder, le vieux se tait, se calme, se fige, même. Un observateur plus attentif que Pélo remarquerait la larme prenant forme derrière le masque, au coin d'un de ses yeux. C'est que ses treize ans viennent de lui être rendus. Voilà à quoi ressemble l'état de bonheur...

Pierre-Marie est à Guéret, dans la Creuse, où il a grandi. Par un soir de juin, au terme d'une des premières journées vraiment chaudes de l'année. Il s'est assis sur un muret où il aime être. Devant lui, une place encadrée de platanes sur laquelle des garçons de son âge jouent au ballon. Dans son dos, une vallée où les arbres frémissent et où le

jour ne semble pas vouloir finir. Le clocher de l'église, sur la place, annonce huit heures. Le silence entre chaque coup est couvert par les cris stridents d'hirondelles faisant la course.

Puis il a trente ans, à peine. Il est au Beverly Hills Hotel, au milieu des années 60. Il vient de coiffer une actrice pour la soirée des Golden Globes. Dans sa chambre, pour tromper sa nervosité, ils ont bu du champagne en écoutant Mozart. Elle disait « Mozart vous remet toujours droit ». Elle n'était pas sûre du choix de sa robe en mousseline vert pomme, posée sur le lit... En sortant, Pierre-Marie donne un pourboire de dix dollars au voiturier, un beau Mexicain qui lui apprendra le soir même qu'il s'appelle José.

Il y a pire que d'attendre Noël seule à Paris : attendre un train l'après-midi du 25 décembre dans la ville la plus froide de France.

Votre chien grelotte à côté de vous. Vous avez une minerve autour du cou. Vous transportez un siège bébé très encombrant. Et sur ce quai de gare cafardeux, vous avez pour seule compagnie une dizaine de scouts en short. Des scouts super motivés qui ont insisté pour que vous donniez un petit quelque chose à la fondation Raoul-Follereau. « Allez, pour les lépreux. Allez, *madame*... »

Encore ? La fin de l'année approche à grands pas et, avec elle, l'heure des bilans.

Ah, les bilans, sa partie préférée. Celui de son escapade à Aurillac est, comment dire... désastreux. Elle quitte la ville avec autant d'indignité que si elle laissait derrière elle une scène de crime. Elle a envoyé un vieillard à l'hôpital et une voiture (même pas la sienne) à la casse. Elle a dévoyé une âme simple et volé un amant à une femme portant la vie. Un amant magnifique qui ne lui appartiendra jamais et qu'elle est maintenant à peu près certaine d'aimer, en plus de le désirer depuis treize mois... Sa solitude est hurlante, insupportable. On est le jour de Noël et son téléphone n'a sonné qu'une seule fois (sa sœur, qui l'appelait pour qu'elle n'oublie pas le siège bébé).

Elle s'en est même pris à la jeune serveuse. Tout à l'heure, à l'hôtel, alors qu'elle sortait de sa chambre, chargée comme une mule. Elle a croisé l'adolescente qui passait par hasard dans le couloir et lui a hurlé : « Mais vous avez peur de quoi, exactement ? ! » Comme ça, sans raison apparente... La pauvre fille s'est enfuie en courant, les bras très raides le long du corps.

Qu'est-ce qui aurait pu se passer plus mal ? Qu'est-ce qu'elle aurait pu faire de pire ? Il est temps de grandir, Agnès. Temps d'arrêter de tout mélanger. La vie n'est ni un roman de Margaret Simmons, ni *Bernard et Bianca*, ça se saurait. Cela dit, question maturité, elle tient le bon bout : cet après-midi, elle a l'impression d'avoir soixante ans.

Les scouts s'animent, le train arrive. Bleu, tout petit, comptant seulement trois wagons dont chacun semble d'une époque différente. On dirait une miniature grandeur nature.

« TER à destination de Clermont-Ferrand, annonce une voix pressée dans les haut-parleurs. Aurillac, deux minutes d'arrêt. »

La première voiture passe lentement devant Agnès et son chien qui se retrouvent face à une porte du second wagon. Celle-ci s'ouvre laborieusement, une grosse femme chapeautée apparaît, se cramponne à la barre verticale et commence à descendre.

Agnès la regarde, un brin inquiète. Au même moment, elle entend derrière elle :

« Agnès ! »

Elle se retourne.

Fabien est là.

Fabien Kouyaté. Le grand Black.

Essoufflé. Les mains en prière devant la bouche.

« Agnès... »

Il porte un pull mauve à col roulé moulant chaque millimètre de son torse monumental et dessinant un V parfait. La lumière du jour, particulièrement blanche et diffuse, accentue son teint d'ébène et révèle des degrés dans la couleur de cette peau qui semble rayonner de l'intérieur. Son crâne lisse et brillant a l'air d'être en bronze. Ce garçon est une œuvre d'art.

Agnès le regarde de biais.

« Qu'est-ce que vous faites là ?

– J'suis passé à l'hôtel, ils m'ont dit que tu venais de partir.

– C'est gentil, mais... »

Elle se baisse, attrape Fifi, le jette dans le train.

« Je vous ai déjà dit que je me suis trompée. Elle n'était pas pour vous, cette lettre. Je comprends pas pourquoi vous insistez.

– Attends, est-ce qu'on pourrait en parler tranquillement, ailleurs qu'ici ? »

D'aussi près, c'est énorme, le pilier d'une équipe de rugby. Colossal. Agnès fait un pas en arrière.

« Parler de quoi ? Y a rien à dire. Ah, si, un truc très important : je vau pas le coup. Sérieusement, vous perdez votre temps, je fais que des conneries... Y a pas écrit tocarde, là ? »

Elle lui désigne son front.

Fabien prend un air désolé et fait non de la tête.

« Ah bon, je croyais », dit Agnès dont les yeux, d'un coup, se remplissent de larmes. C'est reparti ! Il ne s'est pas passé un seul jour pendant ce voyage sans qu'elle se mette à pleurer...

Elle s'empare du siège bébé, le soulève. De l'intérieur du train, un

scout se penche pour l'aider, lui prend le fauteuil des mains et le dépose sur la plate-forme, près de la porte. Elle oublie de le remercier.

« Attends, reprend Fabien. Mets-toi à ma place une seconde ! Je reçois une lettre incroyable, je te vois, tu me plais, et maintenant tu te tires ! Attends, c'est quoi, c'plan ?

– Mais puisque je vous dis qu'elle était pas pour vous, cette lettre incroyable !

– Je sais, tu me l'as déjà dit. Elle était pour Castan, c'est ça ?

– Arrêtez de me tutoyer !

– Et toi, change pas de conversation. Elle était pour Castan, la lettre, c'est ça ?

– Peu importe.

– OK, elle était pour Castan. Bon, bah, il est pas libre, Castan. Moi, oui. J'suis libre et je voudrais qu'on fasse connaissance.

– Oui, bah, vous feriez mieux de vous demander pourquoi vous êtes libre.

– Je le sais. J'suis libre parce que j'suis veuf. Depuis deux ans et demi. Bientôt trois. »

Elle s'immobilise.

« Je suis désolée. »

Puis elle lui tourne brusquement le dos, grimpe sur le marchepied et, d'un coup, se hisse dans le train.

« Voyez ? dit-elle, une fois là-haut. On se parle depuis une minute et j'ai déjà dit une connerie.

– Mais non, tu pouvais pas savoir. Allez, descends.

– Hein ?

– Je crois aux signes. Cette lettre, c'est pas par hasard si c'est moi qui l'ai trouvée. »

Il se rapproche du train, tend la main vers Agnès pour l'inviter à descendre.

« Tu restes un jour ou deux. On se voit, on parle, on fait connaissance. Je m'occupe de toi, je te fais visiter la région. Et puis si ça marche pas, tant pis, tu reprends le train dans deux jours.

– Parce que vous croyez que c'est aussi simple ? Hein ? Vous croyez que ça marche comme ça ?

– Je sais pas. Je sais pas comment ça marche. Je sais pas ce qu'il faut dire, je sais pas comment il faut le dire, j'ai pas assez d'entraînement. »

Il sourit.

« Rencontrer quelqu'un, par ici, c'est pas un truc qui arrive tous les jours. »

Elle fronce les sourcils, le regarde et il lui semble qu'elle le voit pour la première fois. En fait, il se révèle complètement différent de l'impression qu'il donne. Il est même probablement le contraire :

touchant, maladroit, fragile même...

Elle remarque ses mains, incroyablement longues et effilées. Et encore un détail, qui l'émeut tout autant : un peu de salive entre la pulpe rosée de sa lèvre inférieure et ce qu'elle voit de ses dents.

Et si c'était lui ? Et si c'était ça, d'aimer ? Sauter dans le vide, dans l'inconnu, pour de bon. Aller vers l'autre, celui qu'on ne connaît vraiment pas, au lieu de celui qui nous ressemble et qu'on connaît d'avance. Accepter d'apprendre, d'être surpris, dérangé.

« Faut que je le demande à genoux ? » demande-t-il.

Agnès s'agite, fait non de la tête et de la main. En vain. Fabien pose le genou droit à terre et la main gauche sur son cœur.

« Agnès, est-ce que tu veux bien rester deux jours de plus à Aurillac avec moi ? Est-ce que tu veux bien te donner cette chance ? Nous donner cette chance ? S'il te plaît. »

Fifi le regarde en battant de la queue.

Agnès le regarde, les yeux embués, en se mordant la lèvre inférieure.

Derrière elle, un scout suggère timidement :

« Vous devriez accepter, madame. »

Dans le compartiment, un autre s'y met, d'une voix plus grave et assurée :

« Allez, Agnès ! »

Et d'autres reprennent en chœur :

« Allez, Agnès ! Allez, madame ! »

Fifi s'excite, aboie une fois.

« Attention à la fermeture des portes, annonce la voix pressée des haut-parleurs. Éloignez-vous de la bordure du quai, s'il vous plaît. »

Suit une seconde de silence total. Tout ce qui respire sur ce quai de gare semble retenir son souffle...

Agnès porte la main à la bouche.

Fabien, toujours à genoux, l'implore du regard.

Et la porte, entre eux deux, se referme brutalement.

De l'autre côté de l'Atlantique, trois cents millions d'Américains viennent de se choisir un président noir, mais elle n'a pas pu se décider. La perspective de devenir Agnès Kouyaté, probablement...

En voyant cet homme agenouillé s'éloigner vers la droite derrière la vitre, elle se dit qu'elle est irrécupérable : elle ne connaît personne d'aussi peu disposé qu'elle à se rendre heureux.

Trois ans après

« **J'** ai toujours su que tu viendrais », dit-elle, tandis que le vent qui s'engouffrait dans la remise faisait frémir le bas de sa jupe.

Florent ferma doucement la porte et approcha.

Il était en nage.

Un instant, Adèle fut déchirée entre le désir qui la consumait et son envie d'en savoir plus : avait-il reçu sa lettre ? Avait-il des nouvelles de son frère ?

Incapable de choisir, elle s'en remit à lui. Et bien vite elle comprit qu'il ne souhaitait pas s'embarrasser de mots. Montdor avait été pris, Florent devrait regagner sa garnison rapidement, leur temps était compté. Et puis ils avaient assez attendu.

Il la saisit prestement par la taille et leurs lèvres fusionnèrent. Sans attendre, l'autre main de Florent s'immisça sous le corsage d'Adèle à la conquête de ce sein qui lui avait tellement manqué et dont la pointe, au contact de cette paume lisse mais volontaire, se raidit instantanément.

De ce corps qui la plaquait contre le mur en pierre, la jeune femme percevait maintenant la moindre émanation. Et lorsque, ouvrant sa tunique, Florent dévoila son torse suintant couvert d'une épaisse toison noire et soyeuse, une puissante odeur de sueur investit l'endroit. Adèle ferma les yeux pour mieux s'imprégner de cette exhalaison virile et renversa la tête en arrière. Dieu que son homme lui avait manqué !

Ses muscles s'attendrissaient, elle sentit grandir en elle une force familière. Cette force qui la rendait capable de tout, de toutes les audaces. Dans un instant, elle le savait, elle deviendrait une femme qu'elle reconnaîtrait à peine.

Et alors que sa bouche acharnée se rassasiait de ces lèvres suaves, ses doigts agrippés à son ceinturon glissèrent progressivement vers la bosse que l'ardeur de son beau cavalier dessinait sous la toile élimée de sa culotte.

« Florent, dit-elle en tremblant. J'ai peur de mon désir. »

Il lui couvrit la bouche de sa paume moite pour la faire taire. Adèle

glissa le bout de la langue entre ces doigts au goût de sel et...

Ses mains s'élèvent au-dessus du clavier.

Elle se relit en faisant craquer ses doigts puis elle consulte l'heure dans le coin de l'écran, enregistre son document et ferme l'ordinateur.

Très pratique, finalement, ce retard. Il lui aura permis de travailler une heure de plus. Avec un peu de chance, elle terminera son chapitre dans l'avion et n'aura plus à y penser pendant son séjour. Dix jours sans Adèle ni Florent, sans cœurs qui s'emballent, sans corsages arrachés sous l'emprise du désir. Dix jours à contempler les voiliers glisser lentement sur le Nil, à boire le thé à l'ombre de bougainvilliers pourpres, à se délasser près de fontaines où les colibris se désaltèrent. Le rêve...

L'Égypte, c'est la nouvelle passion de Colette. Colette Maréchal. Elle y passe la fin de l'hiver dans une villa qu'elle a déjà louée l'année dernière, où elle invite ses amis à la rejoindre. Dont Agnès. Oui, car ces deux-là sont devenues assez proches. En revenant d'Aurillac, Agnès est tombée dans les bras de l'amie de Sylvie et, depuis, il se passe rarement dix jours sans qu'au moins elles se téléphonent.

C'est Colette qui, trois jours après son retour du Cantal, l'a accompagnée dans la clinique du 14^e arrondissement où Fifi a été opéré. Ce sont ses mains qu'Agnès a serrées dans la salle d'attente en avouant « Je ne pensais pas l'aimer, ce chien... » (L'opération avait été un succès, et si aujourd'hui le caniche perdait la boule et la vue, s'il se cognait dans les horodateurs et se mettait à aboyer chaque fois qu'il croisait un Vélib', il était encore de ce monde.)

Au printemps suivant, c'est encore Colette qui suggéra que la mort accidentelle de Margaret Simmons (décédée bêtement en glissant sur un morceau de viande) offrait une chance qu'il ne fallait pas laisser passer : ces romans roses dont sa traductrice connaissait toutes les ficelles, n'était-il pas temps qu'elle les écrive elle-même ?

Agnès s'était alors lancée dans l'écriture de son premier roman sentimental avec d'autant plus d'ardeur qu'elle frôlait l'interdiction bancaire. *Je n'ai aimé que toi*, signé de son nom de plume, Maud Saint-James (allez savoir), était sorti à la fin de l'année suivante. Il s'était bien vendu, peut-être parce qu'il se passait au Moyen Âge (fait rarissime) et fourmillait de détails historiques (merci, Régine Pernoud). Ou simplement parce que, sans être *Cent ans de solitude*, il était mieux écrit que la plupart des livres du même genre. On s'attachait à la personnalité de ces phrases qui ne redoutaient ni la longueur ni les adverbes...

Cet enchaînement d'événements avait encore atténué le souvenir de l'escapade auvergnate, que sa mémoire jugeait déjà indésirable. Il s'était bien passé quelque chose à la fin de 2008, il y avait bien eu un voyage, un voyage et quelques étincelles, mais elle s'en souvenait

surtout comme d'un passage entre son ancienne vie et la nouvelle, une étape aux contours de plus en plus flous.

D'ailleurs, elle n'était plus en contact avec ceux qu'elle y avait rencontrés.

Pierre-Marie lui avait un peu écrit, puis plus rien. Quelques lettres du Luberon où il était parti en convalescence juste après le nouvel an. Obsédé par Pélo et son pénis qui lui tirèrent des larmes d'amour, il oublia tout ça à l'instant où, au réfectoire de la clinique, il rencontra un certain Lionel. Dieu sait pourquoi il se laissa émouvoir par ce toxicomane poitevin de vingt-sept ans, efflanqué, aux dreadlocks dégueulasses et au rire de chèvre. Le fait que ses pieds nus émergent toujours en partie de ses espadrilles, probablement. Entre l'ancien coiffeur plus comédien que Gloria Swanson dans *Boulevard du crépuscule* et le junkie repentí au regard vide, quelque chose exista pourtant, où passaient de la tendresse et pas mal d'éclats de rire.

Pélo quitta aussi Aurillac, mais à la fin de la saison. Direction Saint-Moritz où, dans le cadre d'un échange, il travailla un an au restaurant d'un palace où avait séjourné le shah d'Iran. Cette expérience se révéla l'une des plus heureuses de son existence, même s'il ne réussit jamais à formuler une seule phrase correcte en allemand, même courte. Il créa notamment sa page Facebook, où il eut bientôt plusieurs centaines de contacts. Le trois cent huitième, une étudiante Erasmus italienne du nom de Milena, partagea très vite plus que sa passion pour les fanfares, le rubiscube et la poésie... D'Agnès, Jean-Paul Bonnafous ne prononça plus jamais le nom, même s'il considère toujours le quart d'heure passé dans sa chambre la veille de son départ comme le plus érotique de toute sa vie.

Dans la liste de contacts de son téléphone, elle presse la touche « P » et attend, en examinant les ongles de sa main gauche.

Trois sonneries, et une voix d'homme posée :

« C'est Philippe, merci de laisser votre message, à bientôt. »

Elle hésite, mais pas longtemps.

« Tu décroches pas ? On avait dit qu'on se rappelait... Bon, bah, écoute, j'embarque dans une demi-heure, je vais rejoindre le terminal... J'suis contente, j'ai pu travailler. Une heure, pratiquement... »

Elle s'interrompt pour bâiller, la main devant la bouche...

« Oh, excuse-moi, ça me fait toujours ça, les aéro-ports... Les aéroports, les gares, je sais pas pourquoi, ça me fait bâiller... Ah, je voulais te dire : surtout n'oublie pas de donner ses cachets bleus à Fifi. Les autres, c'est pas grave si tu oublies, mais les bleus, c'est important de lui donner tous les jours... Bon, bah, écoute, je crois que je t'ai tout dit... Je vais y aller doucement... Je t'embrasse... Allez, bye. »

Elle raccroche et se tient immobile un moment, son téléphone à la main. Ses yeux suivent les manœuvres d'un Boeing d'Emirates, de l'autre côté de la vitre.

Pourquoi il lui est si difficile de prononcer ces deux mots ? Ils sont simples, pourtant, pas compliqués. Ils ne requièrent pas un don ni un entraînement particulier... Je t'aime... Elle l'écrit tous les jours mais elle est incapable de le dire... En anglais, elle l'a dit mille fois. I love you. Love you. Luv ya. Mais, en anglais, c'est comme dire « Bisous », c'est comme dire « À plus ! »... En français, c'est autre chose. Elle a l'impression que le dire mettrait au jour ce qu'il y a de pas totalement honnête en elle. Ses demi-mensonges, ses petites lâchetés...

Elle feuillette rapidement le magazine d'Air France, décide qu'il ne l'intéresse pas et l'abandonne sur la table basse. Puis elle rassemble ses affaires et quitte le lounge d'un pas tranquille.

Philippe, elle l'a trouvé en attendant le bus. Le 70, au pied de la tour Saint-Jacques. À l'époque, elle mettait la dernière main à *Je n'ai aimé que toi* et avait plus que jamais besoin d'être serrée, rassurée. De se changer les idées, aussi : elle se voyait alors vieillir seule, elle se disait qu'elle était faite pour ça...

C'est un commercial, Philippe. Il est responsable des ventes Île-de-France pour une boîte qui fait des mobile homes. France Mobile Home. Il a des qualités, des défauts, et pas mal de choses entre les deux. Il ne sait pas s'habiller, rit aux vannes d'Anne Roumanoff et, souvent, l'odeur de sa bouche évoque celle de quelqu'un qui vient de vomir. Il a pour le foot une obsession qui relève de la psychiatrie. Il est marié à son boulot (ce qui l'empêche notamment de venir en Égypte) et quand il en parle, c'est toujours ennuyeux. Il a un peu des seins de femme, un bassin trop large, une voix nasale, assez moche. Un jour, Agnès l'a surpris en train de sentir ses propres aisselles. Et, une fois sur deux, ses slips sales sont « dédicacés ». Voilà pour le pire.

Autrement, il a une belle peau et des jambes superbes, ce qui est rare chez les hommes, surtout grands. C'est un amant attentionné, privilégiant les caresses et les baisers. Il a une retenue naturelle qui peut passer pour de la classe. Quelquefois, il se met à déconner comme un gosse de huit ans, il fait des grimaces, il imite des gens de leur entourage, et Agnès trouve ça drôle, drôle et sexy. Il est prévenant, délicat et n'a pas son pareil pour reconforter ceux qui en ont besoin. D'ailleurs, les gens l'apprécient. Enfin, en général. Pas tous. Les gens qui rient aux vannes d'Anne Roumanoff. Colette, par exemple, le trouve sans intérêt... Finalement, sa plus grande qualité, c'est probablement d'aimer Agnès comme il le fait. Aussi inconconditionnellement... Oui, c'est peut-être son seul vrai talent.

Elle s'attarde devant la vitrine d'une boutique de duty free. Elle y

a repéré un foulard qui, elle en est sûre, plairait à Colette. Un foulard d'un jaune tirant vers l'orange, une couleur énergique, positive, une couleur de vie...

Un homme s'avance derrière elle, dont elle voit le reflet dans la vitre. Elle se retourne brusquement.

« Agnès, c'est ça ? » fait l'homme en la désignant du doigt.

Cette voix, ces yeux, ces grains de beauté... Non ! En reconnaissant Fabien Castan, elle porte la main à la bouche.

Ce n'est plus le même homme qu'il y a trois ans. Il a forci d'un peu partout. Le bas de son visage, surtout, s'est arrondi. Ses cheveux, aussi courts que s'il sortait de chez le coiffeur, le font ressembler à un GI. Des rides de sourire sont apparues dans le prolongement de ses yeux. Il est toujours séduisant, incroyablement séduisant, mais d'une séduction posée, moins agressive. Terrienne. Il est descendu de l'Olympe.

« Tu traduais des romans d'amour, c'est ça ? »

Impossible de répondre à quelqu'un quand vos organes se liquéfient à l'intérieur. En ravalant sa salive, Agnès fait oui de la tête.

Fabien, lui, semble tout à fait à l'aise.

« Écoute, c'est incroyable, je pensais à toi, y a quoi, trois jours... Qu'est-ce que tu deviens ?

– Bah, écoute, je, rien. »

Elle a toujours eu le sens de la repartie.

« Tu t'en vas ou tu reviens ? demande Fabien.

– Je pars. Égypte, Assouan.

– Waow... C'est génial.

– Très.

– Moi, je reviens. J'étais à Milan.

– Tu as joué là-bas ?

– Au rugby ? Non, c'est fini, le rugby. Je peux plus jouer, je me suis pété le genou. J'entraîne une équipe de gamins dans mon quartier, mais sinon, j'ai complètement changé de voie... »

Elle n'enregistre pas le moindre mot de ce qu'il lui raconte. L'image de leurs deux corps encastrés lui est venue et elle est incapable de penser à autre chose. Elle entend leurs soupirs, leurs halètements. Elle éprouve la chaleur de l'intérieur de la voiture, son odeur un peu sale, écœurante. Elle a même la sensation de la pluie qui tombe au-dehors... Elle avait en elle le sexe de l'homme qui se tient devant elle, de cet homme si beau, son sexe dur, déterminé, buté, et c'est étourdissant...

Elle réalise qu'elle le regarde, la bouche ouverte et l'œil absent, alors qu'il ne parle plus. Elle secoue la tête et dit la première chose qui lui vient à l'esprit :

« Et sinon, le Stade aurillacois, tout ça ? »

Fabien sourit.

« Je joue plus au rugby, je viens de te le dire. Je me suis blessé, l'année dernière. Je fais du théâtre, maintenant.

– Hein ?

– Je fais du théâtre.

– Du théâtre ? Mais comme...

– Comme acteur. J'en faisais déjà un peu à Aurillac. Je faisais de l'impro, le samedi matin. Enfin, quand je pouvais. Maintenant, je fais partie d'une vraie troupe, Les Trois Lutins. On a un petit théâtre au Perreux. Le Perreux-sur-Marne. Tu connais peut-être.

– Euh, non.

– C'est très sympa, c'est au bord de la Marne. En ce moment, on joue *Les Fourberies de Scapin*.

– *Les Fourberies de Scapin*...

– Bon, je suis un peu obligé de faire des trucs à côté. Des trucs alimentaires. Là, tu vois, je viens de faire des photos à Milan. Des photos de pub pour des lames de rasoir. J'aime pas trop ça mais c'est le prix de la liberté. »

Agnès ouvre grand les yeux.

« Alors, Aurillac, c'est fini ?

– Disons que j'y habite plus. J'y retourne régulièrement, pour voir Danielle et la petite.

– Ah, parce que...

– On est séparés.

– Je suis désolée.

– Faut pas. Franchement, c'est mieux. On s'entend mieux maintenant qu'on n'est plus ensemble. Même pour la petite, je pense que c'est mieux.

– La petite...

– Oui, on a eu une fille... Léa. »

Il est sur le point de lui dire que Danielle était un accident de parcours, qu'il l'avait compris avant qu'elle tombe enceinte, qu'elle était complètement con, qu'elle pensait qu'un préambule était un jouet pour enfant, et surtout qu'elle était barge, colérique, d'une jalousie malade, qu'elle lui mettait l'enfer, qu'il en pleurait quelquefois, oui, qu'il en appelait un pote en pleurant... Il ajouterait qu'il se souvient très bien du jour où il a rencontré Agnès chez les Bonnafois, qu'il se souvient de tout, de l'odeur de café dans la cuisine de Janine, du goût du kirsch dans le panettone, et de cette fille avec ses petits gants roses, cette fille drôle, dépayssante, qui avait écrit un livre... C'est à cette époque-là qu'il a compris qu'il n'était pas heureux, qu'autre chose était possible, qu'il fallait changer de vie, c'est autour de ce moment-là, alors forcément il associe les deux, la prise de conscience et la fille aux gants roses...

Il lui dirait bien tout ça mais ce ne sont pas des choses qu'on dit dans un aéroport à quelqu'un qu'on n'a pas vu depuis trois ans.

« Je parle, je parle, embraie-t-il, et je te demande même pas de tes nouvelles.

– C'est-à-dire que... »

Elle se tait, s' imagine lui dire « Tu te rends compte que je pense à toi tous les jours ? » et se ressaisit :

« J'ai un amour à prendre et je pense pas qu'il m'attendra. »

Fabien éclate de rire.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande Agnès.

– T'as un avion à prendre, c'est ça ?

– Euh, oui, qu'est-ce que j'ai dit ?

– Rien », répond-il, attendri.

Il devient sérieux, d'un coup. Sa main s'élève lentement en direction du visage d'Agnès. Il s'apprête clairement à lui caresser les cheveux ou la joue... Geste qui échappe à l'intéressée dont le portable se met à vibrer au même moment. Elle baisse la tête, plonge la main dans sa poche, en sort son téléphone qui indique que « P » cherche à la joindre.

Pue-du-bec.

Elle éteint purement et simplement le portable.

« Rien d'important, dit-elle, en relevant la tête. Je rappellerai. »

Fabien a retrouvé une expression détendue, bon enfant. Et sa main est sagement agrippée à la bandoulière du sac qu'il porte à l'épaule.

« Bon, bah, dit-il. Ça m'a fait plaisir de...

– Moi aussi.

– Il est long, ton vol ?

– Presque quinze heures.

– Ah, quand même.

– Oui. Je dois changer d'avion au Caire.

– Bon, bah... On se fait la bise ? »

Elle acquiesce.

Il se penche vers elle, elle lève le visage dans la même direction, leurs nez s'entrechoquent, c'est ridicule. Il dit « Pardon », elle sourit nerveusement et ils se font quatre bises...

Ils ont mélangé leur salive et leur sueur, elle a glissé un doigt dans son anus, il a lâché deux cents millions de spermatozoïdes dans son ventre, et ils se font quatre bises. Comme des étrangers. Pire, comme des cousins qui ne se voient jamais, au terme d'une fête de famille.

« Alors, bon voyage...

– Merci... Rentre bien. »

Y a pas à dire, on sent la littéraire.

« Merci », répond Fabien.

Et il lui fait un clin d'œil qu'elle ne voit pas parce qu'elle se retourne en même temps.

*

Quelque temps après la mort de Margaret Simmons, son éditeur londonien reçut la visite d'un petit homme gris. C'était le mari de Margaret qui lui apportait un manuscrit qu'il avait trouvé dans les tiroirs de la défunte. Un texte assez court et qui n'était pas un roman sentimental. Même pas une œuvre de fiction. La romancière y parlait d'elle, à la première personne. Elle y racontait un événement survenu dans sa jeunesse et qui avait décidé de la suite de son existence. Un événement qu'elle n'avait jamais évoqué de son vivant.

Margaret Dowd fut mariée alors qu'elle n'avait pas vingt ans à un homme laid, à peine plus jeune que son père et qu'elle n'aimait pas. Il était comptable, catholique et s'appelait Cavanagh, ce qui justifiait amplement la noce, au moins dans la communauté irlandaise de la Côte est en 1954. Suivirent cinq années dépressives dans une maison de plain-pied d'une banlieue quadrillée de Providence, où la lecture de romans devint le seul réconfort de cette pauvre Maggie. Edith Wharton, Jane Austen et Agatha Christie eurent bientôt plus d'importance dans sa vie que le petit garçon sorti de son ventre, qui grandissait sous ses yeux sans qu'elle y soit pour rien... Cet enfer prit fin un beau matin, alors que, versant du lait dans un verre, elle regardait par la fenêtre de sa cuisine.

De l'autre côté de la rue, des hommes étaient montés sur le toit du garage de la voisine. Trois ouvriers auxquels Mrs Picoock donnait les dernières consignes avant de prendre sa voiture pour se rendre à l'hôpital, où elle travaillait. Elle qui parlait d'agrandir son garage depuis si longtemps avait probablement mis son projet à exécution.

Margaret fut immédiatement captivée par ces trois hommes et ce qui les occupait. Elle se sentait proche d'eux, liée à eux. Ils la faisaient se sentir moins seule. À eux quatre, n'étaient-ils pas les rares occupants de cette banlieue vidée en journée de ses habitants ? Même à trente mètres de distance, ne passaient-ils pas ensemble les heures les plus riches, les plus belles du jour ?

C'était en juin 1959. Dans cette partie de la Nouvelle-Angleterre, le thermomètre pouvait atteindre les 37 °C à l'ombre. Au quatrième jour des travaux, n'y tenant plus, Margaret prit la chaleur pour prétexte et sortit offrir aux ouvriers un peu d'orangeade.

En marchant vers eux, son plateau dans les mains, en s'approchant de ces visages dont elle distinguait enfin les traits, elle comprit ce qui l'attirait dans ce groupe, sans qu'elle en ait été

consciente jusqu'à présent : l'un des hommes, un peu plus grand, un peu plus beau que les autres. Il avait une chevelure noire, épaisse et ondulée, un regard à la fois lascif et protecteur, et une douceur infinie dans les gestes, dans la voix. Il s'appelait Emilio.

Les travaux avançaient, les habitudes se prirent. À leur arrivée le matin, les ouvriers saluaient la jeune femme qui, de sa fenêtre, s'empressait de leur répondre. Aux premiers signes de fatigue, vers dix heures et demie, elle effectuait sa première sortie, son premier service d'orangeade, et passait quelques minutes sur le trottoir à discuter avec eux. Et surtout, il y avait l'après-déjeuner. Là, ils venaient se détendre une demi-heure sous un arbre qui se trouvait de son côté de rue, un grand sycomore qui, alors, offrait de l'ombre. Elle proposait du café, à nouveau de l'orangeade, et même des cigarettes, qu'elle trouvait dans une boîte en ivoire sur le bureau de son mari.

Les trois hommes partaient tôt, vers quatre heures et demie. Les soirées paraissaient interminables à Maggie qui ne parvenait à se détendre que lorsqu'allongée sur son lit à côté du gros Cavanagh ronflant et transpirant elle commençait à se repasser intérieurement le film de la journée.

C'est pendant l'une des pauses d'après-déjeuner qu'Emilio et elle s'aimèrent, une fois, à trois jours de la fin des travaux. Il lui fit l'amour chez elle, par terre, dans une petite pièce derrière la cuisine, une buanderie ouvrant sur le jardin. Il lui fit l'amour comme dans un rêve. Ce fut si réussi, si beau, si fort qu'ils décidèrent de ne plus se quitter. L'ouvrier devait retourner d'où il venait, à Cuba, où l'attendait un chantier de grand hôtel. Il proposa à Margaret de l'accompagner. Comment aurait-elle pu dire non à cet homme qui lui avait offert le seul moment de bonheur de son existence ? Comment lui préférer sa prison de mariage ? Plutôt mourir. Elle quitterait Cavanagh à qui elle laisserait cet enfant qu'elle n'arrivait pas à aimer. Et une fois à Cuba, elle entamerait la procédure de divorce qui se trouverait simplifiée par le fait qu'elle ne demanderait rien...

Le rendez-vous fut pris pour deux jours plus tard, à la station de bus Greyhound de Providence – aucun d'eux ne conduisait. Il leur faudrait un peu moins de deux jours pour rejoindre Miami, d'où ils prendraient le premier ferry pour La Havane.

C'était un vendredi. Margaret, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, se leva avant le soleil. Elle déposa la lettre qu'elle avait écrite la veille en évidence sur la table de la cuisine et alla embrasser son fils. Elle vérifia pour la vingtième fois que son passeport se trouvait dans son sac et, à six heures précises, quitta la maison. Dehors, elle remarqua la blancheur du ciel, la rosée sur les pelouses et le chant des criquets profitant des derniers moments de fraîcheur. Ultimes impressions d'un monde d'innocence. Au bout de la rue, elle se glissa

dans le taxi qui l'attendait pour l'emmener à la gare routière, en un temps record à cette heure matinale.

La voiture se gara devant l'entrée du terminal. De là, Margaret pouvait voir Emilio qui l'attendait devant un arrêt de bus sans se douter qu'elle l'observait. Il était superbe dans son costume beige dont il tenait la veste dans sa main droite. Ses bretelles sombres faisaient ressortir ses épaules et ses cheveux gominés lui donnaient l'air d'une star des années 30.

« Attendez, dit Maggie au taxi qui s'apprêtait à lui rendre sa monnaie. Laissez tourner le compteur si vous voulez. »

Ils étaient faits l'un pour l'autre, c'était une évidence. Leurs caractères se complétaient. Il la vénérât entièrement, elle ne se lasserait jamais de sa douceur, de sa patience ; de leur union naîtraient des enfants magnifiques, en pleine santé – des racines aussi pures ne pouvaient engendrer que du beau...

« Ramenez-moi chez moi, s'il vous plaît. »

Le taxi repartit, et alors qu'elle voyait la silhouette de son amant s'éloigner lentement avant de disparaître, une voix hurla en elle, une voix de cauchemar, une voix d'animal sacrifié qui sait sa mort imminente.

C'est la peur, bien sûr, qui la fit retourner chez elle et récupérer la lettre avant le réveil de son mari. Mais pas celle du scandale. Non, ce qu'elle craignait, c'était la réalité de cet amour qui, jusque-là, n'en avait pas. Il souffrirait en devenant réel, il en serait changé d'une manière ou d'une autre. Elle le savait, c'était dans tous les livres, et ça la terrifiait – bien plus que sa vie avec Cavanagh.

C'est pour Emilio, à cause d'Emilio, qu'elle se mit à écrire. Pour revivre le moment de bonheur qu'ils avaient partagé et ne lui inventer que des fins heureuses. C'est cet amour perdu qui lui inspira son premier roman d'amour et les cent trente-deux qui suivirent.

Les années passèrent. Elle trouva un éditeur, quitta Cavanagh pour de bon, perdit son fils, mort en cherchant à éviter la conscription. Elle connut le succès, émigra au Canada. Les événements se succédaient mais elle restait concentrée sur la seule chose importante à ses yeux : faire vivre cet amour, ne pas le laisser filer une seconde fois. Dès que l'aventure d'un livre se terminait, il fallait qu'une autre prenne la relève, ou la dépression la gagnait.

C'est même par révérence à Emilio qu'en 1989 elle épousa le petit homme gris. L'insignifiance personnifiée. Un secrétaire plus qu'un mari, probablement homosexuel, certainement asexué. Qui, en tout cas, ne mettrait pas ses souvenirs en péril...

Le texte où elle relatait cet épisode de sa vie, elle l'avait intitulé *The Extra Yard*. Littéralement, le yard supplémentaire... Un yard, quatre-vingt-dix mètres, c'est la distance qui la séparait d'Emilio

quand elle l'observait du taxi. La distance qu'elle n'avait pas eu le courage d'accomplir et qui, elle en était certaine au terme de sa vie, aurait pu la rendre heureuse... *The Extra Yard*. La distance qu'on n'ose pas accomplir, la lettre qu'on n'ose pas poster, le mot qu'on n'ose pas dire...

Elle y écrivait notamment : « La grande question, c'est la solitude. Le plus important, c'est de ne pas rester seul. Et on ne rencontre vraiment l'autre, on ne fait vraiment sa connaissance qu'en lui faisant l'amour. »

The Extra Yard sortira confidentiellement en Angleterre, quelques années après la fin de cette histoire. Il ne sera même pas traduit en français.

Agnès se le fera envoyer et le découvrira, chez elle, dans les derniers jours de sa première grossesse. Il lui faudra moins d'une heure pour le lire. Après quoi, elle le fermera doucement et le posera sur son ventre, sourire aux lèvres et songeuse...

Ce yard supplémentaire, elle l'avait accompli. Cet accès d'inconscience, elle l'avait eu. Quand elle avait cherché « Aurillac » dans le GPS de la 206. Ou quand elle s'était décidée à sortir de la voiture pour entrer dans le stade... Ou alors c'est à son retour d'Égypte qu'elle l'avait accompli, ce yard supplémentaire. Quand elle était allée voir *Les Fourberies de Scapin* un dimanche après-midi dans un théâtre pratiquement vide du Val-de-Marne.

En rentrant, Fabien la trouvera dans cette position. Il l'embrassera sur le front et remarquera le livre sur son ventre rond.

Intrigué par le titre, ou simplement curieux, il lui demandera :

« De quoi ça parle, ton bouquin ?

– De nous », répondra-t-elle, en lui prenant la main.